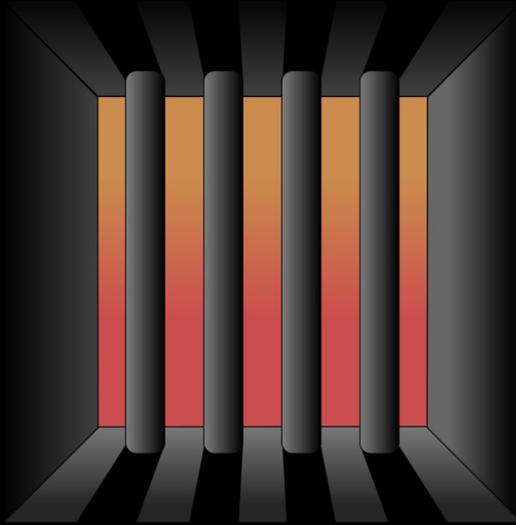


isi Dhamma

Ma prison intérieure

Plongée fascinante d'un Suisse en quête
de paix dans l'univers carcéral en Birmanie.



Une histoire vraie



dhammadāna

Ma prison intérieure

isi Dhamma

Ma prison intérieure

Ma prison intérieure

Ma prison intérieure

Nous sommes tous en prison.

*Mais seuls ceux qui le savent
tentent de s'évader.*

Ma prison intérieure

L'épreuve

Août 2023

Réveil en sursaut. On me secoue l'épaule. Aveuglé par la lumière crue, il me faut quelques secondes pour reprendre mes esprits. Autour de moi, une demi-douzaine de militaires. Un coup d'œil sur la montre de l'un d'eux ; il est près de 21 h 30. Ils m'ordonnent de vite rassembler mes affaires. D'une main, j'attrape le très peu de choses que j'ai. D'un geste prompt, je récupère discrètement mon petit couteau suisse caché sous une couverture. On me saisit par le bras pour m'escorter hors de ma chambre. Je suis conduit dans un cachot sale et délabré. Dans le couloir décrépît qui y mène traînent de vieux instruments rouillés servant à attacher poignets et chevilles. Dans le cachot, il n'y a qu'une couche avec un oreiller, une couverture et des moustiques agressifs. Pas de fenêtre, seulement deux lucarnes grillagées, une au sol, l'autre au plafond. On ferme la porte à l'aide d'un imposant cadenas. Avec sa petite ouverture à barreaux, la lourde porte me toise.

Dans cette oubliette, la chaleur est épouvantable. Je suffoque. Chaque minute se fait plus pesante que la précédente. Dans ces conditions, je crains ne pas pouvoir survivre longtemps. La nuit, la température est à peine plus clémente. Un néon blanc demeure allumé continuellement. Impossible pour moi de dormir avec la lumière, mais heureusement, dans mon peu d'affaires se trouve mon caleçon, que je peux attacher autour des yeux.

Le lendemain matin, je tente de méditer, mais c'est difficile avec un esprit privé de toute quiétude. Pour le menu, une petite assiette de riz le matin vers huit heures et une petite assiette de riz avec une seule cuillère de pois ou de légumes vers onze heures. Je ne mange pas à ma faim. Ma promenade quotidienne se résume à une sortie éclair pour une douche et un tour aux toilettes. Le lendemain, pas le droit de sortir. Pour uriner, on me donne une bouteille en plastique.

Le pire, c'est de ne pas savoir combien de temps je vais devoir rester ici. L'incertitude est un véritable supplice. Un cauchemar que je faisais souvent enfant refait surface : je me retrouve enfermé seul dans une cave, condamné à y rester pour l'éternité. Sauf que cette fois, c'est la réalité ; je ne vais pas me réveiller. Sur le mur, les détenus précédents ont gravé des phrases exprimant leur désespoir, combien le foyer familial leur manque. D'autres se sont contentés de marquer les jours. Certains sont restés six mois, d'autres dix. Plus moyen de méditer.

Je tourne en rond. Mes pieds sont noirs. J'ai peur. J'an-goisse. Je ne sais plus quoi faire, plus quoi penser. Pour la première fois de ma vie, je ne crois plus avoir un bon karma, je perds foi en mes anges gardiens qui, d'après moi, faisaient que je m'en sortais toujours bien.

Comme vous êtes en train de le faire en ce moment, j'ai souvent lu des récits de personnes emprisonnées, tentant d'imaginer ce qu'on peut éprouver. En le vivant, je m'aperçois que c'est impossible de concevoir à quel point c'est vertigineux. J'aurais préféré une bonne roustes ; le lendemain, la douleur s'évapore, on n'en parle plus. L'isolement forcé à durée indéterminée, c'est une violence qui persiste.

Derrière la porte de mon cachot, je découvre une drôle de surprise. Mais avant de poursuivre, je dois vous parler de Yonyon, ion positif et ion négatif. Je ne peux pas raconter cette histoire sans évoquer cette fille si spéciale dont l'adorable sourire suffisait à mon bonheur. C'est avec elle que tout a commencé. Et vous voudrez probablement un peu savoir quel genre de type je suis, quel itinéraire m'a conduit ici, et quelles sont mes aspirations...

Ma prison intérieure

Présentation

Né en 1971 à Zurich d'une mère française décoratrice et d'un père suisse imprimeur, j'ai hérité d'un prénom très français et d'un nom de famille très suisse, ainsi que de ces deux nationalités. Ma première richesse ne provenait pas de ma tirelire mais du mélange de cultures.

En 1998, j'ai pris la robe monacale bouddhique et un nom de moine : Dhamma Sāmi. À partir de 2010, j'ai opté pour la robe marron chocolat des ascètes et serai désormais appelé isi Dhamma. La particule « isi » se prononce *issi* et signifie « ascète » en pali – la langue du Bouddha. Par *ascète*, je veux dire que je me consacre au renoncement de tout ce qui est futile et distrayant, cultive une vertu aussi propre que possible, tout en développant l'attention dans l'instant présent pour dénouer les attachements qui emprisonnent mon esprit. En tant qu'ascète, je suis un cavalier solitaire, en tant que bouddhiste, j'évite les extrêmes. Mes règles de vie me sont toujours bénéfiques, donc jamais trop ardues, ni trop lâches.

Deux raisons ont contribué à mon départ de la communauté monastique bouddhique. D'une part, je n'étais pas prêt à vivre sur le long terme dans le respect de toutes les règles de la discipline monastique. M'y astreindre coûte que coûte m'aurait frustré. Or, la frustration n'est pas recommandée pour le développement spirituel. D'autre part, je ne voulais pas m'associer à une communauté où, actuellement, une large majorité de ses membres négligent et corrompent sans vergogne les vertus et valeurs de l'enseignement spirituel qu'ils sont supposés incarner : utilisation de l'argent, consommation de tabac, de bétel, visionnage de danse, etc.

C'est en décembre 1993 que j'avais découvert l'enseignement du Bouddha. Aussitôt, la quête de l'Éveil était devenue ma priorité, avec toutefois encore quelques égarements en chemin... Après une vie entre la France et la Suisse, en 1996, quelques mois après la naissance de ma fille, j'étais parti, en dépit de ma fibre paternelle débordante, pour la Birmanie. Là-bas, je m'étais plongé dans de longues et intenses retraites de méditation. Après quoi j'avais découvert peu à peu toutes les régions de ce pays où le rythme de vie est si paisible, si simple et si naturel. J'étais séduit – et je le suis encore ! – par cette contrée accueillante dont les habitants sont si enthousiastes, serviables, d'une générosité inouïe et capables d'une dévotion exemplaire. À l'inverse des clichés exotiques des magazines de voyage, la Birmanie est un pays hideux. Partout, c'est poussiéreux, envahi de détritrus,

chaotique. Ce qui est beau, sublime et éblouissant, c'est l'esprit des gens, leurs exceptionnelles qualités de cœur. Même les moines – en dehors de ceux qui cultivent pouvoir et vénération – sont gentils, humbles et dévoués. Je m'abstiendrai toutefois de m'étendre sur la qualité de leur pratique monastique.

Je vivrai 28 ans en Birmanie, avec entre-temps quelques séjours en France et en Suisse. Outre ma pratique de la méditation, j'ai consacré du temps à enseigner la méditation, à créer des sites et des blogs à propos de la voie de la libération intérieure et de la vie monastique. Sur ces sujets, j'ai également écrit des livres disponibles gratuitement sur mon site, dhammadana.org, et réalisé des films diffusés sur YouTube. J'ai même enseigné à des pré-adolescents birmans diverses matières, mais surtout anglais, dessin... et couture !

Le regard sur le vert serein des bambous et des fougères qui emplissent mon panorama, une minuscule tasse de thé vert Sencha – à moins que ce ne soit du Oolong – à la main, je songe à tout ce passé antinomique, dans lequel je me suis voué tantôt au silence intérieur à cause de mon inébranlable souhait de percer le grand mystère de l'esprit, tantôt à écrire à cause de mon amour du partage d'expérience, tantôt à m'occuper d'enfants.

Entre 2017 et 2020, je réside au sud de la Birmanie, dans une hutte en bois avec salle de bain. Perchée à deux

mètres du sol, elle est entourée d'une végétation foisonnante où vivent des caméléons bleu et jaune, des araignées géantes, des papillons multicolores, des oiseaux exotiques et des serpents de toutes sortes. Seul en pleine nature, dix minutes me séparent de la salle à manger du monastère. Le lieu rêvé pour ma méditation sur la tranquillité et pour écrire sur mon smartphone. C'est là que j'écris mon roman *La fillette et l'ascète*. Le lieu idéal pour un renonçant qui s'est défait d'une grande partie des attachements.

Mais comme rien ne dure dans ce bas monde, tout finit, comme souvent, par me pousser à poursuivre mon chemin. De nouvelles huttes se construisent bruyamment à côté de la mienne, les bambous tombent, les arbres sont dévorés par les tronçonneuses pour céder la place à de nouveaux immeubles. Comme un raz-de-marée lent mais incontrôlable, la ville voisine s'étend et semble vouloir avaler le monastère sur son passage. Et comme si cela ne suffisait pas, des moines jaloux – de ma conduite vertueuse qui suscite l'admiration – racontent à tout le monastère qu'ils m'ont vu entrer le soir et rester longtemps dans la hutte de la charmante nonne chinoise, alors que bien entendu, je n'y ai jamais mis les pieds. Les comportements deviennent hostiles à mon égard. Plus que jamais, je souhaite fuir les monastères. Je devrais m'en moquer. « Bien faire et laisser dire », comme dit le proverbe, mais cela me pèse. Bien que je ne sois pas très social et souvent solitaire, je reste sensible aux bonnes re-

lations. Le cœur lourd, j'envisage de retourner en Suisse. Mais avant, je décide d'effectuer une retraite de méditation dans un lieu plus accueillant et plus calme.

Je passe six mois dans un centre de méditation à l'est de Mandalé, où des moines – c'est en tout cas ainsi qu'on les appelle – s'échangent des coups de poings, des insultes et même des coups de couteaux. Surprenant, n'est-ce pas ? C'est la Birmanie ! Il suffit de les éviter, et ils ne viennent jamais dans la salle de méditation, sauf quand il y a des offrandes à recevoir. Je reste en compagnie du petit groupe d'étrangers avec lequel les échanges sont aussi agréables qu'intéressants. Nous nous réunissons souvent avec l'abbé, qui est un moine fort appréciable avec une riche connaissance des enseignements bouddhiques. Comme les restrictions folles du Covid menacent de ne plus laisser partir un seul avion, je me résous à m'envoler plus tôt que prévu. Avant de prendre le car pour Yangon, je décide de faire une halte de trois jours à Mandalé – que j'ai habitée de nombreuses années – afin de dire au revoir à quelques-unes de mes connaissances.

Une fois à Mandalé, je rends visite à Katy, 15 ans, l'une de mes anciennes élèves. Elle est ravie de me revoir. Elle me propose de m'emmener, je ne sais plus où. Pendant qu'elle se prépare, je l'attends dehors, devant sa petite maison.

Ma prison intérieure

1. Rencontre inattendue

31 décembre 2020 – 9 jours avant mes 50 ans

C'est le soir. Tandis que j'attends Katy devant chez elle, voilà que surgit sa petite sœur Daylia, douze ans. Elle est accompagnée de sa meilleure amie, une petite gamine de 10 ans toute fluette, haute comme trois mangues. Une tête ronde et rigolote, le sourire éclatant, elle m'aborde à brûle-pourpoint. Elle plante son regard dans le mien avec une telle familiarité que je crois déjà la connaître.

Un de mes défauts est une prosopagnosie partielle, cette curieuse incapacité à reconnaître les gens. Je lui demande alors son nom. « Yonyon » me répond-elle. Et là, je suis enchanté – au sens strict – de faire sa connaissance. C'est le coup de foudre. Cette gamine explosive de vie dégage une énergie bien spéciale, un quelque chose d'extraordinaire qui m'accroche particulièrement. Pas timide pour un sou, elle me crible de questions.

Ce que je retiendrais de notre conversation, ce sont ses petits yeux pétillants d'enthousiasme et sa prodigieuse maturité dans sa façon de m'interroger et de répondre du tac au tac. On ne se connaît pas depuis une minute, mais une complicité immédiate s'installe. Suis-je un papa qui vient de trouver sa fille rêvée ? Cela tomberait bien, son père l'a abandonnée quand elle avait trois ans.

Très vite, je décèle dans cette enfant un potentiel exceptionnel, une prédisposition pour le spectacle : cinéma, théâtre, photo, danse... Dès le matin suivant – le 1^{er} janvier 2021 –, je gribouille à la va-vite un petit scénario qui parle de méditation avec humour et distribue cinq rôles féminins : Katy, sa petite sœur, Lilly, sa petite sœur à elle, et bien sûr Yonyon, la plus jeune de l'équipe, qui décroche sans surprise le rôle principal. Tiktokées à plein tube avec le vieux smartphone à l'écran brisé de leurs parents, elles ne sont jamais à court d'idées pour prendre du bon temps. Avec elles, l'ambiance joviale est garantie.

Les monastères n'acceptant personne à cause du Covid, je suis clandestinement hébergé chez les parents de Lilly. Vers 22 h 30, tandis que je tente de m'endormir, j'entends, en provenance de la cabane voisine, mes petites actrices répéter consciencieusement leurs répliques à haute voix.

Le lendemain, Covid oblige, les gamines ramassent leurs vieux masques tout chiffonnés qui traînent dans la poussière et les enfilent, puis nous allons dans un quartier plus calme pour le tournage de notre court-métrage. Masquées, les petites ne laissent paraître que leurs yeux rieurs. Arrivés dans un jardin, les masques tombent et je filme avec mon smartphone. Le talent de Yonyon m'impressionne, il dépasse mes attentes. Moi qui ne voulais plus faire de vidéos, comment vais-je résister ?

Ce qui devait être un séjour de trois jours se transforme en dix jours à Mandalé, où je savoure chaque instant avec ces joyeuses âmes. Après deux semaines à Yangon sonne l'heure du retour en Occident. Dans le premier avion, nous sommes engoncés dans une combinaison de protection intégrale, avec chaussons, charlotte, gants, masque et visière de protection. Pour le repas, nous sommes autorisés à retirer le masque. Le virus, semble-t-il, respecte la trêve alimentaire.

Le second vol m'emmène en Suisse, où j'arrive quatre jours avant le coup d'État birman, du 1^{er} février 2021.

Ma prison intérieure

2. Reprise de contact

2021

Je mène une existence modeste à Genève, la ville des milliardaires, que je trouve terne et triste, comparée à ma hutte en bois entourée de bambous et de caméléons. Souvent, je pense à cette petite tornade de vie qu'est Yonyon. Je revois le taudis qui lui sert de maison, presque aussi étroit qu'un placard, une passoire de bambou en guise de mur, des petites pièces sales sans meubles où l'on vit par terre. Il n'y a qu'un vieux cuiseur électrique pour la cuisine et une pompe à eau à l'extérieur. Elle réside là avec sa mère, sa grand-mère et son petit frère. Pour subsister, la mère vend avec peine quelques fritures sur la rue devant la maison. J'aimerais leur envoyer un peu d'argent, mais la situation politique ne le permet plus.

Souvent, je pense à sa frimousse attendrissante, à son air assuré, à sa hardiesse, à son sourire joyeux et rayonnant, et à sa charmante petite grimace où elle fronce le nez

pour marquer un étonnement ou un désaccord. Les mois passent. Il n'y a pas un jour où je ne pense pas à elle. Pourquoi diable me suis-je entiché de cette môme qui ne peut qu'être une entrave à mon renoncement ? Je songe qu'elle m'a oublié depuis longtemps, alors il n'y a pas de raison pour penser autant à elle. Mais quelque chose d'indéracinable a germé dans ma tête.

Un jour, j'apprends que les transferts d'argent sont de nouveau possibles vers la Birmanie. Alors j'envoie un peu d'argent de poche aux cinq petites actrices. Le lendemain, je reçois un message sur ma messagerie instantanée.

31 août 2021

La mère de Yonyon me contacte pour me remercier et pour partager la passion de sa fille pour le métier d'actrice et qui paraît-il, ne cesse plus de s'entraîner à jouer des rôles. Elle m'envoie aussi quelques photos récentes de Yonyon, toute radieuse dans une robe blanche, posant assise et allongée dans l'herbe. Je constate qu'elle embellit avec l'âge. Comme sa mère m'envoie le lien du compte TikTok de sa petite artiste, je daigne installer cette application sur mon smartphone. Je suis bluffé par ses vidéos, qui ne font qu'attiser mon désir de la filmer.

En fin d'après-midi, à peine rentrée, Yonyon s'empare du smartphone de sa mère pour m'envoyer un flot de mes-

sages. Nous dialoguons plus d'une heure. Me retrouver la rend euphorique. Elle me confesse que depuis mon départ de Mandalé – il y a presque huit mois –, il ne s'est pas passé un jour sans qu'elle ait pensé à moi. Je n'ai aucun doute, une gamine comme ça, on n'en rencontre qu'une fois toutes les dix vies !

Pendant plus d'un an, nous communiquons quotidiennement durant une heure en moyenne, par messages textes ou audios, parfois en appel vidéo. Qui aurait soupçonné qu'une petite fille de cet âge puisse avoir tant de conversation ? Moi, si on ne parle pas des choses de l'esprit, je taris au bout d'une minute. Régulièrement, je lui enseigne l'anglais dont elle ne pipe pas mot, et rapidement, elle devient la première de sa classe, allant jusqu'à reprendre sa maîtresse !

Ma prison intérieure

3. Un nouveau film

Octobre 2021

Jusqu'à la fin de l'année, je m'attelle à l'écriture de mon cinquième long métrage. Évidemment, Yonyon a le premier rôle. Parallèlement, je prépare le terrain en cherchant les autres acteurs, les lieux de tournage, des accessoires, en bénéficiant de la précieuse aide de Win Mo, qui se trouve sur place, à Mandalé.

Qui est Win Mo ? Photographe et cameraman à son compte, c'est un fidèle ami et mon assistant pour beaucoup de choses, que je connais depuis son adolescence, en 2005. En plus d'être l'assistant à la réalisation de notre nouveau film, cameraman et preneur de son, il incarnera le père de Yonyon. Voici le pitch du film, qui a pour titre *N'espère rien!* (en anglais *Don't expect anything*) :

Yonyon, 12 ans, découvre sa vie passée, où elle était un maître spirituel respecté. Pour être écoutée et pouvoir

Ma prison intérieure

partager ses connaissances, elle cherche à prouver qui elle était. Aussi, elle apprend que le maître a laissé une lettre à l'attention de lui-même, c'est-à-dire pour elle, dans le but de l'aider à s'affranchir de ses dernières lacunes. Toutefois, mettre la main sur cette lettre s'annonce loin d'être une mince affaire.

4. La folie TikTok

Novembre 2021

Pour ses onze ans, j'offre à Yonyon un beau smartphone d'un bleu brillant, en demandant à Win Mo d'aller l'acheter et de le lui apporter. Quand il le lui remet, l'application de messagerie instantanée est ouverte en conversation vidéo. Je lui souhaite un joyeux anniversaire et lui annonce que le smartphone qu'elle tient dans les mains est le sien. Elle est folle de plaisir. Sa crise de joie ne s'apaise pas avant une bonne demi-heure.

Je lui ai également fait donner une lampe circulaire sur trépied, spécialement conçue pour les vidéos-selfies. Ravie, elle enchaîne les publications, dans des styles variés : danse, humour, imitations. Elle est toutefois contrainte de se recréer souvent un nouveau compte, car TikTok les détruit les uns après les autres, étant donné qu'à deux bougies près, elle n'a pas l'âge requis. Huit ans et demi serait l'âge moyen de la première inscription à

un réseau social. Jamais découragée, elle persévère à chaque fois dans sa quête de succès.

Quand j'y songe, je crois que c'est ma chance de n'avoir pas connu TikTok à l'adolescence. Bien que d'une timidité malade, j'étais prêt à tout pour me faire remarquer. Avec mon inépuisable esprit de création artistique, je serais devenu accro de TikTok et complètement fou !

Janvier 2022

L'idée me traverse un jour : et si j'employais TikTok pour délivrer de brefs enseignements sur la méditation ? D'abord, pour m'entraîner un peu et tester ce concept, j'imagine faire quelques vidéos humoristiques, puis j'abandonne l'idée. J'en touche cependant un mot à Yonyon, qui aussitôt s'enthousiasme et m'encourage vivement à m'y mettre. Le cœur emballé par le trac, je filme et publie trois petites vidéos où j'exprime, en birman, quelques paroles drôles, avec un mur blanc en fond. Moins de dix vues par vidéo en moyenne. Pas emballé par l'expérience, je supprime tout. Quelques jours après, à l'issue d'une méditation, je trouve soudain la bonne idée.

Je demande à la mère de Yonyon de filmer deux plans de sa fille, je me filme, effectue un petit montage et, le 23 janvier, je publie le résultat sur le compte TikTok @dhamma.p que je viens de créer. Après avoir déjeuné,

je retourne dans ma chambre, je vérifie le nombre de vues de la vidéo : 25 000. Quatre jours plus tard, je publie la seconde vidéo, qui affiche plus de 130 000 en une journée. Motivés par le succès qui ne cessera de croître, nous enchaînons les vidéos humoristiques. Yonyon est filmée en Birmanie et moi en Suisse, le montage laisse supposer que nous sommes face à face.

Après une quinzaine de vidéos qui captent l'attention du TikTok birman, Win Mo nous rejoint avec sa bonne caméra et filme Yonyon selon un cadrage et une qualité plus professionnels. Peu après, Daylia fait son entrée dans l'équipe, puis la talentueuse petite Juju (8 ans), Zouzou (14 ans), Tchèzine (11 ans, un camarade de classe de Yonyon, si gentil) et d'autres. Du coup, j'apparaîs moins souvent dans les vidéos, mais je ne reste pas moins populaire, à cause de mon allure d'ascète et de ma face d'occidental.

En peu de temps, Yonyon acquiert une popularité à travers toute la Birmanie. On la reconnaît partout dans la rue. Quand sa mère l'emmène chez la coiffeuse, cette dernière avoue être une fan, qu'elle ne manque aucune de ses vidéos. Yonyon rayonne de bonheur. Sa nouvelle activité favorite consiste à aller à la rencontre de ses fans au bord du canal. Certaines de nos vidéos dépassent les 7 et les 8 millions de vues chacune. L'une d'elles est montrée dans une émission de télévision. Si nous remportons un tel succès, c'est parce qu'au lieu de faire ces

vidéos pour m'amuser, je me concentre sur ce que le public aime voir, sur ce qui peut capter leur attention : de l'intérêt du début à la fin, une chute percutante, un style théâtral, des personnages et un décor esthétique.

L'un des grands admirateurs de Yonyon, c'est son père. Il est fan de sa fille, mais ne sait même pas qu'il s'agit de sa propre fille ! Quand il l'apprend par son frère, il n'en revient pas. Aussitôt, il réapparaît dans la vie de ses enfants, qu'il couvre de cadeaux et emmène dans les parcs d'attraction et dans les bons restaurants. Yonyon semble comblée, je suis heureux pour elle. Cependant, je redoute qu'elle me délaisse, maintenant qu'elle a retrouvé son « vrai » papa, mais il n'en est rien. Chaque fois qu'il la ramène chez elle, son premier réflexe est de me contacter. Il semblerait que pour elle, deux pères valent mieux qu'un ! Tandis que le père cinéaste la rend visible sur l'ensemble du TikTok birman, le père génétique s'apprête à l'emmener en vacances au bord de la mer. Finalement, sans qu'on sache pourquoi, le voyage est annulé et son père ne revient plus. Elle l'aura vu pendant un mois.

5. Un million d'abonnés

Face à la notoriété grandissante des autres jeunes acteurs, qui ne lui arrivent pourtant pas à la cheville, Yonyon s'inquiète de ne plus être le cœur des attentions. Avec son caractère bien trempé, prête à tout pour revendiquer son statut de star incontestée, son comportement se fait rigide, exigeant et capricieux. Elle n'hésite pas à créer des conflits dans l'espoir que j'expulse ses soi-disant concurrents.

Tant bien que mal, nous continuons nos vidéos humoristiques, ou parfois bouddhistes : quelques paroles sur le thème de la méditation ou sur les qualités vertueuses à développer. Yonyon participe moins souvent à nos créations. Outre une certaine perte de motivation, elle tend à devenir irascible. Après environ 130 vidéos et seize mois depuis la première publication, nous franchirons, en mai 2023, la barre symbolique des 1 million d'abonnés.

Emprisonné par l'avidité, l'esprit n'est jamais comblé. Plus il en a, plus il en veut, moins il est satisfait. Quand

une de nos vidéos obtient un demi million de vues, mécontent, je grimace. Pourtant, j'étais euphorique lorsque notre première vidéo avait atteint les 25 000 vues. Quant à Yonyon, faire cinq millions de vues ne lui provoque qu'un soupir désabusé. Auparavant, elle s'extasiait, sautant et hurlant, chaque fois qu'elle voyait un « K » (comptage par milliers) dans le nombre de petits cœurs.

Voilà pourquoi les milliardaires ne sont pas nécessairement plus heureux que les pauvres. Voilà pourquoi je doute que l'esprit puisse trouver son bonheur ou son épanouissement dans le succès mondain. Cela dit, je préfère bénéficier de millions de vues que de millions d'euros. La visibilité rend notre travail vivant et apprécié par une myriade d'individus, alors qu'une grosse somme d'argent dormante sur un compte en banque n'offre rien, cela contribue au contraire à accroître le nombre de démunis.

TikTok n'a jamais mis un seul centime dans ma poche. Pas plus qu'une autre plateforme en ligne, d'ailleurs. Une fois, je réalise une fausse publicité humoristique pour du jus de fraise lacté, dans laquelle j'apparais avec Yonyon. Le public adore.

Plus tard, on me demande de réaliser une réclame et de la publier sur notre bien populaire TikTok. Katy travaille dans l'usine d'une marque de – très bons – gâteaux. C'est

son patron qui souhaite ce spot, dans lequel Katy joue elle-même, et le résultat est plutôt amusant.

Une autre fois, une marque d'engrais naturels fait appel à moi pour un clip publicitaire, que je conçois avec quatre jeunes acteurs (dont Daylia et Zouzou). L'engrais existe en deux versions, l'un est vert, proposé par une fille en vert, l'autre jaune, proposé par une fille en jaune. Le vendeur demande à un agriculteur de choisir sa couleur – pour l'engrais. Le paysan s'écrie qu'il veut les deux, mais ayant mal compris, se précipite vers les deux jeunes femmes. Le public est hilare, les likes pleuvent, la vidéo dépasse le million de vues.

Encore une autre fois, de ma propre initiative, je réalise un spot pour inciter les gens à effectuer un don à l'école Phaung Daw Oo où je réside, afin de soutenir les nombreux orphelins qui y vivent. La vidéo, où l'unique intervenante est Yonyon – qui s'exprime en anglais – atteint presque un million de vues.

Pour ces quatre spots publicitaires, je ne reçois pas un seul sou. Ayant toujours eu un attrait certain pour la publicité, je suis satisfait de m'adonner aux joies de ce type de créations. Aussi, je songe qu'il s'agit là d'une excellente vitrine ; des exemples qui peuvent attirer des clients. Parce que la prochaine fois qu'il y a une commande, ce ne sera plus gratuit. Afin d'écartier tout risque d'avidité – un ascète qui fait de la pub, c'est déjà limite,

non ? –, je renonce d'ores et déjà à garder le moindre sou pour moi-même. Si des publicités devaient me rapporter de l'argent, j'en remettrais l'intégralité aux participants, qui pour la plupart vivent pauvrement.

6. Une éducation impossible

Malheureusement, Yonyon devient difficile, voire imbuvable, surtout pendant les tournages, qui deviennent alors de pures corvées. Son comportement engendre de vives tensions. Néanmoins, son talent est tel que je ferme les yeux et parviens à endurer. Parfois, elle me surprend par son efficacité. Un jour, il fallait filmer Peter, un de mes anciens jeunes comédiens, devenu acteur professionnel, mais personne n'était libre. Juste pour plaisanter, je demande à Yonyon si elle peut aller le filmer. Elle me prend au mot et part le filmer à l'aide de son smartphone. Satisfaisants, ses plans seront utilisés dans la vidéo finale.

Ainsi, Yonyon oscille entre une maturité surprenante et une puérité déroutante. Elle n'a rien d'une fille comme les autres. Elle déteste Hello Kitty, elle déteste le rose, elle est passionnée de maquillage, de rouge à lèvres sanguin, alors que je la trouve tellement plus mignonne au naturel.

Novembre 2022

Retour en Birmanie avec un aller simple, deux semaines avant les douze ans de Yonyon. À l'aéroport de Yangon, plusieurs membres du personnel me reconnaissent, m'approchent et me saluent avec un grand sourire. Après une nuit de bus et des heures d'attente à cause d'une crevaison, je parviens enfin à Mandalé. Dans le taxi, je suis en conversation textuelle avec Yonyon. Régulièrement, je lui indique ma position. Arrivé au carrefour près de chez elle, je bondis hors du taxi et nous courons l'un vers l'autre. Elle me saute dans les bras. Dans un même élan, je la porte tout en la faisant tourner. Un moment tant attendu, qui se déroule au ralenti, comme la fin heureuse d'un film.

Le jour-même, elle veut aller se baigner avec moi, son petit frère et Tchézine, qui commence lui aussi à devenir populaire dans notre TikTok. Nous nous retrouvons donc dans le canal, dans lequel les gens du quartier font leur lessive, tandis que mobylettes et piétons passent juste à côté de nous. C'est ici que naît un jeu auquel nous nous adonnerons chaque fois que nous reviendrons au bord du canal avec Yonyon et d'autres enfants.

Je choisis une grosse pierre, dont chacun mémorise la forme, et la lance haut et loin dans les eaux opaques et boueuses. Les enfants plongent et se jettent à l'aveugle à la quête de la pierre, à deux mètres de profondeur, uni-

quement au toucher, pour la retrouver parmi les autres. Le premier qui me la rapporte gagne un point, puis nous passons au lancer suivant. Le premier qui remporte un certain nombre de points gagne un lot : un sachet d'auto-collants, un gâteau, un peu d'argent... Yonyon est la plus douée.

Elle aimerait aussi que je dorme chez elle, mais les étrangers ne sont pas autorisés à loger chez l'habitant. De plus, j'ai besoin de vivre dans un espace plus tranquille. Elle exige néanmoins que je vienne prendre tous mes petits déjeuners chez elle, ce que je ferai quelques fois. Pour le logement, je m'installe là où j'ai déjà vécu plusieurs années : une grande école monastique. C'est une école normale, elle est appelée « monastique » car une partie de ses résidents portent une robe monastique. Je dispose d'une chambre équipée de toilettes, d'une salle d'eau, et d'une climatisation – intermittente, car les pannes de courant sont fréquentes, ici.

Pour l'argent, j'ai confié à Win Mo, en monnaie locale, les quelques milliers d'euros que j'avais pu économiser. Cette somme, une petite fortune pour le pays, a été divisée en trois parts : une pour la construction d'un petit studio photo pour Win Mo, une pour les imprévus et une que Win Mo investit dans des prêts. Cela me fournit un revenu modeste mais stable, juste assez pour couvrir mes petits besoins et pour prendre soin de Yonyon et d'autres.

Yonyon a beau être en quelque sorte ma fille adoptive et a beau apprécier que je m'occupe d'elle, elle ne m'écoute que lorsque cela l'arrange. Elle fait semblant d'être une fille polie et docile. Il n'y a pas que devant la caméra qu'elle est une actrice talentueuse. En fin de compte, elle n'en fait toujours qu'à sa tête. De plus en plus, elle cherche à tout décider elle-même, y compris ma façon de lui enseigner l'anglais. De temps en temps, quand son insolence m'exaspère, je vais en discuter avec sa mère. Elle l'incite à me respecter, et l'avertit que si elle ne devient pas aimable et obéissante, elle ne sera que bonne à ramasser les déchets toute sa vie. Comme je ne tarde pas à constater qu'en réalité la mère se moque éperdument du comportement de sa fille, je renonce à ces entretiens.

Sa façon d'imposer ses souhaits sans jamais accorder la moindre attention aux autres fait de Yonyon une fille détestée de tous. En dehors de Daylia, d'une camarade de classe très timide et d'une jeune fille excentrique autant esseulée qu'elle-même, Yonyon n'a pas d'amis. Quand sa grand-mère me confie qu'aucun enfant ne parvient à s'entendre avec sa petite-fille, celle-ci proteste, affirmant qu'elle a au contraire plein d'amis. Ce qui fait éclater de rire sa grand-mère : « Oui, des amis Facebook ! » Il y a sûrement un million de tiktokeuses qui rêveraient de l'avoir aussi pour amie, tant qu'elles n'ont pas rencontré le phénomène pour de vrai !

Souvent, je m'interroge... Ai-je un rôle utile à jouer dans l'éducation de cette petite star de TikTok, ou suis-je seulement un guignol de plus dans le théâtre de son univers chimérique ?

Ma prison intérieure

7. Une vraie dominatrice

2023

Dans les mois qui suivent, Yonyon grandit à vue d'œil, et pas seulement en taille. Avec l'assurance de ceux qui se savent admirés, grandissent également son effronterie redoutable et son arrogance royale. Mes exhortations glissent sur elle comme la pluie sur une fleur de lotus. Autant souffler dans un violon.

Lors des tournages de nos sketches vidéo, elle se fait si autoritaire que, mi-amusés mi-exaspérés, nous finissons par la surnommer « la Reine ». Au moment de filmer, elle joue son rôle à la perfection, comme la Reine des actrices. Pour le reste, elle ne fait qu'assouvir ses petites envies : grignoter des friandises, jouer sur son téléphone, s'amuser. Pour éviter de perdre un temps précieux, les autres sont contraints de s'occuper de la Reine. Elle laisse tout traîner, comme les vêtements qu'il faut ranger, retourner, plier, et préparer pour la scène suivante. Il faut penser à ses accessoires, bijoux, maquillage.

Et bien sûr, il faut la nourrir correctement, au moment où Sa Majesté a décidé de manger, c'est-à-dire jamais au moment opportun, et bien entendu, ce qu'elle désire manger. Ma patience de réalisateur, celle des cameramen, du preneur de son et des autres acteurs est mise à rude épreuve.

Peu à peu, comme pour le reste d'ailleurs, je réalise que le lâcher-prise est de loin la meilleure solution. Quand je la laisse être et faire ce qu'elle désire, bien qu'elle peste et râle souvent, il n'y a plus de stress, notre quotidien devient plus harmonieux. Quand je peux répondre à l'un de ses souhaits, je m'exécute, sinon je lui fais simplement savoir que ça n'est pas possible. Je ressens même un certain contentement d'être à son service. Autrement, si j'ai le malheur de m'opposer à ses souhaits, elle explose et nous sombrons sous l'emprise d'un conflit enflammé. Par chance, je suis un renonçant fort peu sujet aux attachements. Si Yonyon refuse de devenir une fille bien élevée et appréciée de tous, qu'il en soit ainsi ! Si elle dédaigne employer sa célébrité au bénéfice de belles valeurs ? Qu'il en soit ainsi ! Les désirs de la Reine sont des ordres !

Par conséquent, je me contente désormais de la satisfaire. Tout se passe tellement mieux ! Et ce n'est pas difficile, car ses désirs ne coûtent pas bien cher. Je refuse toutefois de lui payer la pose de faux ongles décorés qu'elle semble vouloir plus que tout. Mécontente, elle me

traite comme un vilain bougre qui a osé ne pas assouvir un désir de la Reine. Elle ne reste jamais fâchée longtemps, car elle a régulièrement besoin d'un serviteur à ses pieds, et je suis le seul à répondre à ce profil.

Elle veut tous les pouvoirs, alors je les lui donne. Je vois cela un peu comme un jeu, mais elle le prend très au sérieux. Chercher son bien-être devient ainsi un jeu si prenant que je m'y laisse prendre corps et âme. Je vais jusqu'à l'appeler « ma petite maîtresse », et elle y prend aussitôt goût. J'accepte son autorité et il faut l'admettre, elle est une digne dominatrice, dans la mesure où elle n'abuse jamais de la situation. Ses exigences restent (presque) raisonnables et elle sait toujours exactement ce qu'elle veut. D'ailleurs, il est exceptionnel qu'elle me demande de lui acheter quelque chose. En général, elle se contente de me faire connaître ses désirs d'acquisition, et selon, je lui fais des surprises. Ses exigences se limitent souvent à l'emmener quelque part ou à aller chercher quelqu'un – essentiellement Tchézine – et de venir chez elle. Son plus grand besoin est de disposer d'une cour : l'attention des autres envers elle.

Souvent, je me dis que cette relation pour le moins singulière que je tisse avec Yonyon – dont les intérêts sont autant artificiels que superficiels – paraît sans doute contradictoire, surtout pour un ascète supposé suivre la voie du renoncement, celle de la liberté intérieure. Vous me prenez pour un ascète irréprochable, moi qui n'hé-

site pas à souligner la méconduite des moines ? Vous verrez plus loin qu'il y a une chose encore plus honteuse me concernant. Dans mon égarement, je perçois Yonyon comme ma fille talentueuse adorée, dans mes moments de lucidité, je la perçois comme ma prison intérieure.

Néanmoins, je trouve des bénéfices dans cette servitude. En me consacrant à son bien-être, il n'y a aucune tension entre nous. Je ne laisse plus à mon ego – et à mes propres désirs – l'opportunité de se manifester. Enfin je développe une patience à toute épreuve.

Nous sommes comme deux aimants qui s'attirent même lorsqu'ils sont loin l'un de l'autre. Nous nous voyons quotidiennement, et plus les jours passent, plus l'attraction devient forte. L'un ne peut jamais rester longtemps sans aller vers l'autre. Malgré son caractère détestable, sa présence me fait du bien, elle recharge mes batteries, me fait me sentir vivant et utile. Voilà pourquoi j'investis du temps et de l'énergie pour elle. Je l'aide dans ses projets artistiques. Une fois, elle souhaite façonner des figurines colorées en mousse qu'elle fixe sur des pinces à cheveux, puis tente de les vendre en ligne. Comme elle n'écoute jamais mes conseils, ses vidéos sont très peu vues, en dépit de sa renommée. Alors elle passe aux mèches de cheveux artificiels, puis aux livrets d'autocollants.

Je l'amène où elle veut en vélo – celui que je lui ai acheté. Nous ne passons pas inaperçus, tous les deux, dans les rues de Mandalé. Les fans nous reconnaissent, se précipitent vers nous pour des selfies. En voyant Yonyon, une femme écarquille les yeux comme si elle se trouvait en présence de la Vierge Marie. Dans un magasin de téléphones, les vendeurs dansent quelques secondes autour de Yonyon qui dirige la chorégraphie. La vidéo est publiée sur le TikTok du magasin. Le million de vues est vite atteint.

Quand ma fille est heureuse, quand elle est au sommet, je suis satisfait. Mon plaisir prend racine dans le sien. Je lui donne ce que je peux, en évitant de trop la gêner, j'essaie surtout de privilégier ce qui est utile. J'aime lui donner de l'attention, de la force et de lui fournir ce qui lui plaît, car moi-même, j'en aurais tant rêvé, j'ai tant manqué d'attention et d'acceptation durant mon adolescence. C'est comme si ma jeunesse s'épanouissait enfin, à travers elle.

Ma prison intérieure

8. Assemblage de troubles

Il est probable que vous en aviez déjà quelques soupçons, mais il importe de préciser que non seulement je n'ai rien d'un père ordinaire, mais que Yonyon non plus n'a rien d'une fille ordinaire. Nous sommes tous deux tributaires d'un trouble, neuro-développemental pour moi, de la personnalité pour elle. Il s'agit de troubles fort différents, mais qui s'imbriquent étonnamment bien. Bien entendu, si nous nous assemblons comme deux pièces de puzzle, c'est aussi pour un tas d'autres raisons : expérience vécue, centres d'intérêt, karma commun, affinités astrologiques...

Mon trouble, c'est l'autisme Asperger : perturbations du traitement des stimuli, hypersensibilité sensorielle et difficultés dans les relations sociales. Avec le temps et grâce à mon habitude de l'observation directe de la réalité – la méditation dans l'instant présent –, j'arrive relativement à deviner ce que le monde attend d'une personne « normale », et ainsi à jouer la comédie afin de passer inaperçu. Cela m'évite d'être rejeté, comme c'était

toujours le cas durant mon enfance. Peut-être que cela explique aussi pourquoi je socialise facilement avec les enfants, qui restent eux-mêmes et font fi des rôles et des codes.

Le trouble de Yonyon, c'est la personnalité histrionique : un besoin d'être le centre de l'attention, une façon théâtrale de s'exprimer, la manipulation, les opinions superficielles et la véhémence des émotions. À vrai dire, elle présente aussi les symptômes de la personnalité narcissique : besoin excessif d'être admirée, mépris des sentiments d'autrui, refus de la critique, sentiment que tout lui est dû. On peut ainsi comprendre qu'elle soit une actrice exceptionnelle, mais qu'elle ne dégage hélas pas une énergie bénéfique. Les acteurs qui ne la connaissent pas encore rêvent de tourner avec elle, ceux qui la connaissent rêvent de ne plus avoir à le faire. Plus un tournage est difficile, plus elle se fait tyrannique.

L'idée de faire un long métrage avec elle m'inquiète. Même si tout le monde y met de la bonne volonté, c'est loin d'être une mince affaire. Quand il s'agit de s'amuser, Yonyon est la plus enthousiaste, dès qu'il s'agit de travailler, elle devient un pur cauchemar.

9. Une élève privilégiée

Quand elle sort de l'école – pas dans celle dans laquelle je réside –, Yonyon vient me retrouver. En arrivant dans ma chambre, elle jette un œil dans son casier personnel où se trouvent ses propres affaires, et où l'attend parfois une petite surprise. Ensuite, elle engloutit joyeusement le délicieux goûter que je lui prépare. Après une demie-heure de repos, une séance allongée de smartphone, je lui enseigne l'anglais. Totalement sûre d'elle, cette gamine a une tendance si naturelle à donner des ordres à tout le monde – à l'exception de sa mère et de sa maîtresse d'école – sur un ton si impérieux, que personne n'oserait désobéir. Je serais prêt à parier qu'elle jouissait dans une vie antérieure d'une position sociale très élevée : seigneur, ministre, ou peut-être même reine.

Même pour lui enseigner l'anglais, c'est quand la Reine le veut. Elle m'ordonne :

- Tu m'enseignes comme il faut, hein ! Aujourd'hui, tu me fais la leçon en entier, t'as compris ?

Elle peut décider de ce qu'elle veut, ça m'est égal, pourvu que je parvienne à lui faire prendre un peu de terrain sur son temps de paresse pour assimiler un peu d'anglais. Si j'exigeais d'elle une tenue correcte, elle abandonnerait aussitôt mes cours. Alors je la laisse adopter sa posture favorite : allongée sous la table la tête en arrière, accrochée aux pieds de la table comme un petit singe.

Pour la motiver, j'ai trouvé une bonne astuce. Les différentes parties du cours se présentent comme des jeux, avec de l'argent en papier à gagner selon les réponses. J'ai imprimé des billets de toutes les couleurs avec de jolis petits dessins. Avec cet argent, elle peut acheter, afin de mieux gagner, des indices pour pouvoir donner de meilleures réponses ou des mots pour pouvoir assembler des phrases plus longues. À la fin du cours, avec tout l'argent remporté, elle peut acheter les gâteaux et les friandises dont elle raffole.

En nous rendant au marché, elle refuse que nous empruntions le chemin que je lui propose :

- Non ! On passe par là !
- Juste une fois, tu ne veux pas ?
- Non ! Tu dois obéir à la maîtresse !

Je me suis retenu de rire, c'était tellement mignon.

Un jour, en lançant en l'air une petite fille pour la faire rire, je surprends un regard noir de Yonyon. Elle pointe sur moi un index menaçant, et m'avertit :

- Fais bien attention ! T'as pas intérêt à l'aimer plus que moi, celle-là !

Ma prison intérieure

10. Conflits

Avec l'âge, au lieu de s'améliorer, les travers de Yonyon ne font qu'empirer. Son caractère est abominable, ultra égocentrique. Elle n'écoute jamais, elle se fâche à la moindre remontrance. Avide de sucreries et de malbouffe, elle ne songe qu'à s'amuser. En outre, elle est perpétuellement agitée, surexcitée. Je ne parviens plus à subir ce rythme infernal. Aspirant au calme et à des relations constructives et bienveillantes, j'envisage de prendre mes distances. Or, sa force d'attraction demeure puissante, je me sens condamné à rester assujéti à sa domination. Son talent d'actrice me fascine, son petit sourire m'envoûte, son regard pétillant me terrasse.

Je suis bien conscient que cette relation, où l'on laisse une enfant décider de tout, n'est pas saine. Que peut-elle lui apporter de bénéfique ? Elle reste étanche à mes exhortations et suggestions. Ce n'est pas non plus une situation recommandable pour mon accomplissement spirituel. Quoique. Cette relation particulière ne contribue-t-elle pas à abandonner mes désirs personnels, à lâcher

prise sur les futilités de la vie ? Ou cela n'est-il qu'un prétexte pour justifier cette obsession pour la petite héroïne de mes rêves ? Ou un mélange des deux ?

Ainsi, dans les moments où elle se montre antipathique ou ingrate, je réfléchis sérieusement au moyen de m'en défaire pour de bon. Après avoir tourné le problème dans tous les sens, je ne trouve qu'une solution : lui envoyer un message écrit dans lequel je lui expliquerai qu'une relation père-fille fonctionne dans les deux sens, que si je prends soin d'elle sans qu'elle ne daigne jamais m'écouter, il est préférable que nos chemins se séparent. Impossible de lui énoncer cela de vive voix. Elle m'ensorcellerait d'un seul regard. Avec son étonnante capacité d'argumenter, elle trouverait toujours une bonne raison de me coincer.

Peu après, une dispute éclate entre nous ; je ne me souviens plus de la raison. Et quand on se fâche avec Yonyon, c'est la guerre. Je saute donc sur cette occasion pour la congédier, courtoisement, mais avec fermeté. Je lui précise aussi que je ne ferai plus de vidéos avec elle, que personne ne veut plus travailler avec elle. Et tant pis pour le long métrage ! Si je ne trouve personne pour la remplacer, mieux vaut ne rien faire, je n'y suis pas attaché plus que ça. Blessée dans son orgueil, elle quitte le groupe de discussion des acteurs de notre troupe, me fait savoir qu'elle passera récupérer ses affaires et qu'elle ne viendra plus me voir.

Le lendemain, pourtant, elle débarque dans ma chambre, plus séductrice et gentille que jamais. Elle m'affirme qu'elle ne peut pas vivre sans faire de vidéos, elle ne récupère aucun de ses effets personnels et, dans la même journée, je me surprends à jouer à la marelle avec elle. Je découvre ce jeu, bien plus ardu que je ne me l'imaginais, mais excellent pour le cerveau comme pour le corps. Et puis nous allons nous baigner dans le canal. Bref, je comprends combien notre relation n'est pas prête de se clore.

Finalement, nous finirons par tourner le film avec Yonyon dans le premier rôle. Tout se passera comme prévu : un mois et demi de stress, de tensions et d'épuisement quotidien.

Quelques semaines après la fin du tournage du film, nous tournons un clip de danse – sous la direction de Yonyon, et selon sa propre chorégraphie. Après une journée éreintante, nous repassons par ma chambre pour déposer le matériel. En arrivant, une batterie tombe au sol. Je m'aperçois que mon sac est troué. Exigeante et impatiente, Yonyon me demande de la ramener immédiatement chez elle. J'acquiesce, mais lui explique que d'abord j'ai besoin de vider le sac pour vérifier si je n'ai pas perdu d'autre matériel en chemin. Excédée, la Reine m'ordonne de la ramener sur-le-champ, car elle a rendez-vous avec des copines, que cela est bien plus important que mon matériel. Exténué, je m'offusque. Je lui fais re-

marquer que ce matériel est très coûteux et qu'elle n'est certainement pas à dix secondes près.

Elle explose d'une colère brutale, ce qui m'irrite d'autant plus. Ne pouvant digérer sa réaction, je la mets dehors. Elle se met à hurler, attirant l'attention de toute l'école. Elle me crie de lui rendre son smartphone – que je lui transporte chaque fois qu'elle ne l'utilise pas. Je lui dis que je le lui rendrai quand elle se sera calmée. Sa colère décuple. Je l'ignore. Elle devient folle de haine, donne des coups de pieds dans ma porte vitrée de toutes ses forces. Craignant qu'elle ne casse la vitre, je sors et la menace de la gifler, juste pour lui faire peur, afin qu'elle cesse ses coups. Elle pleure de rage, jurant qu'elle ne reviendra plus jamais.

Même si je déteste les conflits, je suis soulagé de me retrouver libéré de cette relation toxique. Le lendemain, je passe chez Yonyon. Elle est là, assise dans un coin, repliée sur elle. Sa mère est absente. Je pose ses affaires et lui redonne son smartphone. Son visage est neutre, elle reste silencieuse. D'une voix que je tente de rendre assurée, je lui affirme combien j'ai toujours agi pour son bien et lui demande de me pardonner si j'ai pu la heurter d'une façon ou d'une autre. Je lui souhaite bonne continuation et de trouver rapidement un nouveau père adoptif. Je me lève et sors, lorsque Yonyon se précipite vers moi et me dit, sur un ton timide que je ne lui connais pas : « Je viens au cours d'anglais, demain,

hein ? » Je veux lui répondre : « Non, c'est fini ! », mais je n'en trouve pas la force. Sans me retourner, je marmonne : « J'en sais rien. » et je pars.

Je suis triste, car par bien des aspects, elle me fait penser à moi enfant ; dans mon monde, absorbé par mes créations, mais délaissé par les autres. Le soir-même, elle m'envoie un long message où elle s'excuse pour son comportement, indiquant que si ça se reproduit, je n'ai qu'à la virer pour de bon, mais que je dois au moins lui laisser une chance. Elle ajoute qu'elle a grand besoin d'un père, que le sien ne donne plus de nouvelles, précisant que sa mère accorde davantage d'attention à son petit frère qu'à elle. Le tout garni de gros émoticônes pleurant à chaudes larmes et d'une photo de la petite oie en peluche que je lui avais envoyée de Suisse.

À la lecture de ce message, je sais qu'elle reviendra dès le lendemain et que, comme si de rien n'était, je continuerai de la servir comme une reine. Loin d'être brisés, les barreaux de ma prison intérieure sont plus solides que jamais. Je songe alors que l'unique moyen de me défaire de cette relation qui me semble pour le moins malsaine, c'est de me retrouver en prison.

Ma prison intérieure

11. Réalisation du film

Mars 2023

Lorsqu'on doit presque tout faire soi-même, le tournage d'un film est une épreuve difficile : écriture, repérages, castings, répétitions, mise en scène, paramétrage des caméras, cadrage, contrôle du son et de l'éclairage, montage et promotion. Win Mo m'apporte heureusement son aide précieuse. Quand je suis concentré sur la réalisation d'un plan, chaque obstacle engendre stress et irritation, autisme oblige. C'est loin d'être une partie de plaisir que de jongler entre les caprices de Yonyon, la désinvolture des autres acteurs, les bruits quasi constants, les batteries vides alors que l'électricité est coupée, les scènes à refaire parce que personne n'a vu le trépied qui traînait dans le champ de la caméra, ou parce que Yonyon n'avait pas retiré ses boucles d'oreilles ou mis sa fleur dans les cheveux.

La première séquence que nous tournons est celle où Yonyon (elle garde son nom dans le film) et sa mère (dans

le film) rendent visite à un moine. Dans sa vie passée, Yonyon était un ascète qui avait déjà bien assimilé les enseignements du Bouddha. Grâce à cela, dans sa vie présente, elle comprend combien aujourd'hui la plupart des moines s'intéressent plus aux avantages matériels procurés par leur statut qu'à la discipline monastique. Elle est donc guère enchantée d'aller voir le moine du coin, mais elle doit accompagner sa mère. Sur place, elle ne peut s'empêcher de désapprouver la mauvaise conduite du moine. Elle échange quelques propos avec lui, n'hésitant pas – exactement comme le Bouddha l'aurait fait lui-même – à le critiquer à renfort de comparaisons saisissantes. Bien qu'elle soit orgueilleuse, si Yonyon réprimande le moine, c'est pour lui faire réaliser le danger de ses écarts et l'inciter à améliorer sa conduite monastique.

Dans l'esprit des Birmans, ce qui touche à la religion est sacré et mérite une vénération sans remise en question, quel que soit le comportement des moines. À l'instar de certains de mes longs-métrages précédents, mes acteurs me recommandent de modifier cette scène, redoutant qu'elle ne fasse des vagues. Je leur explique qu'il est inutile de s'inquiéter, qu'il importe au contraire de dire les choses, que c'est précisément parce que personne n'ose jamais rien dire que la communauté monastique est devenue aussi médiocre. De toute façon, quoi que l'on fasse, aussi juste que soit le propos, il y aura toujours des

critiques. Ils finissent par acquiescer et nous tournons la séquence.

Devant le moine, la mère remet la nourriture à sa fille.

- Offre le repas au Vénérable, tu auras du mérite.
- Pour avoir du mérite, mieux vaut nourrir une vache ! Une vache, au moins, elle rend service à l'homme. Elle ne fait pas de faute, elle ne bavarde pas inutilement !

Sa mère désapprouve cette critique envers la communauté monastique, ce à quoi sa fille objecte qu'elle respecte pleinement la noble communauté, mais que de nos jours, il n'y a plus de moines, mais seulement des comédiens. Elle ajoute :

- Si un singe porte la robe monastique, tu vas le vénérer ?

Puis elle cite une déclaration du Bouddha, trop souvent ignorée : être moine sans discipline et accepter la nourriture des bienfaiteurs conduit à des états très douloureux.

Les semaines passent et, durement mais sûrement, le film prend forme. Il délivre des messages concernant l'accomplissement intérieur, en insistant sur l'exhortation à ne rien espérer. Quand, au bord d'un réservoir qui passe pour un fleuve, nous achevons de filmer la der-

nière séquence, nous éprouvons un immense soulagement. Bien que présente dans chaque séquence, Yonyon tient bon et accomplit un excellent travail. Néanmoins, ses exigences et ses plaintes ont été si tracassantes qu'avec Win Mo, nous nous promettons de ne plus la faire jouer dans une vidéo de plus d'une minute.

En réalité, c'est avec Maza, l'actrice qui joue le rôle de la mère, avec qui nous avons rencontré les plus grandes difficultés. Systématiquement plusieurs heures en retard, elle refusait de tourner sa dernière scène sous prétexte que je ne lui accordais pas autant d'attention qu'à Yonyon. Il a fallu s'armer de beaucoup de tact et de patience pour la convaincre, sinon le film serait tombé à l'eau.

Mai 2023

À un rythme tranquille, le montage du film s'étale sur deux mois et demi. Entre temps, nous continuons de réaliser quelques vidéos TikTok, près de chez Daylia. Nous testons aussi quelques enfants du quartier devant la caméra, espérant déceler de nouveaux acteurs en herbe. C'est dans ce contexte que je rencontre Popo, une souriante fillette de 9 ans qui se montre tout de suite très douée. La première vidéo que je filme avec elle me semble moyenne, j'hésite à la mettre en ligne. Finalement publiée, elle sera la plus vue de toutes nos vidéos : 9,7 millions de vues. Je me trompe toujours. D'après mon

expérience, il est impossible de prédire le succès d'une vidéo.

Popo a beaucoup de points communs avec Yonyon : son père l'a abandonnée, elle est pauvre, actrice talentueuse et passionnée pour jouer dans des vidéos, gracieuse et dotée d'un caractère bien trempé. J'allais dire qu'elle était par contre polie, gentille et très à l'écoute, mais c'était aussi le cas de Yonyon au début. C'est donc tout naturellement que Popo m'adopte. Son tempérament autoritaire m'effraie, d'autant plus qu'elle ne tarde pas à avoir des exigences et qu'elle se montre d'une jalousie extrême. Ses vidéos font rapidement des millions et des millions de vues.

Comme elle a le même âge que Juju, elles font de belles vidéos ensemble. Yonyon et Popo se haïssent, mais elles acceptent tout de même de se donner la réplique dans quelques vidéos. Pour le coup, je me retrouve avec deux petites protégées, deux petites stars, deux redoutables petites dominatrices, de surcroît. Me voilà donc doublement enchaîné.

Ma prison intérieure

12. Présentation du film

Mi-juillet 2023

Le montage achevé, je projette trois fois le film sur grand écran dans la salle de spectacle de l'école, devant des centaines d'élèves et des dizaines de professeurs. En fin de séance, les applaudissements témoignent de l'appréciation de tous. Yonyon elle-même, bien que d'habitude avare de compliments, m'avoue qu'elle ne s'attendait pas à un tel résultat. Elle me dit :

— C'est vraiment un bon film, avec une histoire intéressante !

Je suis aux anges. Je ne pouvais pas espérer meilleur retour qu'un avis de la part de l'actrice principale. Je lui réponds que c'est grâce à son talent et à son charisme.

24 juillet 2023

Heureux de partager notre œuvre porteuse de conseils bénéfiques sur le chemin de la libération intérieure, je

publie le film *N'espère rien !* sur ma chaîne *isi Dhamma*, sur YouTube. Au bout de quelques jours, je constate qu'il n'est presque pas regardé – il stagne à seulement 12 000 vues. Je prends le temps de préparer une bande-annonce pertinente de deux minutes que je publie sur notre glorieux TikTok. À peine 15 000 vues, ce qui est désastreux comparé à nos autres vidéos. Déconcerté, je publie le film sur un autre de mes comptes YouTube. Le résultat est encore pire. Je m'interroge sur l'intérêt des gens en Birmanie. N'aiment-ils que les films de guerre et les histoires romantiques ? Aussi, j'avais cru – à tort – que les innombrables fans de Yonyon seraient enchantés de la découvrir dans un long-métrage. *N'espère rien !*, dit le titre du film, alors j'essaie de me résoudre à cette sage idée.

À la fin du mois, je décide de me retirer cinq jours dans un centre de méditation en altitude pour me décanter un peu l'esprit. Bien sûr, je n'emporte surtout pas mon smartphone. Du matin au soir, je médite en paix et dans le silence, ce qui de toute évidence est bienfaisant.

Cinq jours plus tard, je rentre sur Mandalé, en fin d'après-midi. Je me sens si calme. Quoi vouloir de mieux ? Je souhaite de tout cœur pouvoir conserver ce calme. Le lendemain matin, je rends visite à Yonyon. Cinq jours sans le moindre contact, pour nous, c'est long. Quand elle me voit au bout du couloir, elle court vers moi et saute dans mes bras, heureuse de cette surprise.

Quand je lui dis que je suis rentré la veille, elle me gronde de ne pas l'avoir prévenue dès mon retour. Ensuite, je retrouve Popo, à qui j'enseigne aussi un peu d'anglais. Elle est toute contente de me revoir. « Tu m'as manqué », me dit-elle. Le dimanche, j'emmène Yonyon et Tchézine en ville, dans les boutiques qu'ils aiment. C'est une journée fort agréable.

7 août 2023

Le jour suivant, j'ai une idée de teaser pour faire connaître le film. Sur TikTok, je publie en fin d'après-midi, un petit montage de la scène où Yonyon sermonne le moine. Un texte précise qu'il suffit de se rendre sur notre compte YouTube pour voir le film en entier. Un petit pavé dans la mare aura-t-il plus de succès qu'une bande-annonce traditionnelle ?

Ma prison intérieure

13. Visite surprise

8 août 2023

Le lendemain, je suis rassuré : le teaser dépasse les 700 000 vues. Cependant, le film – sur YouTube – gagne très peu de nouveaux visionnages. En parcourant les commentaires du teaser, je découvre qu’il a fait grincer des dents, surtout chez les moines. Certains prétendent que les propos de Yonyon sont irrespectueux. Alors je réponds que l’intention de cette scène n’est pas d’offenser, mais d’inciter les moines à une meilleure conduite de la discipline monacale. Je rappelle aussi qu’avant de commenter, il importe de regarder le film du début à la fin.

La vidéo demeure toutefois très « likée » en proportion des vues et nombreux sont ceux qui écrivent des commentaires positifs, heureux de voir quelqu’un qui exprime clairement ce qui mérite de l’être. Je décide d’attendre le lendemain. Si les réactions négatives persistent, je retirerai la vidéo.

Le soir venu, comme chaque soir, je remplace ma robe ascétique par un caleçon, que j'utilise en guise de pyjama. Je prends place pour une bonne méditation avant le sommeil. À peine installé sur mon tapis mousse, on frappe à ma porte. Il est 19 h 30, ce qui me semble tard pour une visite. Je remets précipitamment ma robe ascétique par-dessus le caleçon et ouvre. C'est le moine proviseur de l'école qui me fait appeler. Je ferme ma porte à clé et me rends à l'« office », qui est le bureau d'accueil et administratif de l'école, là où réside le proviseur. Tandis que je longe le long bâtiment jusqu'à l'office, je pressens la raison de cette convocation après la tombée de la nuit. Ayant mal interprété le teaser, certains seront venus demander que je supprime la vidéo.

En entrant dans l'office, j'aperçois sept ou huit hommes assis autour de la longue table, présidée par le principal. Il me demande de prendre place sur la chaise vacante. En face de moi, un capitaine de l'armée se présente poliment et, sur un ton très avenant, m'adresse quelques questions. Il souhaite surtout savoir pourquoi j'ai écrit ce dialogue dans la scène avec le moine. Alors je lui explique en détail ma volonté de mettre en garde les moines peu scrupuleux des dommages de leur méconduite, tout en l'assurant de la sincérité et de la légitimité de mes intentions. Il se montre compréhensif et m'indique que, selon la culture birmane, les mots employés sont un peu rudes. Le jeune moine qui joue le moine –

résidant aussi sur place – est convoqué à son tour et l'officier lui demande pourquoi il a accepté ce rôle.

Le capitaine s'excuse auprès du principal pour le dérangement et l'informe qu'il va nous emmener dans ses bureaux juste pour un instant, afin de nous poser quelques questions supplémentaires, puis qu'il nous reconduira à l'école. Insistant sur mes qualités et tout le bien que j'ai accompli pour son école, le principal le supplie de ne pas nous arrêter. Confiant, je lui dis qu'il n'y a aucune raison de nous arrêter, qu'il n'y a pas à s'inquiéter.

Dans leurs voitures confortables, les officiers nous conduisent dans leurs bureaux. Il s'agit d'un « centre militaire d'investigation ». Il y a plusieurs pièces, avec de grandes vitres sans tain. Nous parlons de Yonyon, et nous allons la chercher en voiture, avec le capitaine. Il sert à la mère de Yonyon un « Ne vous inquiétez pas, ce ne sera pas long ! », et nous retournons avec l'actrice principale au centre militaire d'investigation. Nous sommes tous les trois interrogés séparément. L'interrogatoire de Yonyon dure jusqu'à 23 heures passées, celui du moine jusqu'à 1 heure 30, et le mien jusqu'à 4 heures 30.

Ici, personne ne comprend l'anglais, mais comme je me débrouille en birman, nous communiquons dans cette langue. En se relayant chaque une ou deux heures, les officiers me demandent tout dans les moindres détails. Pas

seulement à propos de mes motivations pour écrire ce film, du choix des acteurs et de l'organisation du tournage. Je dois aussi leur dérouler tout mon parcours scolaire, année après année depuis la maternelle, toutes mes occupations après l'école, les monastères que j'ai fréquentés (il y en a des centaines) et mes déplacements en avion (dates, raison, qui les a financés, etc.) Bien sûr, il m'est impossible de me rappeler de tout.

Quatre questions me sont posées encore et encore, comme si subitement j'allais fournir une tout autre réponse. Patiemment, je fournis chaque fois exactement les mêmes réponses.

1. Pourquoi avez-vous fait ce film ?
2. Qui a écrit ce film ou qui m'a incité ou aidé à l'écrire ?
3. Pour qui est-ce que je travaille, quelle organisation étrangère est-elle derrière moi ?
4. Pour quelles ONG ai-je travaillé dans le passé ?

Je n'ai jamais travaillé pour une ONG. Pour le reste, vous connaissez déjà les réponses. Ils se mettent à fumer. Alors je leur signale mon intolérance au tabac. Compréhensifs, ils s'abstiennent devant moi.

Nous avons été arrêtés le 8.8 à 8 heures du soir. Cela me rappelle la fameuse journée du 8.8.88, où en Birmanie, l'armée avait tiré sur de nombreux manifestants.

9 août 2023

À la fin de l'interrogatoire, on me met dans une chambre en béton où Yonyon dort sur l'un des deux lits présents. Je m'assieds sur l'autre, songeur. Allons-nous enfin pouvoir rentrer dans la journée ? Je regarde Yonyon un moment. Non habituée à dormir sur un lit, elle tombe à terre. Elle se recouche en riant de sa chute et se rendort aussitôt.

Je ne dors que deux heures, jusqu'à sept heures. Yonyon n'est plus là. On m'apporte un repas simple mais correct, avec des légumes et des bananes. J'avais prévenu que j'étais végétarien et que je ne mangeais plus rien dès midi et jusqu'à l'aube. Je découvre que le jeune moine se trouve dans le même bâtiment que moi, deux chambres plus loin.

En voiture, nous sommes tous deux conduits dans un monastère aux bâtiments somptueusement décorés. Les militaires nous remettent à chacun un *longyi* (jupe traditionnelle birmane portée par les hommes) et un t-shirt, puis nous ordonnent de nous changer. Pendant que nous quittons nos robes – monastique pour lui et ascétique pour moi –, nous nous retenons de rire. Comme nous sommes moine et ascète dans le cœur, que nous embrassons une authentique pratique du renoncement, l'habit est sans importance. Ils peuvent tout aussi bien me déguiser en drag queen, ce serait même amusant, n'est-ce

pas ? À ce moment, je songe que si les moines puissants qui ont porté plainte contre nous étaient forcés à quitter la robe monastique pour l'habit laïc, ce serait pour eux la pire humiliation. Parce que la seule chose qui fait d'eux des moines, c'est justement la robe monastique.

Sitôt vêtus en laïc, les militaires nous font nous prosterner devant un moine portant une robe de qualité fraîchement repassée. Ce dernier nous fait la morale, nous exhortant à devenir respectueux envers la communauté monastique. Nous faisons semblant d'avoir honte, afin que tout se finisse vite et sans accroc. Retour au centre d'investigation.

14. Séquestration

Une fois dans ma chambre, je remets ma robe. Quand le moine s'apprête à faire de même, j'entends un militaire crier. Il exige que je me rhabille immédiatement en laïc. Quand nous lui demandons quand est-ce que nous pourrions revêtir nos robes, il nous dit, sur un ton sec :

— Seulement quand on vous en donnera l'autorisation !

La robe religieuse est si sacrée ici que personne n'oserait maltraiter quelqu'un qui en est vêtu.

Le jeune moine téléphone, il parvient à joindre le principal de l'école, qui me recommande de supprimer la vidéo TikTok – qui a dépassé les 1 M de vues. Je pense que c'est inutile, car le mal est fait. À la réflexion, je me dis que cela pourrait calmer les esprits, alors je vais emprunter le smartphone du moine. Hélas, la batterie est vide, il doit d'abord la recharger à l'aide du chargeur de Yonyon que sa mère est venue lui apporter.

Après le repas de onze heures, assez correct, je retrouve le moine pour supprimer la vidéo. Morose, il m'apprend que les militaires viennent de lui confisquer son smartphone. Alors que nous nous questionnons sur la situation, impatients de rentrer, Yonyon arrive, tout sourire. Elle nous raconte qu'ils l'ont mise dans le quartier des militaires, de l'autre côté des bureaux. Elle trouve les officiers « trop sympas » parce qu'ils la laissent se distraire avec son smartphone sur leur connexion et lui paient toutes les friandises qu'elle désire. Un gardien arrive et ordonne à Yonyon de ne plus nous approcher, et nous interdit de parler, ce qui ne fait qu'accroître notre désespoir. En outre, sans smartphone, nous sommes privés d'heure. Pour un autiste – suisse, qui plus est – qui organise précisément son quotidien (avec ou sans méditation), il est déstabilisant de ne pas disposer d'heure. Alors chaque fois que j'ai l'occasion de voir la montre d'un gardien ou une horloge quand on m'appelle dans le bureau, je retiens l'emplacement des ombres à l'extérieur. Je peux ainsi estimer l'heure, sauf quand il y a trop de nuages et pendant la nuit, mais c'est déjà ça de pris.

Avec moi, je n'ai rien, en dehors de la clé de ma chambre (à l'école) attachée à un minuscule couteau suisse qui comporte un couteau, des ciseaux, une lime à ongles, un tournevis, une pince à épiler et un cure-dents. Craignant de me le faire confisquer, je le cache sous une couverture.

Jour après jour, la nourriture devient de moins en moins convenable. Seulement une assiette de riz le matin et la même chose à onze heures avec un peu de pois ou de légumes dont la quantité diminue au fil du temps. Rien d'autre. Par chance, nous avons de l'eau à volonté. J'ai faim. Avec frustration, je pense aux bons fruits qui pourrissent dans ma chambre, et à son frigo qui comporte des yaourts et de succulents brownies faits maison que je m'étais efforcé de ne pas manger trop vite.

Devant nos chambres s'étend une cour de béton craquelé au bout de laquelle sont érigées deux cabines de toilettes. En face de nos chambres, le bâtiment des bureaux ; la zone que nous n'avons pas le droit de franchir. Nous ne sommes autorisés à sortir de notre chambre que pour aller aux toilettes, nous doucher, laver notre linge et brosser nos dents. Les gardiens tolèrent toutefois que nous fassions les cent pas, tant que nous ne communiquons pas. Alors, je passe beaucoup de temps à y faire de la marche méditative, car la chambre est trop étriquée. Le reste du temps, je demeure assis sur mon lit en méditation assise. En faisant abstraction de l'atmosphère oppressante et des soldats qui nous surveillent – de dix-huit heures à six heures – avec leur arme de guerre constamment à portée de mains, je me dis que l'endroit a tout d'un sérieux centre de méditation : Lieu isolé, plutôt silencieux, chacun dans sa cellule, pas le droit de bavarder, pas de smartphone...

Le capitaine se rend lui-même avec ses hommes à l'école pour perquisitionner ma chambre. Il confisque mon ordinateur – un engin puissant, idéal pour le montage vidéo –, mon smartphone, mon disque externe, mes clés USB et mon passeport suisse. Il me rapporte mes lunettes, pour que je puisse lire et signer leurs documents.

Au bout de trois jours sans me brosser les dents ni peigner mes longs cheveux, on finit par me fournir le nécessaire. Néanmoins, mes gencives sont si sensibles que la brosse à dents me fait l'effet d'une brosse métallique, le brossage est une torture ; j'ai si mal aux gencives que je ne me brosse qu'une fois tous les deux jours. Voilà le genre de petits détails qui rendent difficile la vie en captivité.

Chaque jour, les officiers nous appellent tour à tour, à des heures irrégulières, pour nous interroger encore et encore. Étant d'une honnêteté sans faille, je réponds sans transformation à toutes les questions qu'on me pose. Par contre, tant que la question n'est pas directe, j'évite qu'ils sachent ce qu'il vaut mieux qu'ils ne sachent pas. Mais c'est un exercice délicat, car ils sont doués pour creuser ; ils ont été formés pour interroger. Quand ils me questionnent sur mes finances, je me retrouve à marcher sur des œufs, car je suis incapable de mentir. Néanmoins, je tente d'être aussi évasif que possible à propos des belles sommes d'argent confiées à Win Mo. S'ils le savent, c'est un vrai problème, ils se saisiront du

tout, Win Mo perdrait son affaire, et ils risquent de me torturer pour me faire avouer un financement extérieur qui n'existe pas.

J'expérimente de plein fouet les inconvénients de l'emploi de l'argent. En tant que renonçant, j'ai vécu de longues années en observant le 10^e précepte bouddhique, qui consiste à ne pas accepter ni utiliser d'argent. Ayant des dépenses régulières, il m'était plus commode d'avoir quelques sous avec moi, notamment pour la réalisation du film.

Lorsqu'ils me questionnent sur les dépenses du film, j'explique que nous avons employé au maximum ce qui était gratuit ou déjà à notre disposition, comme les lieux et les vêtements. Interrogé sur les économies que j'avais avant de quitter la Suisse, j'insiste sur l'achat onéreux du matériel vidéo. Un des lieutenants, le plus zélé de tous, scanne mes micro-réactions avec son regard de prédateur impitoyable. Il veut savoir précisément combien d'argent j'avais sur moi en arrivant en Birmanie, en novembre 2022. Je ne m'en souviens plus. Il insiste tant que je finis par donner une somme approximative, une petite somme, qui couvrirait à peine les frais de nourriture pendant le tournage du film.

Pendant qu'un autre militaire saisit mes propos informaticquement, je réalise qu'un peu plus tôt, il m'avait questionné à propos de mon ordinateur portable. Il sait que

je l'avais acheté à Mandalé, environ deux semaines après mon retour en Birmanie, et qu'il m'avait coûté cher. La question suivante est inévitable : d'où provient l'argent de cet achat ? Il m'a coincé. Je vais être obligé de tout lui débiller à propos de l'argent confié à Win Mo. Néanmoins, à ma grande surprise, par je ne sais quel miracle, il ne me pose pas la question. Il clôt le chapitre et l'interrogatoire bifurque vers de tout autres sujets. Je me dis que finalement, mes anges gardiens ne m'ont peut-être pas totalement abandonné.

Ici, certains sont courtois, d'autres moins, comme le Caïd qui, avec son regard de pierre, me dévisage avec dédain, comme si j'étais une vermine à ses yeux. Je le surnomme « le Caïd », car il a l'apparence parfaite du vieux mafieux intrépide. Si j'ai besoin d'un parrain de la mafia pour un film, il ferait parfaitement l'affaire. De plus, il aime manipuler son imposant pistolet. Sans le savoir, j'avais lavé mon caleçon – employé pour protéger mes yeux de la lumière violente allumée de jour comme de nuit – dans un bac utilisé par une femme pour se laver. Furibonde, elle l'avait rapporté au Caïd, lui soutenant que je bavardais bruyamment et à longueur de temps avec le moine. Or, nos échanges sont rares, et surtout, aussi discrets que possible.

Sachant que ce lieu est tristement célèbre pour ses tortures, je ne suis pas rassuré de voir rappliquer le Caïd vers moi avec sa face de truand, en colère de surcroît. Il

exige que je demeure dans ma chambre et garde fermées porte et fenêtres, ce qui rend la chaleur insupportable. Marcher comme un lion en cage n'est pas facile non plus. Dès le lendemain, je prends le risque d'investir de nouveau la cour. De toute façon, le Caïd passe rarement dans le coin.

Ma prison intérieure

15. L'arrivée de la troupe

Au cours d'un interrogatoire mené dans la salle de réception du bureau, j'ai la surprise de voir arriver Win Mo, mais suis frappé de le voir menotté et les yeux bandés, tenu fermement par deux soldats. Quand on lui retire le bandeau, il m'adresse son grand sourire habituel dont il ne se départ jamais, comme si rien ne pouvait entamer sa bonne humeur. Il est interrogé puis conduit dans le quartier des militaires, à l'opposé de mon logement, dans une chambre voisine de celle de Yonyon. Arrivé en larmes, le petit Tchézine a également rejoint Yonyon, qui bénéficie ainsi d'un compagnon de jeu, qu'elle peut commander et torturer à loisir.

Après trois jours sans douche, je dois insister pour être conduit au réservoir d'eau, qui se trouve dans une sorte de basse-cour avec des poules, et juste devant les logements de Yonyon et Win Mo. Quel n'est pas mon étonnement en apercevant la plus grande partie de notre troupe d'acteurs. Certains n'ont même pas connaissance de la scène incriminée. Ce qui me choque, c'est de

constater la présence de Juju (9 ans, dans le rôle de la petite voisine) et celle de Khadawmi, la toute petite de cinq ans, qui n'apparaît que quelques secondes dans le film (recevant la rose rouge dans les cheveux). Oui, ils ont arrêté une fillette de cinq ans pour « atteinte à la religion » parce qu'elle a accepté de participer à notre film alors qu'elle n'a ni vu le film, ni même compris la scène dans laquelle elle joue elle-même. Elle mérite au moins un mois de cachot, n'est-ce pas ? Heureusement, elle vit cela comme une distraction, à l'inverse de ses parents. De plus, c'est une gamine si intenable qu'ils la renvoient chez elle au bout de deux jours. Finalement, c'est elle qui les aura torturés.

Les officiers nous expliquent qu'ils attendent juste de réunir tous les participants du film afin que nous présentions nos excuses selon la façon traditionnelle birmane. Pour ce faire, ils nous filmeront tous ensemble en train de nous excuser solennellement pour notre film qui aurait heurté certaines personnes. Cette vidéo publiée, nous pourrions tous retourner chez nous. Sachant cela, nous sommes bien rassurés sur notre sort. Rapidement, nous commençons à nous impatienter envers deux individus qui manquent à l'appel. À cause de leur absence, il nous faut encore endurer plusieurs jours de dure séquestration. Le capitaine et Win Mo ont parlé longuement avec celui qui incarne « le maître Dazou ». Méfiant, il refuse de se rendre, déclenchant une chasse à l'homme menée par la police.

Le capitaine me fait appeler. Quand j'arrive devant lui, il me tend mon smartphone. Il me demande de me connecter sur ma messagerie instantanée pour lire mes derniers messages. Dans le groupe de discussion de notre troupe, Zouzou – qui n'a pas participé au film – a publié un message où elle alerte de mon arrestation. L'officier suppose donc que Joe – celui qui joue le client de la voyante – est au courant de cet avertissement. Comme l'application le permet, je vérifie si Joe a vu le message, et peux lui certifier que non.

Il me demande alors de l'appeler pour l'appâter en lui donnant rendez-vous pour tourner une vidéo TikTok. Bien que je n'espère pas mieux que tout le monde se réunisse pour qu'on en finisse au plus vite, je ne peux pas accepter une telle façon de faire. Je le regarde droit dans les yeux et lui signale qu'il est hors de question que je mente. Il se confond en excuses, honteux d'avoir oublié que je suivais des préceptes. Je m'abstiens d'ajouter qu'on n'a pas besoin de suivre de préceptes pour être honnête.

Profitant d'avoir mon smartphone en mains et que l'attention du capitaine est captée par la lecture d'un document, je m'empresse d'ouvrir mon TikTok pour supprimer la vidéo. Il m'interrompt à temps, m'informant que des ordres stricts interdisent sa suppression. Là, il me confie que l'affaire a pris beaucoup d'ampleur. Je ne le

comprends pas encore, mais c'est devenu une affaire d'État.

Peu après que je sois reconduit dans ma chambre, je procède à un bref compte rendu au moine. Soudain, Yonyon nous fait coucou depuis nos toilettes avec un sourire radieux. Elle semble plus épanouie ici que chez elle. Quand leur cabine de toilettes est occupée, les acteurs viennent utiliser les nôtres. Yonyon ose s'approcher de nous. Toute contente, elle nous raconte qu'un officier lui a dit de ne pas s'inquiéter, car une personne de son âge ne peut pas être emprisonnée. C'est à ce moment-là que j'ai compris que je n'y échapperai pas.

Les conditions se dégradent de jour en jour. La nourriture se fait restreinte, mes délicieux brownies me manquent atrocement. Les militaires qui nous surveillent se font moins aimables. Le plus pénible est de ne pas savoir combien de temps cela durera et ce qui va se passer exactement.

Entre temps, ils ont attrapé Joe qui a rejoint le logement des hommes. Le moine et moi sommes les seuls à demeurer en solitaire. Une fois, de ma fenêtre, j'aperçois Win Mo arriver devant nos toilettes. Je fonds sur lui et échangeons à toute vitesse toutes les informations que nous pouvons, surtout pour se mettre d'accord sur notre façon de répondre aux interrogatoires. Je lui indique être resté silencieux à propos de l'argent, et il en prend

bonne note. Il ajoute que Yonyon me désigne comme le grand responsable de toute cette histoire. Durant ses interrogatoires, elle aurait même affirmé que je l'avais forcée à jouer dans le film contre sa volonté. Elle serait tellement invivable que tous les autres la laissent seule dans son coin, absorbée dans son smartphone. Il n'a pas le temps de poursuivre qu'un militaire fait irruption. Il croit que Win Mo sort tout juste des toilettes, alors il le renvoie illico dans son quartier.

Outre cette situation déjà bien inquiétante, il y a une chose qui me tracasse.

Ma prison intérieure

16. Le dossier caché

Je peux être très critique envers les individus supposés observer une discipline religieuse, mais je suis encore plus intransigeant envers moi-même. Sachez donc que mon esprit est loin d'avoir toujours été pur.

Souvent, j'ai laissé se développer dans ma tête des pensées forgées par le désir érotique. C'est exactement comme d'ouvrir sa maison à un voleur ; nul ne sait les dégâts qu'il peut causer. Celui qui aspire à un esprit pur doit appliquer la tolérance zéro avec de telles pensées. Mon erreur était de croire que, de temps en temps, une simple petite pensée sexuelle – qui paraît inoffensive et si agréable – n'aurait guère d'impact sur mon état d'esprit général. Or, le sexe est un cercle vicieux, une drogue aussi dure et rapide que peut l'être une érection. Qui plante son regard – lubrique – sur une femme finit par vouloir y planter son dard. Par effet boule de neige, en acceptant quelques-unes de ces pensées attrayantes, je me retrouvais submergé par des pulsions violentes qui m'emprisonnaient dans le désir charnel. Au moins, je ne

provoquais pas ce désir, il ne me torturait donc que quelques jours une fois tous les deux ou trois mois.

Par contre pendant mes onze années de vie monastique, j'ai tenu bon, gardant un esprit propre. Mais ensuite, je me suis bêtement laissé prendre dans ce piège, alors que je parvenais à rester bien détaché d'à peu près tout le reste. Parfois, je croyais pouvoir me plonger dans la sensualité tout en y restant insensible, mais ça ne fonctionnait pas. C'est comme vouloir mettre la main au feu sans rien ressentir. Je ne comprenais pas que tant que le désir n'a pas été éradiqué, le seul moyen pour le renonçant de conserver l'esprit clair est de garder ses distances avec les pensées lubriques et tout ce qui est susceptible de les réveiller.

Depuis 1997, je n'ai plus commis d'acte sexuel. Cependant, non satisfait de mes pensées les plus torrides, il m'est arrivé de télécharger des vidéos avec des jeunes femmes aux belles faces et belles fesses et des hommes performants et perforants. À l'instar de nombreux moines que j'avais le culot de réprouber, j'avais dans mon ordinateur un « dossier caché ». Pas si bien caché que ça, d'ailleurs : un espace insécable en guise de nom et une icône transparente, ce dossier pouvait être aisément débusqué.

Voilà la raison pour laquelle je suis bien tracassé ; les militaires informaticiens doivent être en train de passer au

peigne fin le contenu de mon ordinateur. Je suis confronté à mon vilain karma d'ascète coquin. J'ai entendu dire que la pornographie est illégale en Birmanie. Par conséquent, je crains non seulement d'écopper d'une peine de prison supplémentaire pour ces petites vidéos, mais aussi que cela sape toutes mes chances de défense lors de mon procès pour le film, discréditant le sérieux de mes intentions – bien que cela n'ait rien à voir. Ma seule consolation, c'est que dans toutes mes données (PC, smartphone, clés USB...), il n'y a pas le moindre élément hostile envers le gouvernement.

Je prends la détermination de supprimer directement – sans passer par la corbeille – le dossier caché de mon esprit et de ne plus jamais investir ma pensée dans le sexe. Un esprit libre est une chose si précieuse qu'il convient de faire de son mieux pour le préserver.

Ma prison intérieure

17. Surveillance serrée

Dans la cour, la garde n'est plus seulement nocturne. Désormais, les soldats veillent jour et nuit. L'un d'eux ne m'inspire pas confiance. Son visage fermé, ses gestes brusques, sa manière de me parler comme à une bête... Tout en lui respire l'arrogance. Quand je vais remplir notre bouteille d'eau ou si je m'approche d'un peu trop près de la chambre du moine, ses mains se crispent sur son fusil.

La nuit, il vide une bouteille d'alcool blanc avant de la lancer dans les fourrés. Un soir, il installe sa chaise devant ma porte, que je n'ai pas le droit de fermer, et fume, tout en écoutant de la musique. Cela est très dérangeant pour moi, la fumée comme le bruit. Je n'ose rien lui dire, de crainte qu'il augmente le son.

Le jour suivant, un autre soldat prend place dans la cour. C'est un grand costaud. Son fusil à l'épaule, il pénètre dans ma chambre et s'immobilise, le regard acéré planté sur moi. Sur sa figure burinée et couverte de sueur,

l'éclairage est magnifique, le contraste saisissant. Les traits nets, l'expression intense, un court mégot planté dans ses lèvres, il me fixe, silencieux. Que me veut-il ? Aucune idée ! Il est tellement cinématographique que je ne peux m'empêcher de penser qu'il serait plus que parfait si j'avais besoin d'un guerrier dans un film. J'ose un demi-sourire. Il décrispe légèrement sa bouche. J'attends trois longues secondes, puis lâche un sourire bienveillant. Il m'offre un large sourire et d'un air avenant, il me demande si ça va. Je dis « comme-ci comme-ça ». Puis, surpris par la quantité de sueur qui dégouline sur toute sa face, je lui dis combien il fait chaud. Il lâche un soupir en guise d'acquiescement, puis lentement, il s'en va.

Un matin, tandis que j'achève mon assiette de riz, je vois le Caïd s'approcher de moi. Il semble différent ; son air est adouci, presque confus. Quand il parle, sa voix montre une sincérité troublante.

— J'ai vu votre film. J'ai compris votre message.

Il semble touché. Il reconnaît que, même si les paroles de la petite envers le moine sont rudes, à l'égard de la pensée birmane, elles prennent un tout autre sens quand on regarde le film en entier. Son commentaire souligne mon erreur d'avoir sorti cet extrait de son contexte.

Du coup, je me sens plus à mon aise en sa présence, même lorsque je le vois avec Tchaw, le jeune qui m'ap-

porte mon riz, jouant chacun avec un vieux revolver. Devant le regard craintif des enfants, ils insèrent des balles dans leurs armes et font rouler le barillet. Je me demande alors : sans leurs armes, ces militaires seraient-ils comme des moines sans leurs robes ? Ou bien ont-ils le cœur de vaillants combattants soucieux de protéger leur peuple ?

Parfois, un proche d'un des acteurs passe apporter des provisions. Sachant cela, je réfléchis à un moyen d'alerter l'ambassade de Suisse. Mon cousin Simon est l'une des rares personnes dont je connais de tête l'adresse e-mail. À l'aide de mon petit couteau, je le grave sur un bout de carton. Au moment de la douche, je le remets furtivement à Win Mo, en lui demandant d'envoyer (ou de faire envoyer) un e-mail à mon cousin afin qu'il prévienne l'ambassade. Il n'en aura hélas pas l'opportunité.

Le soir, lorsque je commence à dormir, je suis réveillé par de violents coups contre la vitre de la fenêtre de derrière. Interloqué, je me demande ce qu'il se passe. Je me redresse, mais ne distingue personne, car je suis ébloui par le faisceau d'une lampe de poche. Un coup d'œil de l'autre côté me montre que le soldat de garde n'est pas devant ma porte. Une voix autoritaire me donne l'ordre d'ouvrir la fenêtre, j'obtempère bien qu'il m'ait été strictement interdit de l'ouvrir.

Ma prison intérieure

C'est Tchézine et un homme. Ils m'apportent un sac de gâteaux et de lait de soja. Ce sont tous les acteurs qui se sont cotisés pour nous donner, au moins et à moi, une part de leurs provisions. Voilà de quoi mettre de belles couleurs dans mon cœur.

18. Le cachot

18 août 2023

À peine suis-je endormi, six militaires surgissent et m'extirpent de ma chambre. Ils m'enferment dans un cachot délabré, sans fenêtres. Tout près traînent de vieilles entraves pour chevilles et poignets qui contribuent à rendre le lieu d'autant plus sinistre. La porte est percée d'une petite ouverture à barreaux prévue pour des coups d'œil de surveillance.

Dans cette oubliette, la chaleur est épouvantable. Je suffoque sans échappatoire possible. C'est terrible. Chaque minute est insupportable. Une lumière violente reste allumée en permanence. Les repas sont frugaux : à peine de quoi tromper la faim. J'ai droit à une seule sortie dans la journée pour une douche rapide et pour aller aux toilettes.

Ce qui me terrifie, c'est la douleur physique. Je suis particulièrement douillet. Mon problème n'est pas tant l'iso-

lement, bien que c'est loin d'être amusant lorsqu'il est forcé. J'ai déjà vécu seul de longues périodes durant dans des cellules de méditation ou dans des grottes dans la nature, mais les conditions étaient différentes : la température était tenable, je mangeais à ma faim et pouvais sortir de temps en temps, à tout moment. Ce qui m'inquiète, donc, c'est la souffrance physique. Mais aussi de ne pas savoir combien de temps je vais devoir rester ici. Ne pas savoir, c'est affreusement éprouvant ! D'après les inscriptions sur les murs, certains sont restés ici de nombreux mois. En dépit de mes efforts, je n'arrive plus du tout à méditer. L'angoisse prend le pouvoir sur mon esprit. Je ne sais plus quoi faire, plus quoi penser. Être incarcéré dans de pénibles conditions pour une durée indéterminée est une souffrance impossible à imaginer tant qu'on ne la vit pas soi-même. Moi qui ai toujours fini par m'en sortir, je ne comprends pas pourquoi j'endure une telle punition alors que j'ai toujours eu les meilleures intentions.

Quand on accepte la loi du karma, on comprend qu'il est possible de payer des dettes qui datent de vies passées. Me concernant, j'ai toujours eu le sentiment de payer seulement pour les actes de ma vie présente. Un peu comme si j'étais relativement proche de la fin, et que, de ce fait, les conséquences et les actes correspondants devenaient de plus en plus rapprochés. En même temps, tant qu'on n'aperçoit pas la terre, on peut se sentir perdu en pleine mer.

19 août 2023

Au réveil, derrière la porte de mon cachot, je découvre une drôle de surprise. J'entends de légers ronflements. Je me redresse lentement vers la petite ouverture en haut de ma porte. Quatre des acteurs sont là, enfermés dans la pièce d'où on accède aux cachots : Win Mo, Joe et les deux « gardes du corps ». J'attends qu'ils se réveillent à leur tour. Il n'y a pas de soldat. Je m'étonne qu'ils nous laissent ainsi l'opportunité de communiquer, mais après tout, les interrogatoires sont terminés. Nous pouvons donc au moins nous parler, mais cela n'enlève rien à la souffrance de la séquestration.

Mes compagnons m'apprennent que le moine se trouve dans le cachot d'à côté. Tandis que nous commençons à discuter, un militaire déboule et nous interdit de parler ou d'échanger quoi que ce soit. Nous sommes tenus d'obéir, car il y a une caméra dans un coin de la pièce qui filme en direction de ma porte. Le militaire parti, Win Mo s'allonge près de ma porte comme pour se reposer, et nous parlons par le bas, qui n'est pas couvert par le champ de la caméra. Il me donne également quelques biscuits par la fente en bas de la porte, qui est juste assez large. Je n'apprends rien de bien nouveau. Pas d'espoir à l'horizon.

20 août 2023

Nous entendons du bruit dans le couloir. Des clés qui ouvrent des portes. Tchaw, le plus sadique de tous, arrive et entraîne les quatre acteurs à l'extérieur. J'entends des coups. Peu après, ils reviennent, incapables de s'asseoir. Uniquement pour son plaisir cruel, Tchaw leur a infligé de virulents coups de rotin sur les fesses. Il pose son œil sur l'ouverture pour me considérer. Sans doute frustré de ne pas être autorisé à me frapper, il cherche une autre façon de me maltraiter, ainsi que le moine. Sur un ton coléreux, il dit qu'il ne me laissera pas sortir de la journée. Pour uriner, Win Mo me donne une bouteille en plastique.

Lentement mais sûrement, nos conditions se dégradent. Cherchent-ils à nous faire sombrer progressivement dans le tristement célèbre enfer des geôles birmanes ? Vont-ils finir par nous soumettre aux pires tortures, juste pour assouvir leur morbide et insatiable désir de cruauté ? Rien que d'y songer accroît mon angoisse. De plus, les militaires sont au-dessus de tout, en Birmanie. Ils peuvent donc faire tout ce que bon leur semble, personne ne peut s'y opposer.

Je tente malgré tout d'éprouver une sincère bienveillance pour ces âmes égarées, et j'y parviens un peu,

en dépit de ma peur. Je pense que cette situation est une opportunité pour mettre en pratique ce que j'ai souvent prêché : demeurer bienveillant et focalisé dans l'instant présent en pleine conscience, quelle que soit la situation éprouvée. Cette capacité de présence et de bienveillance – que je pratique régulièrement de façon presque naturelle – m'aide considérablement. Sans cela, j'aurais paniqué dès le début.

Un nouveau captif rejoint les quatre hommes. Il s'agit de Potou, deuxième rôle dans notre film, à la fois maître et disciple de Yonyon (né avec un bras en moins). Il nous apprend qu'il était initialement séquestré dans un centre militaire près de son quartier. Il nous raconte l'histoire glaçante de l'avocat qui était enfermé avec lui. Cet homme était en larmes, alors Potou lui en a demandé la raison. Il savait qu'il allait être exécuté par les militaires. D'abord, ils s'apprêtaient à le torturer pour en extirper le maximum d'informations possible. Cet infortuné avocat était devenu le confident d'un moine après l'avoir défendu à de nombreuses reprises. Ce moine avait été à l'origine de multiples affaires infâmes impliquant des femmes. Après un fâcheux désaccord avec son avocat, le moine, qui avait le bras long, avait fait appel à des amis haut-gradés. Il avait décidé de supprimer cet avocat qui en savait trop. Le genre de choses banales, paraît-il, dans ce pays prétendument le plus bouddhiste au monde.

21 août 2023

Pour le repas, en plus du riz et de la minuscule portion de légumes, nous recevons chacun une délicieuse clémentine et une pomme : un festin ! Peu après, Tchaw ouvre la porte de mon cachot et nous sommes convoqués au bureau, tous les dix, incluant les trois femmes, mais sans les enfants. Comme nous nous y attendions, aucune vidéo d'excuses n'est filmée. Au lieu de cela, ils nous attachent deux par deux avec des menottes et, armés de fusils, ils nous conduisent à un poste de police. Pour notre départ, le capitaine est absent. N'a-t-il pas eu le courage de croiser nos regards ? Les trois enfants sont envoyés dans une maison de correction, où ils resteront deux mois.

19. La cage en bois

On nous traite comme de méchants criminels. Nous sommes entassés dans une pièce exiguë. La température doit avoisiner les 40°. Il y a un ventilateur, alors nous l'allumons. Mais aussitôt, on nous ordonne de l'éteindre. Ici, une personne arrêtée est une personne qui doit souffrir. La pièce donne sur une petite cage bien misérable. Cette cage et ses occupants sont si crasseux que même l'esprit semble s'encrasser. Comme la place manque, nous sommes conduits ailleurs à bord d'un « panier à salade ».

Nous arrivons dans un autre poste de police, où n'est détenu qu'un seul individu que nous rejoignons aussitôt. Notre nouveau logement est une cage en bois, avec un WC à la turque fièrement exposé dans un coin, sans mur pour cacher l'intimité de l'usager. Les femmes sont dans une minuscule cage située contre la nôtre. Quand elles ont besoin d'aller aux toilettes, une grille coulissante permet leur passage dans notre cage jusqu'à nos WC.

Nous autres hommes devons alors rester retournés jusqu'à ce qu'elles aient terminé.

Il n'y a ni natte, ni couverture ; nous dormons comme nous pouvons. Nous ne sommes pas du tout nourris. Nous entendons dire que nous devons rester ici une dizaine de jours, alors j'économise au maximum les fruits que j'ai gardés de ce matin ainsi que quelques restes de biscuits. Comme je dors toujours assis, je cale tant bien que mal un côté de mon dos entre deux barreaux carrés en bois.

22 août 2023

Nous retrouvons les menottes et sommes conduits au tribunal, où nous devons patienter dans un bureau. À l'heure du déjeuner, je dois me contenter d'une soupe de pâtes instantanées. Quand je demande une cuillère, on me rétorque de manger à la main. Qui mangerait une soupe de pâtes à la main ? En me voyant renoncer à mon repas, on daigne enfin me procurer une cuillère.

Ensuite, nous devons répondre à des questions, donner nos empreintes. Un policier vérifie ma description écrite par les militaires. Quand il lit que je suis « sans religion », je m'empresse de lui indiquer que je suis bouddhiste, mais il refuse de corriger. En réalité, je me fiche bien d'être catégorisé quoi que ce soit, mais pour le procès, cela peut avoir son importance. Avec l'orgueil généré par

ma frustration, je me mets à penser que si je ne suis pas bouddhiste, alors qui l'est dans ce pays ?

Nous passons devant le juge qui lit les charges qui sont retenues contre nous. Comme il s'agit d'un langage juridique, je ne comprends pas grand-chose. Il est coiffé d'un turban traditionnel birman, avec un nœud en forme de pétale de lotus. Il s'agit en réalité d'un faux, collé sur une coque en plastique qu'on pose sur la tête. C'est un peu comme les perruques des juges britanniques. Ensuite, nous devons encore patienter dans un bureau. Quand on nous fait sortir, je saisis mon sac, qui comporte entre autres mes lunettes, mais un policier m'interdit de le prendre, m'assurant qu'il le récupérera lui-même, ce qu'il ne fera pas. Je ne reverrai donc plus mes lunettes. Je confie la clé de ma chambre – attachée à mon petit couteau – à un moine de l'école venu au tribunal pour nous rencontrer. Avec un grand sourire, il m'assure :

— Ne t'inquiète pas, on s'occupe de tout !

J'ignore pourquoi il m'a dit cela, car je n'en entendrai plus jamais parler.

Toujours menottés, embarqués à l'arrière d'un pick-up de la police, nous sommes conduits à la prison centrale de Mandalé, dans l'attente de notre jugement. En route, le visage au vent, je contemple les beaux cocotiers qui défilent, en me demandant pendant combien de temps je ne pourrai plus les voir. Un des policiers assis avec nous

à l'arrière estime notre peine à une année d'incarcération. Le visage tordu par le désespoir, les jeunes femmes sanglotent. Une année entière, ça me paraît trop long, j'espère que la sentence ne dépassera pas les trois mois, ou six mois au pire. Je songe à Popo qui doit se demander où je suis passé, à mon petit quotidien paisible, à mes projets avortés, aux petites virées avec les enfants désormais inaccessibles.

Nous savons tous où se trouve la prison, parce que depuis le sommet de l'incontournable colline de Mandalé, nous distinguons très bien ce gigantesque demi-cercle qu'est le centre pénitencier. Découpé en quartiers suivant les rayons de ce demi-cercle de 500 m, il évoque une tranche d'orange – très visible sur Google Earth, au nord du carré de 2 km de côté du palais royal.

Nous parvenons devant une annexe récente de la prison, où nous sommes divisés. Les trois femmes entrent et nous autres, les sept hommes, attendons accroupis devant l'entrée imposante. Quand vient notre tour, nous entrons dans le sas d'entrée. On nous informe que tout ce qui contient du métal est strictement interdit dans l'enceinte de la prison. Par peur de perdre ma fausse dent amovible contenant du fer, je prends soin de ne pas leur laisser savoir. Nous sommes fouillés et on nous ordonne de rester accroupis, la tête baissée, avec l'interdiction de regarder autour. Là, j'entends une flopée de claques qui résonnent fortement. Les gardes admi-

nistrent avec enthousiasme des gifles de bienvenue à tous, moi excepté. Par crainte des ennuis diplomatiques, ils ont l'interdiction de porter la main sur un étranger.

Mes compagnons sont emmenés vers l'intérieur, tandis qu'on me sort pour me conduire vers la « tranche d'orange ». Naturellement, j'appréhende beaucoup à propos des conditions de détention. J'espère surtout qu'elles ne seront pas pires que le cachot du glauque centre d'investigation militaire. J'imagine une petite cellule de béton assez propre, avec deux ou quatre personnes au plus, assez calme pour que je puisse bien méditer. Ma plus grande crainte concerne la fumée. Si je ne peux pas échapper à la fumée des cigarettes, que je ne supporte absolument pas, ça risque d'être une terrible souffrance.

Ma prison intérieure

20. Arrivée en prison

Après une attente supplémentaire de deux heures pendant laquelle je médite paisiblement en dépit de mes lourdes menottes, je pénètre dans la gigantesque prison. Au double de sa capacité, sa population varie entre sept mille et neuf mille détenus, « selon la saison ». Ceinturée d'un mur de près de sept mètres de haut, hérissé de rouleaux barbelés et dominé par des tours de guets, elle a tout d'une prison comme les autres, du moins vue de l'extérieur. Les portes ne font qu'un mètre dix de haut, pour nous obliger à passer lentement, en nous courbant avec humilité et humiliation. Selon la culture birmane, plus l'on s'incline, plus l'on se rabaisse. Une plus grande porte peut être ouverte pour laisser passer les officiers et les véhicules. À cause de ces portes de nains, en me redressant une demie seconde trop tôt, il m'arrivera quelques fois de me taper la colonne vertébrale jusqu'au sang. Si les gardes n'osent pas me frapper, les esprits de la prison s'en chargent.

Je quitte le sas en passant la deuxième porte, en passe une troisième pour entrer dans la salle de fouille, où l'on me retire les menottes. Il y a quatre endroits de fouille, mais celui-ci est le plus poussé. Parfois, il faut tenir le longyi écarté (à l'instar de la robe monastique, le longyi se porte sans caleçon). Parfois, les semelles des sandales sont inspectées, l'intérieur de la bouche scruté. Après une quatrième porte, donc une quatrième courbette, je suis conduit dans la zone administrative de la prison.

Les prisonniers sont divisés en deux catégories : les *tchok* et les *tcha*. Un *tchok* est un prévenu en attente de son jugement. S'il est déclaré coupable, il devient alors un *tcha*, un détenu purgeant sa peine. Je me trouve donc dans le bureau des *tchok*, où je suis interrogé par des prisonniers très accueillants, en uniforme bleu foncé, qui remplissent un tas de paperasse. Ils semblent soulagés que je parle le birman, autant que je le suis de l'atmosphère amicale de ce lieu. Ici, ce sont les prisonniers qui font tout. Omniprésents, les policiers ne font que superviser et surveiller. Après cela, je suis envoyé au bureau du commandant, le sous-directeur de la prison, où j'ai droit à un accueil beaucoup moins chaleureux.

On me demande d'attendre debout. Soudain, tel un taureau enragé, un grand homme se rue sur moi, se mettant dans une colère noire. Il me traite comme si j'avais tiré sur la foule ou violé pléthore de femmes. Si j'avais été Birman, sans aucun doute, je n'aurais pas échappé à ses

poings. Rougi de haine, son visage à quelques centimètres du mien, il vomit son mépris sur moi :

— Comment est-ce que tu oses venir dans notre pays et insulter nos nobles moines ? C'est une honte d'avoir un tel manque de respect envers le bouddhisme !

Et blablabla et blablabla... Ce type n'est qu'un sous-officier qui s'efface quand le commandant entre dans le bureau tel un tsunami. Tout le monde s'agite autour de lui, la peur au ventre, courbés comme s'ils passaient les portes de la prison.

Imposant comme un hippopotame et effrayant comme un dragon, ce sexagénaire au regard déstabilisant jette à son tour sa colère sur moi. Il m'inflige une morale d'un quart d'heure sur le respect de la religion, tout en étalant ses connaissances des enseignements du Bouddha. En dépit de son orgueil flagrant, je sens qu'il est loin d'être un idiot. Il me dit que tous les problèmes du monde sont causés essentiellement par les deux organes de l'homme dépourvus d'os. Il me montre sa grosse et longue langue de chameau. Devinant l'autre organe sans os, je lui dis : « Et le pénis ». Il confirme d'un petit sourire en coin, mais cette fois, il s'abstient de joindre une démonstration au mot.

Puis il me questionne sur ma pratique de la méditation. Je lui explique que je n'ai jamais développé des états

spectaculaires ou des visions miraculeuses, mais plutôt de nombreuses prises de conscience et autant de détachements. J'en profite pour préciser que je fais des films pour faire comprendre l'importance de la méditation, ainsi que celle de respecter la discipline monastique, et que je regrette que cela puisse parfois être si mal interprété. Comme il semble apprécier ma sincérité, il finit par se calmer. Il ordonne à un gardien de me mettre dans le « secteur des ateliers », réputé être le moins pénible de la prison. Après deux points de contrôle supplémentaires et encore une porte basse, alors que la nuit s'apprête à tomber, nous pénétrons dans un secteur où de longs bâtiments bordent une longue cour un peu triangulaire, quartier d'orange oblige.

21. Ma nouvelle demeure

La cour est déserte, d'un gris aussi terne que celui du ciel. Au fond s'alignent de vastes réservoirs d'eau en béton, pour la douche et la lessive. Je prends une « douche à la birmane », c'est-à-dire avec le longyi autour de la taille, versant l'eau sur le corps à l'aide d'un petit bac rond d'une vingtaine de centimètres de diamètre. Cela ne me plaît guère, car on ne peut pas se laver partout correctement. Mais ici, on n'a pas le choix. Encore trempé, je change de longyi et dois garder l'autre mouillé toute la nuit, car il est interdit d'étendre quoi que ce soit à partir de 17 h 00.

On me fait entrer dans une grande salle noire de monde. Elle est située au rez-de-chaussée, avec une rangée de barreaux sur toute sa longueur, donnant sur la cour. J'ai l'impression d'entrer dans une salle de jeux clandestine d'un quartier chinois. Une dizaine de grands écrans diffusent des films de combats ou de guerre, des musiques modernes agressent les oreilles, des gens – surtout jeunes et dont plus d'une vingtaine de Chinois – jouent à

des jeux divers. Flotte un brouillard permanent de fumée. Les cigarettes qu'on trouve ici sont roulées artisanalement dans du papier, ce qui génère une fumée plus nocive et plus irritante que les cigarettes classiques. Bref, le pire endroit qu'il soit possible d'imaginer, pour moi ! Comme je ne tiendrais pas dix minutes dans un tel enfer, je décide de ne pas rester un instant de plus dans la « salle commune de loisirs » et me décide à demander à être conduit directement dans ma chambre, d'autant plus que j'ai grand besoin de repos.

Soudain, je réalise avec effroi qu'il n'y a pas d'autre endroit ; ce lieu cauchemardesque n'est autre que mon dortoir. C'est le lieu de vie permanent des détenus. Comme j'aurais rêvé d'une petite cellule vide et silencieuse en solitaire, et sans fumée surtout ! Fort heureusement, il y a au moins une trêve la nuit ; les écrans sont éteints et plus personne ne doit parler à voix haute. Mais comme je m'en rendrai bien vite compte, il y a d'autres ennuis durant la nuit.

Parmi les Birmans, dans le dortoir, tout le monde me reconnaît, me salue et me souhaite la bienvenue. Comme beaucoup sont ici depuis longtemps, ils ne peuvent pas connaître notre TikTok. Toutefois, je ne tarde pas à comprendre la raison d'une telle popularité. Un détenu me tend un journal – l'un des deux quotidiens nationaux – daté du 19 août 2023, soit d'il y a trois jours. Sur toute une demie page s'étend un article titré :

« Arrestation des participants d'un film visant à diffamer le bouddhisme ».

En tableau de chasse s'étalent nos portraits, photographiés par les officiers du centre d'investigation. Elles sont de si médiocre qualité qu'on ne peut pas facilement nous reconnaître.

L'article ne fait que répéter la même chose : Avec son équipe, un metteur en scène suisse a réalisé un film visant à saboter la réputation de la communauté monastique... a intentionnellement œuvré à discréditer et sacrager notre religion bouddhiste nationale... a insulté ouvertement des moines en les comparant à des vaches et à des singes... Blablabla, blablabla...

À cette lecture, je saisis mieux l'accueil reçu dans le bureau du commandant. L'article dévoile aussi mon nom ainsi que celui des acteurs et, à ma grande surprise, donne le titre du film et le nom de ma chaîne YouTube « isi Dhamma ». Juste après l'article (je l'apprendrai plus tard), le nombre de vues du film – combiné pour ses deux publications – a explosé, en passant d'environ 20 000 à plus de 400 000 ! Je ne peux que remercier de tout cœur les autorités birmanes pour cette publicité inespérée !

Cette affaire a également été exposée dans le journal télévisé du soir. J'ignore quelle proportion de la population

me considère comme un ennemi du bouddhisme. Tout dépend du crédit que les gens accordent aux informations diffusées par leur gouvernement militaire dont la réputation semble de plus en plus défaillante. En tout cas, l'opinion générale dans cette prison, où les innocents et les prisonniers politiques sont nombreux, semble plutôt favorable envers moi.

Zawdji, le secrétaire du dortoir, un rondelet bon vivant, bégayeur aux yeux rieurs, procède à mon inscription sur un gros cahier et me remet ce qu'on donne à tout nouvel arrivant : une couverture fine et un petit bac en plastique qui sert aussi bien à recevoir la bouillie de riz qu'à se doucher. Il m'apprend que cent cinq personnes vivent dans ce dortoir, dont vingt-quatre Chinois, deux Thaïlandais et un Taïwanais. Dans notre secteur, il y a sept dortoirs. Ils mesurent chacun environ dix mètres sur vingt mètres.

Un détenu d'environ 45 ans m'apostrophe. Il me fait savoir que si j'ai besoin de quoi que ce soit, je peux le lui demander à tout moment. En tapant son torse de la main, l'œil brillant d'une puissante fierté, il me déclare :

— Dans ce dortoir, je suis au-dessus de tout le monde, c'est moi le plus important !

Je me retiens de lui rétorquer :

— Chef du dortoir d'une prison ? Quelle brillante ambition !

Je le surnommerai Niro, car chez lui, tout me rappelle l'acteur De Niro : sa démarche, ses expressions faciales et même sa physionomie. J'apprends ainsi que chaque dortoir a un chef et un secrétaire.

En dépit de sa spectaculaire suffisance, Niro est fort aimable. Il me donne une grosse couverture. Je lui explique que j'ai besoin de m'adosser au mur pour dormir, car je dors exclusivement assis. Le problème, c'est que, très prisés, les murs sont tous occupés. De plus, pour une place contre le mur, il faut payer cher. En fait, tout se paie, ici, pas seulement le silence d'un gardien, mais même son emplacement dans le dortoir ! Aimablement, Niro me donne un poteau. Il me dit même :

— Ce poteau t'appartient, fais-en ce que tu veux !

Il est situé tout près de sa place, où je bénéficie par moments du passage du souffle de son gros ventilateur tournant qui écarte une petite partie de la fumée.

Une fois que ses serviteurs ont tout préparé, Niro s'affale sur son énorme matelas bordé de draps que je n'avais vus que dans les hôtels de luxe. Face à son écran qui doit être aussi long que moi, il regarde un film chinois. Birman d'origine chinoise, Niro parle aussi le chinois. Pendant le film, ses serviteurs lui massent le dos, puis les

jambes – un par jambe. Après cela, on lui apporte un bon repas dans une belle vaisselle en fibre.

Épuisé, je m'adosse à mon poteau et fonds dans le sommeil, mais pour très peu de temps. Un hurlement vient briser mon repos, suivi d'un autre, puis encore un autre... Dans le dortoir, une douzaine de personnes sont des *bayas*. Deux par deux et relayés durant chaque nuit, ils surveillent le dortoir. Chaque fois qu'un gardien passe devant, les *bayas* crient quelque chose comme :

- Dortoir numéro 1, cent cinq personnes, aucun problème à signaler, tout le monde est présent et en bonne santé !

Quand les *bayas* demeurent silencieux, c'est le jeune Chinois installé à côté de moi qui se charge de me tirer du sommeil en posant – inconsciemment – sa jambe sur la mienne.

22. L'épreuve du petit-déjeuner

23 août 2023

Vers six heures, tandis que les oiseaux ont déjà achevé leur cérémonie stridente, nous entendons le tintement des clés des gardiens annonçant l'ouverture des portes des dortoirs. Dès lors, la fourmilière humaine envahit la cour. Nous pouvons aller où bon nous semble dans les limites du secteur. Les portes se verrouillent de onze heures à quatorze heures et quelques, puis ferment à nouveau pour la nuit, dès dix-sept heures.

Chaque matin, les chanceux qui disposent de sachets de café, de thé ou de pâtes instantanées vont chercher l'eau chaude distribuée dans un coin de la cour. On distribue ensuite, trois jours par semaine, du riz frit, et les autres jours, de la bouillie de riz. En fin de matinée, du riz – froid et de dernière qualité – avec de la soupe de pois jaunes – très liquide – et en fin de journée, retour du riz, avec parfois un morceau de poisson sec ou, de temps à autre, deux œufs. À l'exception de ceux qui ont de quoi

aligner quelques billets, les détenus ne se nourrissent que de cela ; pas de fruits, pas de légumes, pas de céréales, pas de produits laitiers.

Étant végétarien, je dois donc me contenter de riz, de bouillie et de soupe de pois. Heureusement, pour le déjeuner, on me donne parfois une poignée de feuilles. Elles proviennent du potager de notre section. On y cultive moutardiers et *kazon*, la « feuille des pauvres », qui pousse de partout dans le pays. Le matin suivant, Zawdji m'offrira des pâtes *monti*, sans goût, mais tellement mieux que du riz seul. Ce matin, je me joins donc à la file d'attente pour la bouillie de riz, gamelle en plastique à la main, comme les autres.

À l'instar de tout autiste, j'ai mes hypersensibilités, notamment avec les contacts physiques. Par exemple, je déteste serrer la main. Il y a toutefois des personnes avec qui le contact ne me dérange pas du tout ; peu importe le sexe, l'âge ou le fait que je la connaisse ou pas. Je crois que c'est lié à la vertu. Plus une personne m'apparaît vertueuse, moins son contact m'incommode. Par contre, pour la grande majorité, la proximité – même sans contact – a tendance à me révolter.

Faire la queue pour la bouillie se présente donc comme une rude épreuve. C'est même pire que ce que je craignais, car je me retrouve écrasé en sandwich. Tout le monde pousse comme si cela permettait d'être servi plus

vite ou mieux. En outre, certains dégagent une puanteur écœurante. L'aura et l'odeur d'un troupeau d'animaux ne m'auraient pas dérangé ; j'aime ce qui vit dans la nature.

Il me faut jouer des coudes pour m'extirper de cette répugnante file, et je fais la queue sur le côté, en respectant ma position. Arrivé mon tour, là encore, il faut savoir tendre le bras fermement si je ne souhaite pas que toute la file passe sous mon nez.

Ma prison intérieure

23. Où est la prison ?

La bouillie avalée, je m'offre une promenade dans le secteur, sans toutefois le découvrir trop vite. Je vais probablement rester là si longtemps que je devrais peut-être me réserver de nouvelles découvertes pour plus tard. Mais finalement, le tour est vite fait : quelques bâtiments ceinturés de barbelés, une cour au ciment craquelé, des arbres fatigués.

Ma présence ne passe pas inaperçue. Ici, je suis comme une poule jetée dans un nid d'aigles. Nombreux sont les curieux qui tournent leur bec vers moi ; on doit se demander ce qu'un Occidental fait dans les parages. Au moins on ne peut pas me plumer, je suis déjà tout déplumé. Les détenus me dévisagent, ils me saluent, ils me sourient. Certains me demandent :

— Comment as-tu atterri ici ?

Je réponds que c'est parce que j'ai tenté de transmettre l'enseignement du Bouddha, mais ils ne semblent pas comprendre que cela puisse constituer un délit. Quand je

commence à leur dire que j'ai fait un film, ils s'exclament : « Ah, c'est toi, le réalisateur ! » Puis je leur retourne la question.

L'un d'eux a pris onze ans pour avoir vendu quelques sachets de cannabis, un autre trois ans pour avoir pointé un revolver sur un officier militaire. Un petit jeune homme d'allure fort sympathique m'avoue gaiement avoir écopé de sept ans pour avoir tué un soldat à bout portant. Fièremment, il me mime le geste de son tir à l'aide d'un fusil : « Bam ! », puis il rit, comme si son acte l'avait rendu joyeux.

Comme débarqué sur une planète inconnue, je ne réalise pas tout à fait ma situation. Déboussolé, j'erre sans but dans la cour, entouré par des prisonniers qui vaquent à leurs tâches et passe-temps. Mon visage affichant toute sa candeur, je ne crois pas encore tout à fait à ce que je vois et qui pourtant ressemble à la réalité : on m'a jeté en prison. J'ai presque envie de dire :

— Bon allez, vous m'avez bien eu, ce n'est pas drôle, éteignez vos caméras, j'arrête de jouer, laissez-moi rentrer chez moi !

Mais ce n'est pas un jeu. Alors j'essaie au mieux d'accepter la situation, parce que je sais que c'est toujours la meilleure chose à faire. Et je sais aussi qu'« être en prison » ne veut pas dire grand-chose. Où est la prison ? Je ne vois que des hommes, des bâtiments, des réservoirs

d'eau, des ballons, des arbres, des oiseaux, des chats. Oui, il y a des chats dans la prison. Il y a des barreaux aux fenêtres ? Dans les monastères aussi, sauf que c'est pour empêcher les voleurs d'entrer, alors qu'ici c'est pour les empêcher de sortir. Avec ma belle habitude de me concentrer sur les aspects positifs des choses et sur le moment présent, je n'ai aucune raison de m'inquiéter, après tout !

Quand on est en prison, il y a certaines choses auxquelles on n'a plus accès. Mais lorsqu'on n'y est pas, il y a aussi tout un tas de choses qu'on souhaite, mais qu'on ne peut pas obtenir, même quand on est roi. Surtout quand on est roi ! Alors, me dis-je, tant qu'il n'y a pas de lourdes contraintes, être ici ou ailleurs, où est la différence ? Et je songe à mon karma, puis à mes anges gardiens. Si tant est qu'il se trouve des êtres célestes qui ont le pouvoir de nous placer dans une situation ou une autre, alors je dois reconnaître qu'ils ont fort bien fait. C'était la seule solution pour me défaire de Yonyon ! On pouvait dans ce cas parler de prison. Une incarcération sans chaînes et sans barreaux, mais de laquelle j'étais incapable de me libérer.

Quand j'ai quitté Yonyon au centre d'investigation, je craignais d'avoir à souffrir d'un manque déchirant et irrépressible, puisque nous ne pouvions pas rester sans nous voir quotidiennement. Néanmoins, à mon grand étonnement, même à l'idée de ne plus jamais la revoir, c'est un profond soulagement que je ressens. En fait, mes

Ma prison intérieure

anges m'ont libéré! Ce n'est qu'aujourd'hui que je prends conscience de l'ampleur de mon détachement. Mon esprit devient léger, comme une montgolfière qu'on déleste de tous ses sacs de sable et qui s'envole haut dans les cieux.

24. À la découverte des lieux

24 août 2023

Dès que l'un des détenus chargés de verser la nourriture m'aperçoit, il me fait signe de passer devant et me sert en premier. Désormais, me voilà épargné par l'épreuve de la queue compressée pour obtenir ma pitance.

Après un brossage superficiel de mes dents à l'aide de ma « brosse métallique », je m'apprête à rejoindre l'unique pagode de la prison, qui se trouve dans notre secteur. C'est un reliquaire bouddhiste, doré et de la forme d'une cloche, haute d'une quinzaine de mètres. Sur sa plateforme s'y trouvent quelques détenus plongés dans leur méditation ou leurs récitations. Je les rejoins pour une heure de silence intérieur, puis me lève pour effectuer une marche méditative.

Derrière la pagode, se trouve un vénérable arbre de la *Bodhi*, appelé ainsi, car c'est sous un tel feuillu que le Bouddha est parvenu à l'Éveil. Sous cet arbre, je dé-

couvre le coin musculation : deux bancs avec des hal-tères rudimentaires en ciment – que j'utiliserai parfois – et quelques « gorilles » dont le torse sculpté et les biceps musclés n'ont rien à envier aux acteurs des films de gladiateurs. Un contraste saisissant entre le spirituel et le charnel. Au même endroit, un coiffeur taille les cheveux des prisonniers – qui sont tenus à une coupe bien courte. Il s'affaire à l'aide d'une vieille paire de ciseaux qui doit être remise à l'office, c'est-à-dire le bureau administratif du secteur, avant chaque fermeture des portes.

Entre la zone bodybuilding (ou *bodhibuilding*) et mon dortoir, se trouve le bureau du chef de secteur, l'office et un petit atelier électronique, où, dans une montagne de pièces détachées de toutes sortes, des détenus bidouillent et réparent intuitivement tout un tas d'objets électriques et électroniques.

Dans la salle attenante à mon dortoir, d'autres détenus s'attellent à des travaux de couture, dans un atelier équipé de machines à coudre, à découper, àagrafer du faux cuir sur des sièges, et même de machines à tisser. De l'autre côté de la cour, s'impose un long bâtiment où s'étendent deux ateliers, l'un où sont fabriqués des moteurs et l'autre consacré à la menuiserie. De là, une ponceuse diffuse souvent dans tout le quartier un hurlement perçant qui martyrise mes oreilles sensibles.

Au fond, bordé par une rangée de toilettes, s'étend le jardin potager, à côté des réservoirs d'eau pour la douche. Et en plein milieu du secteur, coincé entre les réservoirs et la cour, le plus incongru de tout : une vieille cabane digne d'un conte de fées. Il s'agit d'une boutique tenue par un vieux Chinois – un détenu de nationalité birmane. Oui, on trouve des choses inattendues en plein cœur d'une prison ! Il vend des produits pour la douche, la lessive, du dentifrice, des sachets de pâtes instantanées, du café... Et il propose un service à l'aide d'un appareil très curieux. C'est une espèce de fil de fer chauffant bricolé à la main qui se branche sur une prise et se plonge dans l'eau pour la faire bouillir. Il ne le sort qu'après s'être assuré qu'aucun officier ne rôde dans les parages, car s'il se fait pincer, il risque au minimum un interminable mois de cachot. Après chaque utilisation, il le replace discrètement dans sa cachette, scotché sous un tabouret. Outre l'eau, ce petit appareil permet de faire chauffer des légumes ou des pâtes en échange d'un ou deux sachets de café, selon la quantité. Gentiment, il me rend gratuitement ce service lorsque le jardinier me donne quelques feuilles à cuire.

De même, il me laisse me doucher au bord d'un réservoir privé qu'il gère lui-même. Normalement, il convient de le payer mensuellement pour ce service. « Tu me fais pitié ! », m'avoue-t-il. Grâce à ce réservoir privé moins encombré, je peux me doucher sans subir le problème de

Ma prison intérieure

foule compactée des autres réservoirs. Ainsi, je me lave avec les plus fortunés, c'est-à-dire surtout les Chinois.

25. Les moyens du bord

Ici, nous avons à peu près tous des petits trous dans nos vêtements. Sauriez-vous deviner pourquoi ? Car la seule chose dont nous disposons pour étendre notre linge sont les fils barbelés. Il y a aussi toute une technique pour tendre les vêtements, accrochés à des piquants, de façon à ce qu'ils tiennent sans pinces à linge. Concernant la lessive, c'est Gui – un détenu qui aime occuper tout son temps – qui lave chaque jour mon t-shirt et mon longyi. Même si j'essaie de les laver moi-même, il ne me laisse pas faire. Son argument, c'est qu'il s'agit là d'une opportunité de se faire du mérite. Il lave aussi le linge d'autres prisonniers, mais contre paiement mensuel.

Je passe du temps à méditer au pied de la pagode et à marcher lentement sous le vaste préau d'à côté. Je n'ai jamais vécu autant entouré, mais paradoxalement, je demeure isolé. Il est rare que j'échange quelques mots. Au bout de quelques jours, Duwon, le détenu responsable de l'office, m'annonce la date de ma première audience. Mon cœur se gonfle d'espoir. Je m'imagine déjà innocen-

té, le juge reconnaissant l'absurdité des charges retenues contre moi.

Je n'en peux plus d'être asphyxié dix-sept heures par jour par la fumée toxique des cigarettes en papier. Ma seule consolation est qu'à force de fumer contre mon gré, je finis par m'y habituer un peu, mais je suis triste de voir mes poumons s'abîmer sans que je ne puisse rien faire pour l'éviter. Niro m'a offert un paquet de mouchoirs, alors contre le bruit, j'en roule un bout dans mes oreilles, mais l'efficacité est faible.

Les repas sont si maigres que sitôt après la dernière bouchée, j'ai déjà faim. Une faim exacerbée par les arômes des plats raffinés que se procurent les Chinois, ou lorsque je vois l'un d'eux croquer dans une grosse pomme bien juteuse. Les jours suivants, comme la faim se fait insistante, je commence à scruter la poubelle du dortoir. Je m'extasie quand je trouve des restes de pommes grossièrement découpées. Cette minuscule quantité de fruit sucré à mâcher m'apparaît comme un luxe. Le lendemain, quand un détenu me surprend à récupérer des feuilles de salade dans la poubelle, il m'offre trois petites pommes et des biscuits : un trésor ! Depuis que Gui sait que je ne mange pas à ma faim, il me donne régulièrement des légumes. Ma gratitude est immense pour mes bienfaiteurs. Un Chinois de mon âge, condamné à cinq ans pour avoir transporté une cartouche de fusil par mégarde, m'offre trois bouteilles d'eau de source,

c'est comme un cadeau du ciel. Calcaire à l'extrême, l'eau ici a un goût répugnant, mais il fait si chaud qu'on est obligé d'en ingurgiter de grandes quantités.

Le dortoir comporte deux w-c et un point d'eau. Dans la prison, chaque w-c est doté d'une porte qui, lorsqu'on est accroupi, n'arrive qu'à la hauteur du nez. Ce qui signifie que n'importe qui peut voir la tête de qui est en train de faire ses besoins. Il n'y a donc pas la moindre cachette possible ni d'intimité, par ici. Après avoir fait la queue – non compressée, celle-là –, nous pouvons faire notre toilette matinale, à condition que l'eau ne soit pas coupée. L'électricité aussi a ses pannes, parfois de longues heures, surtout dans les périodes où il fait le plus chaud, ce qui nous prive des ventilateurs plafonniers.

Pour résoudre le problème du bruit, j'ai l'idée de mettre du riz dans mes oreilles. C'est plutôt efficace, je suis satisfait d'avoir trouvé de bonnes boules Quiès naturelles. Cependant, le riz est entré trop en profondeur. Le lendemain, je ne parviens pas à le retirer complètement. Je n'entends que de moitié d'une oreille et encore moins de l'autre. Je suis donc moins dérangé dans ma méditation, mais j'ai du mal à entendre ce qu'on me dit, et ce sera encore le cas pendant le procès, car il me faudra près de trois ou quatre mois pour retrouver une audition normale.

L'une des choses les moins appréciables, dans cette prison, c'est sans aucun doute la gale et la teigne, qui ravagent les détenus, et bien entendu, je n'y échappe pas. Outre la captivité, le manque de nourriture et la chaleur étouffante, il faut aussi endurer de redoutables démanagements, avec la peau criblée de pustules.

Chaque épreuve m'enseigne la résilience. À chaque difficulté, je reste conscient que cela peut toujours être pire. Je me félicite de mon habitude à voir les choses du bon côté. Je me dis que si je sors vivant de cette aventure, je ne devrais plus avoir de raison de me plaindre. Même si, de retour en Europe, je me retrouve à la rue, totalement démuné, je garderais malgré tout le sourire et pourrais savourer chaque instant de liberté. Je saurais qu'à ce moment-là, même si je ne sais ni quoi manger ni où dormir, cela vaudra mieux d'être libre que d'être enlisé dans un borbier pénitencier, à ne pas savoir quand et dans quel état j'en sortirai. Je serai capable de relativiser. Voilà l'un des grands avantages de l'expérience carcérale. Et il y en a d'autres !

26. Gentillesse policière

Bien que je sois entouré d'assassins, je n'ai rien à craindre. Les aigles prennent la poule sous leurs ailes. Ici, l'atmosphère est paisible et bon enfant, les sourires et les accolades abondent, les marques d'affection sont la norme. La gentillesse des gardiens est remarquable, également. En réalité, ils ressemblent plus à des assistants sociaux qu'à des geôliers. La violence entre détenus n'est pas tolérée. Gare à ceux qui se bagarrent ; ils sont expédiés illico au cachot.

Ici, les gardiens ne maltraitent pas les prisonniers, mais en cas de manque de respect, ils peuvent se faire violents. J'en verrai s'effondrer à terre suite à un coup de poing fatal, et une fois, trois gardiens s'acharner à grands coups de talon dans la tête d'un détenu agenouillé. La violence dans les films est une chose, mais la voir devant soi cause une tout autre impression. Il n'est pas de spectacle plus laid. Le plus courant, ce sont les coups de bâton, ou nerf de bœuf, sur les fesses et les cuisses, tandis que le châtié doit se tenir à quatre pattes, jambes ten-

dues et postérieur surélevé. Pour le moins, les gardiens sont fidèles à la devise de la police nationale : *kind but firm*. Lorsque le sous-lieutenant à la tête de notre section fait son tour d'inspection, il est accompagné d'un détenu qui ne fait que porter un nerf de bœuf. De cette façon, chaque fois que l'officier en a besoin, où qu'il se trouve, son nerf est à portée de main.

Plus que jamais, je préserve mon habitude à cultiver la bienveillance envers toute personne à qui j'ai affaire et cela me rend bien service.

Le sergent Koko ne tardera pas à devenir mon gardien favori. Il m'apportera son aide chaque fois qu'il le pourra. Je fais sa connaissance à l'office, lorsque j'informe Duwon que sans aide externe, mon organisme européen éprouve de grandes difficultés à se sustenter. Le regard empreint de bonté, Koko me demande de patienter un peu. Le surlendemain, il me donne un sac plein de pommes, de biscuits et de céréales, payées sur son maigre salaire.

À l'occasion, je revois le commandant (avec sa langue de chameau). Devenu très avenant à mon égard, il semble particulièrement bien m'apprécier. Il ordonne au sous-lieutenant de prendre grand soin de moi et de veiller de près à ma santé, qui commence malheureusement à se dégrader. Je tousse quasi continuellement et souffre d'un manque d'énergie. Je songe que si des officiers et sous-

officiers de la police prennent tant soin de moi, c'est un juste retour des choses. En effet, j'ai toujours été favorable envers les policiers, malgré l'hostilité qu'ils suscitent. Ce métier difficile et dangereux est injustement sous-estimé. Imaginons une grève totale des forces de l'ordre, ne serait-ce qu'une semaine : le pays serait pillé, à feu et à sang. La population ne tarderait pas à les supplier de reprendre leur poste.

Entouré par des centaines de policiers armés, une vigilance aiguisée de nuit comme de jour, je n'ai jamais été autant protégé de toute ma vie ! Paradoxalement, c'est en prison que je bénéficie de la meilleure des sécurités. Toutefois, les conditions extérieures sont vouées à l'impermanence. C'est avant tout la qualité de l'esprit (vertu, bienveillance, détachement...) qui cause la meilleure des protections. Un esprit mal protégé succombera bien qu'entouré de nombreux gardes du corps, là où un esprit protégé passera entre les gouttes sur un féroce champ de bataille.

Ma prison intérieure

27. Histoires de chair

Nous sommes dans le royaume du tatouage. L'auriez-vous imaginé ? Ici, plus de neuf personnes sur dix sont tatouées et beaucoup le sont sur une grande partie du corps. Certains ont même des tatouages en plein visage. Ce qui est dommage, c'est que beaucoup sont bâclés. Il n'est pas rare de voir écrit *Mother Father* sur le torse, un bras, voire carrément sur le front ! Certaines peaux, à l'inverse, sont de véritables œuvres d'art, notamment celle d'un Chinois dont je ne me lasse pas de contempler le dos : une resplendissante tête du Bouddha devant un monastère de montagne, avec un grand oiseau prenant son envol.

À l'intérieur ou autour des dortoirs, outre ceux qui piquent des peaux pour y créer des tatouages, les prisonniers s'adonnent à toutes sortes d'activités : du sport, de la gymnastique, du dessin, du bricolage, de la lecture,

de l'étude, du massage. Il y a aussi ceux qui restent plantés devant les grands écrans, ceux qui bavardent, ceux qui dorment, sans oublier ceux qui se livrent au trafic de cigarettes.

D'après le règlement, il est interdit de fumer où que ce soit dans la prison. Mais le personnel pénitencier ferme les yeux. Tant que cela ne provoque pas d'histoires, beaucoup de choses sont tolérées. Par contre, ils restent sévères sur le trafic des cigarettes. Leur fabrication ou leur vente conduit directement au cachot, ce qui arrive régulièrement.

Et bien sûr, les détenus passent aussi beaucoup de temps à jouer à toutes sortes de jeux, dont les échecs, le xiangqi (sorte de jeu d'échecs chinois), mais surtout aux Dames. Jouent-ils *aux* dames parce qu'ils n'ont pas l'opportunité de jouer *avec* des dames ? À ce propos, je me demandais comment les détenus géraient leurs désirs sexuels. Ils sont si discrets sur la question qu'on les prendrait presque pour des moines. Un jour, le mystère se dissipe. Je constate qu'ils sont finalement des humains tout ce qu'il y a de plus normaux.

Au fond du dortoir, j'aperçois une trentaine de détenus agglutinés devant un grand écran, dont le son a été mis sous silence. Leur attention est captée par des vidéos sur la reproduction de l'espèce humaine selon une approche particulièrement démonstrative. Je ne comprends pas

comment il est possible d'éprouver du plaisir avec un rythme de coulissage aussi rapide.

La semaine précédente, j'étais en proie à de puissantes pulsions sexuelles pendant trois ou quatre jours. Imaginez que vous êtes au milieu d'une rivière. Pensez-vous être capable de l'empêcher de couler ? Exactement de la même façon, je n'ai pas eu le moindre pouvoir de faire cesser le flot de lubricité qui envahissait mon esprit. Néanmoins, hormis quelques inévitables pensées alléchantes, je me suis interdit d'aller plus loin. Une fois les pulsions passées, je me suis déterminé à ne plus jamais accorder d'intérêt à la sensualité, saisissant l'opportunité de l'incarcération pour habituer mon esprit à demeurer à l'écart du désir.

Depuis, je n'ai plus jamais été importuné par des pensées sexuelles. Même les plus séduisantes femmes que je croise n'ont plus beaucoup d'effet sur moi. Il est donc aisé de rester focalisé sur les éléments tels qu'ils sont, à savoir : de la peau, des cheveux, des dents, etc. Grâce à cela, mon esprit est désormais beaucoup plus clair et tellement plus détaché. Voilà encore un grand avantage de la prison ! Bien entendu, il ne suffit pas de séjourner dans cette prison pour développer le détachement. Encore faut-il savoir mettre à profit ces opportunités.

Ma prison intérieure

28. La visite du directeur

Début septembre 2023

Tout le monde semble très affairé aujourd'hui. Chaque recoin de la section est soigneusement nettoyé, y compris les plafonds, les ventilateurs et les fils barbelés ! Les peintures sont refaites : le bas des murs, les escaliers et les marquages au sol des terrains de sport. On m'apprend que demain nous recevons la visite du directeur de la prison, qui est traité comme un roi. Il a le grade de lieutenant-colonel, à peine l'équivalent d'un simple préfet en France, mais en Birmanie les marques de respect sont considérablement plus appuyées. Ici, on l'appelle « le grand propriétaire de la prison », et le commandant – mon protecteur – est « le petit propriétaire de la prison ».

Le soir, nous cachons nos sandales dans une grande poubelle, et le lendemain à l'aube, nous empilons la totalité de nos affaires dans un coin du dortoir. Rien ne doit subsister, ni au sol, ni sur les murs. Le grand tas obtenu est

recouvert de couvertures et tout le monde met son uniforme bleu foncé, à l'exception des *tchoks*, dont je fais partie. Nous devons également porter un masque médical. Les sept centaines de détenus du secteur sont rassemblés de façon à remplir deux dortoirs. Nous sommes tous assis en rangs serrés, formant un océan uniforme. Immobiles et en silence, nous attendons un peu plus d'une heure.

À l'instar de tous les gardiens, le sous-lieutenant de notre secteur habituellement en maillot de corps et sandales, ne portant d'uniforme que le pantalon couleur sable et la ceinture, s'est fièrement paré de son plus bel uniforme, parfaitement repassé, avec ses *rangers* impeccablement cirées. Et ce qui le distingue des autres surveillants : sa magnifique casquette et une étoile étincelante sur chaque épaule.

Tout à coup, tous les gardiens se mettent au garde-à-vous. Je tends le cou et distingue au-delà du muret une rangée de casquettes et de casques onduler en rythme tout en s'approchant de nous. Le silence est monacal. Personne n'ose tousser ni même ciller. Je devine que le directeur est la personne en avant du groupe d'officiers et possédant la plus large densité de grades sur la poitrine. Devant lui, quatre policiers coiffés de casques blancs, tenant chacun une matraque. Derrière les officiers, quatre autres policiers équipés de la même façon que ceux de devant.

Il est impensable d'être chaussé à l'intérieur du dortoir, mais lorsqu'ils entrent, les officiers gardent leurs *rangers*. Tous les détenus doivent courber la tête et garder le regard vers le sol. Un protocole digne d'une grande monarchie, qui d'ailleurs déteint aussi dans certains monastères. Le directeur prend la parole pendant une dizaine de minutes. Son discours se confine à la discipline à respecter et la violence à éviter. Il nous donne aussi ces deux conseils inattendus :

- Saisissez l'opportunité d'être en prison et d'avoir beaucoup de temps pour méditer ! Envoyez des pensées de bienveillance à vos familles !

Le grand propriétaire de la prison tourne les talons, jusqu'à la prochaine fois ; il nous rend visite une fois tous les un mois et demi.

Dans les années 1980, lorsque le directeur se déplaçait d'un secteur à l'autre de la prison, il était assis dans un palanquin porté par huit détenus.

Ma prison intérieure

29. Le début du procès

6 septembre 2023

Sorti de mon secteur, je passe deux portes – ces fameuses portes qui semblent conçues pour les hobbits – en courbant l'échine, me soumetts à un point de contrôle, puis entre dans la salle de fouille, où l'on me met les menottes aux poignets. Deux autres portes plus loin et me voilà dans le sas d'entrée. Je franchis la grande – mais basse – porte et me retrouve dehors. Me voilà à l'extérieur de la prison, mais encore dans l'enceinte de la zone carcérale, dont la sortie se trouve au-delà d'un pont enjambant une rivière, avec un poste de contrôle avant, dont les gardes sont armés jusqu'aux dents, et un autre après. Mon évasion attendra !

Accompagné d'un gardien, je me rends au procès à pied, car cela se passe à une centaine de mètres de là. Il n'est donc pas nécessaire de sortir de la zone carcérale. Tout se passe dans un modeste bâtiment d'une seule pièce, où l'on me fait asseoir par terre. S'y trouvent déjà juge et

avocats, ainsi qu'une jeune gardienne qui ne doit pas dépasser un mètre cinquante. Avec ses deux couettes, le vernis rouge à moitié écaillé de ses orteils et son adorable frimousse, on dirait plutôt la gamine d'un officier qui porte un déguisement pour jouer à la policière. Pourtant, ici, c'est elle qui, à l'aide de sa petite clé, ouvre les menottes des détenus qui ont besoin de leurs mains libres pour manger ce qu'on leur apporte, avant de les refermer.

Tout à coup, je vois entrer mes acteurs et actrices, menottés deux par deux. On les fait s'asseoir devant moi. Nous sommes ravis de pouvoir échanger un peu, à voix basse, surtout à propos de nos conditions de détention respectives. Les six hommes sont tous ensemble, mais les trois femmes sont séparées, ce qui ne fait qu'accroître leur désarroi. Néanmoins, ils reçoivent tous de la nourriture de leur famille. D'ailleurs, les parents de certains d'entre eux les rejoignent ici et leur offrent de bonnes choses à manger. On m'en propose, mais même si je l'aurais volontiers accepté, je décline, puisque je ne mange plus après midi.

Je suis l'un des seuls à ne pas avoir d'avocat, tandis que certains des acteurs en ont deux chacun. Ils sont tous incarcérés dans la nouvelle prison, plus petite que le « quartier d'orange » dans lequel je réside, un kilomètre plus loin. Les avocats nous affirment que nous ne serons pas innocentés. J'apprends aussi qu'à l'issue du procès,

mes amis seront presque tous transférés dans ma prison, mais malheureusement pas dans mon secteur. À la fin de l'audience, ils sont reconduits en « panier à salade », une camionnette noire, sur laquelle est inscrit « POLICE » en gros caractères blancs. Moi, bien sûr, je rentre à pied. Près de l'entrée, je croise un policier en civil – certainement un officier – assez âgé, le visage avenant, qui me demande d'une voix douce :

— Comment s'est passée l'audience ?

Sa bienveillance me touche. Je le surnommerai « l'homme de la sortie », car chaque fois que je le croiserai, ce sera près de la sortie.

Les audiences se succèdent, à raison d'une par semaine, en moyenne. Pendant tout le procès, nous nous retrouverons dans ce tribunal de fortune une dizaine de fois. Je ne serai pas toujours conduit par le même gardien. Une fois, je serai escorté par deux jeunes femmes, des policières, certes, mais on jurerait plutôt deux amies qui m'accompagnent au marché, tant elles rient, désinvoltes, en se racontant des anecdotes, vêtues comme n'importe quelles Birmanes. Seul détail qui ne passe pas inaperçu : mes lourdes menottes.

Autour de la prison, le personnel pénitencier compte un grand nombre de femmes. Cela s'explique facilement : à l'exception des secteurs réservés aux femmes détenues,

elles ne sont pas autorisées à travailler à l'intérieur de la prison.

30. Influence de l'ambassade

15 septembre 2023

Ce matin, on me conduit dans un bureau pour signer une proposition de soutien émanant de l'ambassade de Suisse. Peu après, je me retrouve dans le sas d'entrée, non pour quitter les lieux, mais pour entrer dans une salle située sur le côté, à l'intérieur du bâtiment-rempart qui constitue en quelque sorte une partie du mur de la prison. Je bénéficie d'un appel téléphonique avec l'ambassade helvétique. La consigne est claire : ne parler qu'en anglais et ne pas dépasser vingt minutes.

J'ai l'opportunité de parler avec la Consule, qui m'interroge principalement sur mes conditions de détention. Je lui expose les problèmes rencontrés, à commencer par la fumée des cigarettes. Elle propose de me faire livrer un sac de nourriture et me demande si j'ai d'autres besoins. Sachant qu'on ne trouve pas de boules Quiès en Birmanie, je me contente de demander une brosse à dents ul-

tra soft et un tapis de yoga – autant pour dormir que pour méditer.

L'après-midi-même, le chef de secteur me convoque. Il me remet, de la part de l'ambassade, un grand sac rempli d'aliments : fruits, gâteaux, cacahuètes, deux *longyis*, deux t-shirts blancs, un tapis de yoga tout neuf et une magnifique brosse à dents ultra soft. Sachant que la Consule se trouve à Yangon, soit à 640 kilomètres de là, je suis stupéfait par la légendaire efficacité suisse !

Me brosser les dents ne m'avait jamais procuré autant de bonheur. Les poils soyeux de la brosse caressent mes gencives avec une délicatesse divine. Le brossage est une telle extase que je pourrais le prolonger des heures durant ! Aussi, je peux désormais m'asseoir, méditer et dormir confortablement, sans plus martyriser mes os saillants sur le sol dur.

Le lendemain matin, suite à un courrier officiel de l'ambassade adressé à la prison de Mandalé, Niro reçoit l'ordre de me changer de dortoir. Je suis sauvé ! Il s'assure que je sois bien installé et m'invite à venir le trouver si j'ai besoin de quoi que ce soit. Je me retrouve à l'étage, juste au-dessus de l'atelier couture, dans le dortoir des étudiants, qui ne comporte qu'une soixantaine de personnes : environ trente-cinq étudiants, une douzaine d'enseignants, autant de *bayas*, deux directeurs de lycée et le chef de dortoir, qui ne tolère aucune cigarette.

Le seul endroit de la chambrée où l'on voit ou sent parfois un peu de fumée, ce sont les toilettes. Les étudiants vont chaque jour à l'école de la prison, qui se trouve dans notre secteur, de l'autre côté des réservoirs d'eau. La plupart sont ici pour un motif politique, généralement pour avoir exprimé leur opposition au coup d'État du 1^{er} février 2021, parfois par un simple post sur Facebook. Les trois plus jeunes n'ont que seize ans, et ils en paraissent treize.

Petit homme trapu, grand amateur de bétel, le chef de dortoir m'attribue la meilleure place : contre le mur, là où il n'y a pas d'ouverture sur l'extérieur, ce qui m'épargne la pluie et le vent froid des nuits d'hiver, juste sous l'autel dédié au Bouddha. Comme les étudiants sont à l'école toute la journée et que les deux écrans du dortoir sont peu allumés pour laisser les jeunes réviser leurs leçons, le lieu est plutôt tranquille.

Le bien gentil chef de dortoir est ici pour quarante ans. Son crime ? Un assassinat suivi d'une tentative manquée pour dissimuler le cadavre. Et sauriez-vous deviner pour quel motif le très aimable Niro se trouve parmi nous ? Il a dévalisé une bijouterie en tirant une balle dans la tête de tous ceux qui se mettaient en travers de son chemin. Il est ici depuis tout juste vingt ans, il lui reste « seulement » trente ans à purger. Les chefs des autres dortoirs sont du même acabit. Je m'interroge alors... Est-ce nor-

mal que ceux qui nous dirigent soient les plus grands criminels ?

À ce propos, on m'apprend que le gouvernement a nommé à la tête de la communauté monastique nationale le moine qui a ouvertement incité la population à haïr et persécuter le peuple minoritaire et pacifique des Rohingyas.

Mon nouveau chef de dortoir est nettement plus modeste que Niro dans son confort : pas d'écran géant, pas de luxe. Son couchage, identique à ceux des autres, se limite à une paille et une couverture ordinaire. Néanmoins, derrière sa petite voix paisible se cache un individu pas si tendre que ça. Chaque fois qu'un des occupants de la chambrée le contrarie, il le bat de toutes ses forces à coups de bâton jusqu'à ce qu'il soit à bout de souffle. Et le souci, c'est qu'il est souvent contrarié.

Lorsque les étudiants rentrent de l'école, ils sont surpris d'apercevoir un quinquagénaire blanc dans leur dortoir. Aussitôt, l'un d'eux, Min Min, vingt-deux ans, vient me souhaiter la bienvenue, en m'inondant de questions. Nous sympathisons aussitôt. Il me propose spontanément de laver mon linge et ma vaisselle. Parfois, je lui enseignerai un peu d'anglais. Il connaît par cœur ses leçons, mais n'en comprend presque pas un mot ; un problème classique en Birmanie, où nombre de professeurs d'anglais ne comprennent même pas cette langue !

Quelques jours plus tard, Min Min me racontera l'histoire de son arrestation. Lui et trois de ses copains détenaient une certaine quantité de chanvre. Soupçonneux, les policiers les ont quelque peu torturés pour les faire avouer, mais ils ont tout nié en bloc. Tandis qu'ils ont été relâchés, l'un des quatre, cédant à la peur, a tout avoué entre temps. Quand les policiers sont retournés auprès des trois autres – dont Min Min faisait partie –, ces derniers, apercevant leurs poursuivants surgir au bout du chemin, ont sauté tous trois sur une mobylette pour s'enfuir à toute allure. Après une longue course poursuite, affolé, le conducteur a manqué un virage et les trois jeunes amis se sont retrouvés le nez dans un ruisseau. Abandonnant la mobylette au fond de l'eau, ils se sont hâtés de traverser le cours d'eau afin d'échapper à leurs prédateurs. Mais tandis qu'ils remontaient la berge d'en face, dès qu'ils ont entendu les policiers charger leurs armes, ils ont stoppé net, levant les mains en l'air. Verdict : sept ans chacun.

Ma prison intérieure

31. Visite inattendue

16 septembre 2023

Le lendemain de mon appel avec l'ambassade de Suisse, je reçois une visite que je n'aurais jamais soupçonnée : le directeur en personne. Je me trouve dans la cour, debout devant notre bâtiment, à discuter avec je ne me souviens plus qui, quand je vois s'approcher de nous le grand propriétaire de la prison, accompagné seulement de deux officiers et du sergent Koko. Lorsque je me retourne vers mon interlocuteur, je m'aperçois qu'il s'est volatilisé. La cour s'est soudainement vidée. Les rares détenus qui restent dans les parages sont soit statufiés, soit cachés. Même les mouches ont suspendu leur vol. Le directeur s'arrête devant moi, me scrute de son regard souverain et me demande avec courtoisie, en anglais, si tout va bien. Avec simplicité et déférence, je lui réponds en birman, choisissant mes mots avec soin, conscient que je bénéficie là d'une précieuse opportunité. Je l'appelle « Bienfaiteur », qui est le terme employé par un moine ou un ascète envers tout laïc, et je demeure très souriant.

- Très bien, Bienfaiteur. Je suis vraiment satisfait d'avoir pu changer de dortoir.
- Ah, vous parlez le birman ?, poursuit-il en birman. Comment va la santé ?
- Je tousse pas mal et je me sens plutôt faible, mais pour le reste, ça va bien.
- Oh, prenez soin de votre santé, c'est très important !
- Ne vous inquiétez pas, je vais régulièrement à l'infirmerie, ils s'occupent bien de moi.
- Il faut faire du sport, un peu !
- Ah, mais quand ma santé est bonne, je fais de l'exercice, je fais souvent...

Je veux lui dire que je fais des pompes, mais ne sais plus comment le dire, alors je me mets au sol et tente de lui montrer, mais ne parvient même pas à en faire une seule tant je suis affaibli ! Comme je m'affale telle une vieille crêpe, lui et son escorte éclatent de rire. Ceux qui épieient de loin raconteront que le directeur m'a ordonné de faire des pompes. Je me relève et, de son regard bienveillant, il me demande :

- De quoi avez-vous besoin ?
- La chose dont j'ai de loin le plus besoin, ce sont mes boules pour boucher les oreilles. Sans elles, j'ai bien du mal à dormir la nuit.

Il donne quelques ordres à ses hommes, pose sa main sur mon épaule en me souhaitant bon séjour, puis s'apprête à repartir, mais m'adresse une dernière question.

- Tout va bien, dans votre nouveau dortoir ?
- Oui, Bienfaiteur. Je pense que je devrais mieux dormir maintenant... tant qu'il ne pleut pas.
- S'il pleut, que se passe-t-il ?
- Disons qu'au-dessus de ma place, il y a pas mal de trous dans le toit...

Le lendemain matin, le chef de secteur me remettra, pour ma plus grande joie, ma boîte de boules Quiès, que le grand patron a fait aller chercher dans ma chambre de l'école monastique où je résidais avant mon arrestation. Dans les jours suivants, bravant le danger d'une escalade à mains nues, des détenus viendront boucher les trous de notre toit en vieilles tôles rouillées. Et sept fois, il arrivera que le directeur me fasse apporter pour le déjeuner des boîtes de succulents petits plats, cuisinés par sa propre épouse !

Ma prison intérieure

32. Appels en présence des services secrets

22 septembre 2023

Grâce à l'intervention de l'ambassade, à partir d'aujourd'hui et jusqu'à quatre fois par mois, j'ai droit à un appel téléphonique avec ma famille. Cela se passe dans le bâtiment-rempart, sous un vieux ventilateur de plafond. Je décroche moi-même l'appel sur un smartphone qu'on a placé à ma disposition sur un petit support. Assis sur un tabouret, je suis vêtu d'une tenue de protection médicale, masque inclus, que je bascule sous le menton dès le début de la communication. L'appel est enregistré. Je suis tenu de respecter les trois consignes suivantes :

- parler en anglais
- ne pas dépasser 20 minutes
- ne donner aucune information « sensible »

Une information « sensible » touche tout ce qui concerne les données internes de la prison : nombre de détenus,

de dortoirs, de gardiens par secteur... Et les points négatifs : la vétusté des bâtiments, la faible qualité de la nourriture, les châtiments infligés... Mais aussi les renseignements politiques ou militaires, comme le fait que fréquemment, des avions de guerre déchirent le ciel au-dessus de nos têtes pour aller arroser de bombes les villages des régions où le gouvernement commence à perdre le contrôle.

Comme nous sommes loin de maîtriser l'anglais, cela limite significativement nos échanges. En revanche, on oublie souvent de me demander de clore l'appel. Par considération pour leur gentillesse, j'y mets alors moi-même fin, parfois au bout de vingt-trois minutes.

Le commandant préside une longue table, je me trouve à l'autre bout, et sur les côtés, un membre des services secrets, un représentant de l'immigration, le lieutenant qui dirige le bureau administratif, un gardien qui prend des photos et un détenu interprète, qui ensuite rédige un rapport en birman qui sera expédié au ministère de l'Intérieur et à celui des Affaires étrangères. C'est un Birman doté d'une grande intelligence, qui parle l'anglais et le russe.

Il a été condamné pour le même motif que moi ; il a écrit un livre qui explique des points clé de l'enseignement du Bouddha, d'une façon pragmatique, en corrigeant brillamment les erreurs d'interprétation les plus cou-

rantes. On l'a arrêté parce que ses arguments contredisent les interprétations officielles établies par le ministère des Affaires religieuses. Juste avant de nous rendre au bâtiment-rempart, j'ai eu l'occasion de discuter avec lui sur le bouddhisme, et ses explications, d'une grande pertinence, trouvent un écho en moi. Hélas, nous ne sommes pas dans le même secteur. Selon lui, le but n'est pas d'accumuler le maximum de bonnes actions, mais de se défaire des attachements. Cette idée va à contre-courant de ce que tout le monde ressasse en Birmanie, où l'accent est mis sur les bonnes actions à tout prix. Il dit qu'offrir de la nourriture à un mendiant dans le but de développer du mérite, c'est de l'avidité. On devrait donner à manger à un mendiant dans le seul but de soulager sa faim.

Ce qui revient à dire que ceux qui, effectuant de copieuses offrandes à de riches moines avec l'espoir d'accumuler une grande quantité de mérites, développent finalement bien plus d'avidité que de générosité. On comprend aisément que de tels propos n'aient pas causé la joie des plus puissants : les généraux et les moines-seigneurs. C'est précisément cette vision, trop franche et trop éclairée, qui tout comme la mienne, l'a conduit ici.

Dans la salle, l'atmosphère est un peu tendue, car chacun craint que des informations sensibles soient divulguées, ce qui est souvent un peu le cas et l'interprète me met parfois en garde. Mais comment puis-je me contenter de

peindre ce lieu en un tableau idyllique ? Comment dire que tout est comme au paradis, quand les problèmes de manque, d'inconfort et d'hygiène suintent d'entre les fissures des murs ? Je parle abondamment de la gentillesse des gardiens, mais je ne peux me confiner qu'à cela. Alors tant bien que mal, je tente de transmettre ma situation à ma famille, sans trop franchir la ligne blanche. Une performance qui me rappelle combien la liberté de s'exprimer est un bien précieux.

33. Verdict pour toute la troupe

Pour ma défense, l'ambassade m'a assigné une avocate. C'est une petite jeune femme rondelette et cordiale, au regard brillant de sagacité. Je ne la vois qu'aux audiences, car je ne suis pas autorisé à recevoir de visites à la prison, en dehors de ma famille (trop éloignée pour se déplacer).

Je suggère à mon avocate de rappeler au juge qu'un authentique « bouddhiste » sait pardonner. Elle écarte fermement cette idée, persuadée qu'un tel argument ne ferait qu'aggraver ma situation. En plus de me défendre efficacement, elle s'enquiert de mes besoins matériels. Avec l'argent envoyé par ma famille, elle m'achète ce que je lui commande et me l'apporte à l'audience suivante. Enfin, je peux obtenir, entre autres, des fruits, des légumes, des gâteaux, des cacahuètes, du lait en poudre, une tasse et une cuillère !

Les audiences s'enchaînent dans le tribunal rudimentaire situé devant le haut mur blanc de la prison.

31 octobre 2023

À la dernière convocation, des bancs ont été disposés, mais nous devons demeurer debout. Le juge lit l'interminable verdict de chacun. Grâce à la méditation, je parviens à ne pas trop angoisser. Nous écopons tous d'une peine de deux ans de réclusion, quand bien même le juge ne semble pas convaincu de notre culpabilité. Les avocats nous confessent que tout était joué d'avance. En clair, ce procès n'est qu'un simulacre. Sa seule utilité est de laisser croire que nous n'avons pas été jetés en prison arbitrairement, sans procès. Le juge est dans l'obligation d'attribuer aux accusés la sentence décidée par le gouvernement. Autrement, c'est le juge qui se retrouve à notre place. De plus, quand le gouvernement condamne, il donne toujours la peine maximale établie par la loi, soit en l'occurrence deux ans pour « atteinte à la religion ».

Si on m'avait dit qu'en Birmanie, pour une erreur d'interprétation dans un film, on puisse mettre non seulement son réalisateur, mais aussi l'ensemble de ses acteurs en prison, bien que je connaisse les absurdités du régime, je n'aurais jamais cru qu'un tel extrême fût possible.

Un procès peut en cacher un autre. À peine cette mascarade achevée, un nouveau complot se dessine. Win Mo me confie qu'une partie des acteurs, mécontents de leur sort, au lieu de s'en prendre au véritable – mais intou-

chable – responsable, se sont ligüés contre une proie vulnérable afin d'assouvir leur vengeance. Me considérant comme le fautif, ils projettent de porter plainte contre moi.

Présente à notre verdict, la Consule suisse – également conseillère politique à l'ambassade – m'explique que je suis un bouc émissaire. Le Général en chef de l'Armée et de l'État, très impopulaire, afin de regagner la faveur de son peuple profondément religieux, aurait saisi cette occasion. Celle de s'afficher en sauveur de la religion en arrêtant un étranger ayant réalisé un film qui « saccage la noble réputation des moines ».

Win Mo, très perspicace, va plus loin dans son analyse. D'après lui, les accusations portées contre nous ne sont qu'un prétexte. La vraie raison qui aurait froissé le Général est un point sur lequel préférerait rester discret. Dans notre film, dans la scène du monastère, il y a un échange, au moment où le moine quitte la pièce tant il a honte des reproches de Yonyon :

- Sans vertu, ça sert à quoi de bâtir des stupas dorés ? Faites ce qui est important !
- C'est ça, c'est ça !
- La vertu, c'est comme un bateau. Mettez-y tout l'or que vous voulez, s'il y a un seul trou, il coule !

Par un malheureux hasard, le Général a inauguré un gigantesque monument religieux dans la nouvelle capitale, une semaine avant la publication de notre film. Si le chef de la junte nous avait accusés d'insinuer la médiocrité de sa vertu, il n'aurait fait que reconnaître et mettre en surbrillance la véracité de ce fait.

Cette scène où Yonyon ne fait que proclamer une vérité évidente n'a perturbé que le gouvernement et quelques moines influents. En Birmanie, la majorité des gens partagent notre position, mais ils demeurent discrets, hormis quelques figures courageuses. Je l'apprendrai bien plus tard : certains moines se sont exprimés, via un média libre birman, pour dénoncer notre arrestation. Ils ont rappelé que le bouddhisme encourage la pensée critique et rejette la foi aveugle ; c'est là l'essence même de cet enseignement. Selon eux, ce ne sont pas nos propos qui portent atteinte au bouddhisme, c'est le régime, qui impose une façon rigide de croire à la religion, sous la menace d'emprisonnement.

Ces moines ont souligné l'hypocrisie des autorités militaires, qui, tout en se présentant comme les promoteurs du bouddhisme, n'ont pas hésité à incendier et bombarder des bâtiments religieux et des monastères. D'après leur opinion, ce sont de tels actes qui sont dignes d'être présentés comme une insulte à la religion. Le Bouddha a exhorté les gouvernements à améliorer le bien-être de leurs citoyens, ont-ils ajouté, non à leur nuire.

Enclin à tout enjoliver pour plaire aux oreilles, le parler propre à la culture birmane contraste vertigineusement avec celui, cru et direct, des moines des temps anciens. Le Bouddha lui-même, soucieux d'enseigner la réalité telle qu'elle est, ne caressait pas le poil dans le sens des illusions des uns et des autres. Il ne prenait pas plus de gants lorsqu'il blâmait les moines qui manquaient de discipline. Les détenus pouffent de rire lorsque je leur dis que si le Bouddha avait été en Birmanie de nos jours, il aurait sûrement écopé de la peine de mort !

Donc voilà l'issue de notre procès : en plus des deux semaines de séquestration au centre d'investigation militaire, nous écopons de deux années derrière les barreaux. De plus, mes plus proches compagnons ne seront pas placés dans mon secteur. La seule consolation, c'est que les deux mois et dix jours déjà purgés sont décomptés.

Je deviens prisonnier professionnel. La période d'essai est terminée. Ils me gardent, avec un contrat irrésiliable de deux ans.

Ma prison intérieure

34. Installation à long terme

Comme toujours, mes anges ont accompli du bon boulot. Il fallait bien que je sois mis à l'écart pour un certain temps. Aveuglé par des choses insignifiantes, je m'enfonçais lamentablement dans une existence vaine. Une vie toutefois honnête et bienveillante qui aurait pu me convenir, si je n'étais pas un renonçant : prendre soin d'une gamine autoritaire, gérer de l'argent, mettre en scène des vidéos humoristiques, entretenir un dossier caché...

À l'occasion, je revois mon cher commandant. Comme il m'a proposé de lui demander de l'aide en cas de besoin, j'ose solliciter un grand service :

- Bienfaiteur ! Est-ce que vous pourriez faire transférer mes deux disciples principaux dans mon secteur, afin que nous soyons ensemble ?
- Le règlement impose qu'on sépare toujours les détenus arrêtés pour la même affaire. C'est pour éviter les risques de dispute.

- Avec nous, il n’y aura aucun problème, je m’en porte garant ! Nous avons l’habitude de nous entraider.
- Bon. Je vais voir ça, mais je suis tenu de demander l’autorisation au directeur. Et tu dois choisir une seule personne ! Donne-moi son nom !
- Win Mo, et l’autre, c’est Potou.

Tout en grommelant, le commandant écrit le nom de mes deux compagnons sur un bout de papier.

2 novembre 2023

Deux jours après le verdict, je suis convoqué dans le bâtiment-rempart. Je reçois la visite d’un policier qui me fait signer un papier dans lequel il est stipulé que mes affaires confisquées me seront restituées à ma libération : ordinateur portable, smartphone, disque externe, deux clés USB.

À mon grand désarroi, le fonctionnaire m’informe que deux chefs d’inculpation supplémentaires pèsent contre moi. Ce qui amène leur nombre à trois :

- **Atteinte à la religion.** Peine écopée : 2 ans.
- **Violation des lois d’immigration.** Faire l’objet d’une plainte est considéré comme une enfreinte

au règlement sur la délivrance d'un visa. Peine maximale encourue : 5 ans.

- **Usage frauduleux d'électronique.** Fait d'avoir diffusé le film supposé insultant sur Internet. Peine maximale encourue : 17 ans.

Dix-sept ans ?? En dépit de mon remarquable détachement, je ressens de l'inquiétude en prenant connaissance des durées possibles de ces peines, sachant que le gouvernement donne toujours le maximum. Même si je parviens malgré tout à m'adapter un peu à cette nouvelle existence, je n'accepte pas du tout la perspective d'y rester de nombreuses années. L'idée de me laisser mourir de faim me hante pendant quelques temps.

Étant donné que j'intègre désormais la caste des *tchas*, la prison m'offre le kit de bienvenue : une couverture fine et un petit bac en plastique – pour manger et se laver –, comme à l'arrivée en tant que *tchok*, mais avec en plus, le fameux uniforme bleu foncé, je suis tenu de porter chaque fois que je dois me rendre à l'extérieur du secteur et à chaque visite de hauts gradés.

À l'inverse des *tchoks*, les *tchas* sont tenus à une coupe de cheveux très courte. Adieu à mes trente centimètres de cheveux ; voilà encore l'occasion de faire tomber un attachement ! Comme la barbe est acceptée, en compensation, je laisse pousser ma petite barbiche. C'est la première fois que j'aurais de la barbe avec les cheveux tout

courts. Quelques mois plus tard, quand j'apercevrai ma tête dans le minuscule miroir du dortoir, j'aurai l'impression de voir un montagnard suisse du XIX^e siècle.

C'est à ce moment qu'entre en scène Aladin, surnom affectueusement attribué à ce jeune musulman au visage bienveillant, aux grands yeux et de belle carrure. Il me rappelle le personnage du conte. Pour rire, je lance un concours de longueur de barbe avec lui, car il porte une barbichette similaire à la mienne. Aladin est d'une serviabilité extraordinaire. Toujours partant pour rendre service à tout le monde, il passe son temps à laver, masser, recoudre... Min Min a changé de dortoir, c'est désormais Aladin qui se charge de ma vaisselle. À présent que j'en ai les moyens et qu'il est très pauvre, j'ai le plaisir de lui donner régulièrement des choses à manger, comme à d'autres, d'ailleurs. Une fois, il me confie une photo de sa femme pour que je la dessine. Son regard montre une femme douce et aimante.

Quand j'apprends pourquoi Aladin est détenu, j'ai du mal à le croire. Afin de voler une mobylette, il a menacé de trancher net la gorge de son propriétaire. Pour le faire coopérer prestement, il lui a planté la pointe de son couteau dans le cou. Et cela a mal tourné pour Aladin. Des témoins de la scène se sont jetés sur lui et l'ont roué de coups en pleine tête. Avant d'être conduit en prison, il a dû séjourner à l'hôpital. Aujourd'hui, il est doté d'une

large cicatrice sur le crâne, et il ne voit presque plus d'un œil, dont la pupille est d'un bleu trouble.

En côtoyant quotidiennement des hommes emprisonnés pour agression ou meurtre, je me rends compte qu'ils sont des gens comme les autres. Certains se révèlent même plus aimables que la moyenne. Les réduire à l'étiquette de « voyous » serait aussi absurde que de qualifier quelqu'un de « ramasseur de crottes » simplement parce qu'on l'a vu ramasser un jour les besoins de son chien. Ces individus sont le produit d'un conditionnement différent, susceptibles de sombrer dans la violence lors d'un moment d'égarement. Si jamais vous êtes confronté à une situation d'agression, gardez cela en tête : cultivez une bienveillance sincère et investissez-en pleinement votre esprit. Cela peut stimuler le potentiel de gentillesse de celui (ou celle) qui se trouve sur le point de se montrer agressif.

Une nuit, il pleut abondamment, ce qui est parfaitement normal pour la saison. Ce qui l'est moins, c'est qu'il pleut sur moi alors que je me trouve à l'intérieur. Les réparations bâclées des trous du toit n'ont pas tenu. Je finis par trouver un poteau à l'autre bout du dortoir où je peux enfin m'assoupir. Néanmoins, je suis réveillé par une bête imposante qui me marche sur le pied. J'ai bien senti son poids, lourde comme un rat, mais ses pattes semblaient plus fines et plus nombreuses. Comme une écrevisse, par exemple, mais je doute qu'un crustacé des

fonds marins vienne se promener par ici. Quand j'ouvre les yeux, je ne peux pas croire que ce que me montre ma vue soit réel. Un cafard gigantesque me fixe avec intensité. Il est aussi long qu'une éponge ! (Je ne rêve pas.) Seuls deux points le différencient d'un cafard normal – qui sont déjà énormes, en Birmanie : il n'est pas doté d'antennes et on distingue bien ses yeux tout noirs, gros comme des billes de stylo. Fasciné, je l'observe de près, puis Morphée passe me prendre.

35. L'arrivée de mes compagnons

5 novembre 2023

Aujourd'hui, ce ne sont pas deux, mais bien trois visages familiers qui débarquent dans mon secteur. En plus de Win Mo et Potou, voilà que Koyè, le premier acteur apparaissant dans notre film, fait son entrée. L'idée de rester seul ne l'enchantait pas. Finalement, leurs familles ont dû payer cher pour leur transfert. Rien n'est gratuit, ici.

Leur arrivée fait souffler un vent nouveau dans cet univers de restrictions contraignantes. Nous apprécions de pouvoir échanger tranquillement et à volonté, de prendre notre petit-déjeuner ensemble, de pouvoir nous entraider et remonter le moral de ceux qui tendent à la déprime. Étant donné que nous ne logeons pas dans le même dortoir, nous nous retrouvons à l'ouverture des portes. Mais Win Mo ne tardera pas à me rejoindre et aura sa place juste à côté de moi. Avec tout le temps libre dont nous disposons, au fil des mois, nos existences n'auront plus de secret l'un pour l'autre.

Le seul moyen pour Win Mo de me rejoindre est d'acquiescer le statut de responsable de discipline du dortoir. Pour ce faire, il lui a suffi de payer encore une taxe, qui n'est en réalité qu'un pot-de-vin officialisé. L'avantage, c'est qu'il n'a rien à faire, car tout le monde est très discipliné, dans cette chambrée, à l'exception d'un faiseur de trouble qui n'a pas tardé à être expédié dans un autre dortoir.

Le détenu installé à mon autre côté est l'un des instituteurs. Il était policier. Il me raconte qu'à son bureau, qu'une plainte avait été déposée contre moi pour notre film *La boîte à désirs*, publié sur YouTube en 2014, à cause de la scène où une fillette retire le haut de la robe monastique d'un garçonnet (dans ses songes). Après examen du cas, ils avaient finalement décidé de ne pas m'arrêter.

L'attention remarquable dont le personnel de la prison fait preuve à mon égard peut prêter à interrogation. Pour sa part, Win Mo est convaincu qu'ils se fichent totalement de moi, mais agissent de la sorte uniquement pour obéir aux ordres des officiers supérieurs désireux d'éviter tout problème avec un étranger. Je ne partage pas cet avis, car les détenus aussi me soutiennent. L'hospitalité est fortement ancrée dans la culture birmane. Policier ou pas, le Birman aime accueillir l'étranger, c'est dans ses gènes. Bien sûr, même si leur bienveillance est sincère, on sent également, dans ce contexte, que les autorités

carcérales prennent aussi grand soin d'éviter tout risque de froisser les relations diplomatiques.

Quand je lui fais part de mon inquiétude quant à mes deux autres chefs d'accusation, mon compagnon se veut rassurant :

- Ne t'en fais pas ! J'ai entendu dire que le tribunal où tu seras jugé n'est pas autorisé à donner plus de dix ans d'un coup.

Il me raconte qu'une semaine avant notre arrestation, il était allé consulter une femme qui tire le tarot. D'après elle, la combinaison de cartes tirées indiquait qu'il aurait bientôt à faire face à la justice, à être l'objet soit d'une plainte, soit d'une arrestation. Win Mo est une personne si irréprochable qu'il a refusé de la croire, bien qu'elle soit réputée fiable et précise. Il a eu l'insolence de lui demander de remettre la carte de la Justice dans le paquet et de recommencer. La cartomancienne a tiré une nouvelle fois la carte de la Justice. Win Mo est allé jusqu'à oser exiger un troisième tirage, mais là encore, avec une insistance indéniable, c'est toujours la Justice qui est tombée sur le tapis !

Ma prison intérieure

36. Acquisitions

Quelques jours après l'arrivée de mes compagnons, une aubaine se présente. Je fais l'acquisition d'un thermos, un véritable luxe, ici. J'ai alors la joie de faire chaque jour plusieurs heureux. Dans la prison, l'argent est interdit, mais tellement bien toléré que presque tout le monde en a. Par l'intermédiaire du sergent Koko qui prend 20 % pour le risque, mon avocate m'en fait parfois parvenir un peu. Les *tchats* (devise birmane) sont confiés à Win Mo, car j'observe le précepte qui consiste à ne pas employer d'argent. Néanmoins, il ne prend aucune responsabilité en cas de perte, car lors des fouilles officielles, ils raflent tout.

De la nourriture à des vêtements, en passant par les objets les plus improbables, toutes sortes de choses sont vendues sous le manteau, dans la prison. Certains détenus excellent pour mettre en relation les vendeurs et les acheteurs de ce marché noir convivial, moyennant un petit pourcentage. Pour des choses de petite valeur, comme des paquets de biscuits ou des piles (pour l'hor-

loge que j'ai réussi à faire entrer grâce à l'aide du sergent Koko), on paie à l'aide de sachets de café ou de pâtes instantanées. C'est pourquoi je commande de temps à autre un paquet de sachets de café auprès de mon avocate alors que je n'en bois pas une goutte.

Naturellement, les couteaux sont rigoureusement interdits, dans l'enceinte de la prison, sous peine de six mois d'incarcération supplémentaire. Cependant, afin de découper les fruits et les légumes, il me faut bien en posséder un. Ce n'est pas ma cuillère en plastique qui va découper mes oignons. Les opportunités sont rares pour ce type d'articles, mais la chance de pouvoir en acheter un se présente assez vite. Un véritable couteau n'aurait jamais pu passer l'entrée, alors il s'agit d'une plaque de métal arrachée à un élément de construction, qui a été efficacement aiguisée et munie d'un petit manche en bois. Bien qu'il ait une drôle d'allure, il coupe mieux que certains couteaux du commerce !

Autre acquisition indispensable : un masque de sommeil. Un détenu travaillant à l'atelier de couture m'en confectionne un sur mesure. Cet accessoire couvrant les yeux est tellement pratique pour dormir sans être gêné par la violence des néons, à la fois durant la nuit et lors de la sieste après le repas. Le couturier refuse tout paiement, mais je le remercie tout de même avec des sachets de café et des nouilles de qualité supérieure. Tout comme la bienveillance et la générosité, la gratitude, qui en est un

bel écho, fait partie de ces petites choses magiques qui, mieux que de nous faire oublier qu'on est enfermés, nous fait nous en moquer.

Côté alimentation, j'essaie de composer parfois des repas équilibrés, mais c'est une tâche ardue, ici. Les aliments que je parviens le plus à me faire livrer sont : des tomates, des carottes, du chou, des choux-fleurs, des oignons, des bananes, des clémentines, des pommes, des limes, des flocons d'avoine, des pâtes, des pois en poudre, des cacahuètes, du lait en poudre, du cacao, et quelques douceurs : des gâteaux aux pois, des biscuits.

Quant à la plupart des légumes, je dois me hâter pour les consommer ou pour les donner. Ensuite, je dois m'en passer jusqu'à la prochaine livraison (qui ont lieu une fois tous les quinze jours). Sans réfrigérateur, dans notre étuve entre 35° et 45° C, avec une humidité à tout tremper, les tomates pourrissent en une semaine, le chou en quatre jours, les carottes en un seul jour ! Concernant nombre de denrées, il y a le problème des fourmis cambrioleuses, qui perforent les emballages et s'infiltrent partout. Et je ne dispose que d'une seule grande boîte hermétique, que j'emploie pour les flocons d'avoine.

Parfois, un oncle ou un cousin m'envoie du gruyère séparé de son huile et du chocolat devenu liquide, qu'on ne peut manger qu'en léchant l'aluminium. Après deux mois passés à mijoter dans la fournaise des bureaux des

postes birmanes, ces délices se conservent malgré tout encore mieux que les pommes de terre !

Chaque fois que je le peux, je partage des choses à grignoter avec certains prisonniers bien moins gâtés que moi, comme Myo Zaw, un détenu très démuné. Quand j'ai besoin d'acquérir quelque chose d'illégal, comme les piles pour l'horloge, il me le déniche en cinq minutes. Il passe son temps à s'informer de tout, car l'échange d'informations est la seule chose qui lui permet d'obtenir de quoi calmer sa faim. J'ai entendu dire que sa mère est satisfaite qu'il soit en prison afin de « ne plus l'avoir dans les pattes ». De plus, elle ne lui envoie rien du tout.

- Myo Zaw, il n'y a personne dans ton entourage qui t'envoie des colis ?
- Non.
- Pas même ta femme ?
- Elle est en taule, elle aussi.

Question garde-robe, l'uniforme bleu foncé du prisonnier n'est pas des plus agréables à porter : il gratte et il tient chaud, alors je ne l'enfile que lorsque c'est strictement obligatoire. À savoir : en allant faire un appel avec la Suisse, quand un haut gradé vient nous rendre visite, et quand je me rends à l'infirmerie, bien qu'il m'arrive d'y aller sans, et personne ne me dit rien. Comme nous avons tous le même, il faut le marquer afin de le différen-

cier. J'ai personnalisé le mien avec un petit *smiley* tirant la langue, cousu au fil blanc sur le col. De quoi égayer un peu l'austérité de l'uniforme.

Les femmes, elles, en guise d'uniforme, portent la tenue traditionnelle birmane des femmes adoptant les huit préceptes bouddhiques, c'est-à-dire comme dans les centres de méditation : un *longyi* marron chocolat en bas, chemisier blanc en haut, avec une écharpe marron portée en diagonale autour du buste. Une touche de grâce et de tradition qui contraste avec notre bleu carcéral.

En temps normal, chacun s'habille comme il le souhaite. En haut je porte toujours du blanc (un t-shirt ou un marcel), pas besoin de réfléchir des heures à comment m'habiller. Pour le bas, j'alterne avec deux *longyis* – ce vêtement a presque toujours des petits carreaux ou plus exactement des lignes croisées. Aux pieds, de bonnes tongs anthracite, offertes par mon cher Koko. Enfin, un pull pour les nuits et matins frisquets d'hiver et un short pour faire un peu de sport.

Ma prison intérieure

37. Journée type

04:47 Je me réveille, je tente d'attraper un rêve qui s'évapore. Il ne reste que des bribes. Moi dans un train qui part loin, mes affaires qui restent sur le quai de la gare... J'attends la fin de la récitation bouddhique pour retirer mes boules Quiès.

05:01 À l'aide d'un petit gong, Win Mo sonne le début de la récitation quotidienne, qui dure cinq ou six minutes. Je médite à ma place, sur le tapis de yoga qui me sert de lit, entre le mur et la table basse (avec tiroir) que je me suis fait faire à la menuiserie. À ma gauche, mon garde-manger, à ma droite, mes packs de bouteilles d'eau potable, et les quelques livres que j'ai eu la chance de recevoir de la part de ma famille et de l'ambassade. Les vêtements sont dans des sacs accrochés à des clous sur le mur.

05:42 C'est le premier contrôle de la journée. Le gardien passe, il nous compte. Nous sommes tous assis en rang d'oignons, moi au milieu du premier rang. Le gardien crie :

— Qu'avez-vous à rapporter ?

Le dos droit, le regard fixé devant nous, les poings sur les genoux, nous lui répondons, tous en chœur :

— Rien du tout !

— La santé ?

— Elle est bonne !

Lorsque je suis malade, je suis le seul à crier « Elle n'est pas bonne ! », ce qui déclenche l'hilarité. Ici, le conformisme est tel que personne n'oserait déclarer autre chose que « Elle est bonne ! », même s'il est mourant. Enfin, le gardien crie « Rompez ! », ce à quoi nous répliquons « Bonne journée ! » Je me passe de l'eau sur le visage, puis je médite encore un peu.

06:20 On passe ouvrir la porte du dortoir (une grille cadenassée). Je prends mon thermos, sors enfile mes sandales, puis descends l'escalier. En bas, s'offre à moi le spectacle d'un départ de course. Des dizaines de détenus se ruent en espérant une bonne place dans la longue queue pour récupérer de l'eau chaude ; les derniers repartiront sans une goutte. Épargné de file d'attente grâce à mon statut d'Européen, c'est en marche méditative que je vais faire remplir mon thermos, puis remonte chercher ma gamelle en plastique pour aller recevoir de la bouillie de riz. Là encore, j'effectue une marche paisible et vigilante jusqu'à l'arrivée du chariot de distribution.

06:49 Petit-déjeuner, plus consistant que le déjeuner, car les ingrédients sont moins difficiles à obtenir. J'ajoute sel et oignons frits dans la bouillie, puis me prépare des flocons d'avoine avec lait en poudre, des cacahuètes et du sésame, accompagnés de quelques biscuits.

07:25 Je marche un bon moment devant le dortoir, sur le bon vieux bois du balcon qui longe tout notre bâtiment. Les planches semblent souples sous mes pieds nus. Attention toutefois aux clous !

08:11 Je prépare oignons, poivrons et carottes (j'en jette une qui a complètement pourri pendant la nuit) et je vais les faire cuire par les préposés à la cuisson. Ils utilisent des plaques incurvées sous lesquels un feu est alimenté par les déchets (surtout du plastique). Le lieu de cuisson se trouve juste coincé entre les toilettes et le gigantesque tas de nos déchets. Et la fumée toxique envahit tout le secteur, qui se transforme en sauna chimique. Un lieu idéal pour ceux qui aiment se shooter au plastique. Quand il pleut, on ne peut rien cuisiner, car les déchets sont trempés.

09:05 Place au cours de français ! Michel et Antoine (c'est moi qui leur ai donné des prénoms français) s'installent à ma table basse avec leurs cahiers. Mes élèves sont si motivés et assidus que c'est une pure joie de leur enseigner notre belle langue. Voilà l'une des activités favorites que j'ai ici.

10:24 Je mange mes légumes bouillis avec une poignée de riz froid, puis marche en préparant le prochain cours de français dans ma tête.

11:03 Tous en rang pour le deuxième contrôle de la journée. Fermeture des portes. Je savoure un petit dessert : des biscuits avec un chocolat chaud. Après un peu de lecture, une petite sieste.

14:18 Ouverture des portes. Petite marche sur le balcon. Je saisis une rare occasion : je croise un détenu qui me propose une laitue contre deux sachets de café. Marché conclu ! Je passe aussi à l'office pour commander dix packs de bouteilles d'eau. Pour rester en forme, je fais une minute de gainage et une demi-douzaine de tractions sur une planche qui martyrise un peu les doigts.

16:01 C'est l'heure de la douche. Je vais me doucher à l'école avec une poignée d'enseignants et d'étudiants. C'est encore bien plus tranquille qu'avec les Chinois. De plus, nous sommes à l'ombre d'un arbre qui nous donne aussi de tout petits fruits bien sucrés que je découvre ici. Des étudiants m'en cueillent parfois tout un bol. Quand il fait chaud, la douche est un grand soulagement.

16:09 Retour au dortoir. J'étends le *longyi* essoré à la main sur le fil barbelé. Myo Zaw me rend visite pour me montrer le sac que quelqu'un cherche à vendre. Ça ne m'intéresse pas, mais je lui donne du café et un sachet de

pâtes instantanées. Puis je marche encore, jusqu'à la fermeture des portes.

17:12 Tous en rang pour le troisième et dernier comptage de la journée. Fermeture des portes. Je crée des grilles de mots croisés pour mes élèves. Comme nous sommes dans le même dortoir, j'aide David, le premier de mes trois élèves francophiles, à démêler les subtilités de la langue de Molière.

18:29 Petite session philosophique avec Win Mo, comme souvent.

19:15 Lecture.

20:34 Méditation. Mais mon esprit se perd dans mille et une pensées.

21:10 La fatigue s'installe. Je me positionne pour dormir.

22:47 Morphée m'accueille enfin. Vais-je parvenir à retrouver mes affaires oubliées sur le quai de la gare ?

Ma prison intérieure

38. Le dernier procès

Fin novembre 2023

Ce procès, qui se tiendra dans un vrai tribunal situé à l'autre bout de la ville, réunira mes deux derniers chefs d'accusation et s'étalera sur trois longs mois.

Nous sommes à la veille de la première audience. Puisque je vais devoir sortir de la prison, on doit me mettre les chaînes aux pieds dès maintenant, afin de ne pas perdre de temps le lendemain. Je suis donc conduit vers le cœur du quartier d'orange, auprès de Jack, dont j'ignore le nom, mais qui a pour moi tout à fait la tête à se prénommer ainsi. Jack est un détenu chargé de mettre et de défaire les chaînes aux chevilles de tous les prisonniers qui doivent se rendre à l'extérieur, ou à ceux qui sont punis et doivent garder les chaînes nuit et jour, entre plusieurs jours et trois mois, selon la faute.

Jack est un artiste dont l'habileté ne se limite pas aux chaînes. Installé dans un réduit encombré de cercles et

de tiges de métal, entre deux enchaînements, il peint de vastes panoramas montagneux sur des toiles de deux mètres de large. D'un bref coup d'œil sur ma cheville, il sélectionne une de ces chaînes qui doivent dater du XIX^e siècle et me la fixe en refermant un anneau juste au-dessus de chaque cheville. Pour ce faire, il insère dans la jointure de chacun de ces cercles une tige de fer bien dure, mais qui sous les coups de sa masse semble faite de pâte à modeler. Il bouche ces trous à l'aide de coups puissants. La masse me frôle dangereusement le pied. Toutefois, j'ai confiance en la dextérité de Jack. Sans serrure, il n'y a aucun moyen de se défaire de cet enchaînement. Au retour, c'est Jack qui la retire à l'aide d'un outil pointu et de la masse, en brisant le joint en fer.

Me voilà donc avec une barre de trente centimètres entre les pieds, et deux autres plus longues et plus lourdes, reliées à un anneau qu'il faut constamment tenir en se déplaçant. Comme les pieds ne peuvent jamais s'approcher à cause de la barre, on marche comme un canard handicapé. Il y a un coup à prendre. Si l'on tente d'avancer à vitesse normale, on peut facilement trébucher. Avec le cliquetis caractéristique de ces chaînes, on entend les enchaînés arriver de loin, et pendant un long moment en raison de leur lenteur.

En retournant vers mon secteur en mode tortue bruyante, je passe devant le bureau du commandant. Quand il m'aperçoit, je le salue avec un grand sourire. Il

est déchaîné de me voir enchaîné. Il hurle au gardien qui m'escorte de me faire déchaîner sur-le-champ. Il ordonne d'attendre le lendemain pour qu'on m'enchaîne, et exige de Jack qu'il me pose une version sans barre transversale de la chaîne, bien moins contraignante.

Le lendemain, en début d'après-midi, je passe voir Jack pour qu'il fixe à mes maigres chevilles leur nouvelle parure. Après deux fouilles, je suis incorporé à une vingtaine d'autres détenus. Accroupis dans le sas d'entrée, nous attendons d'être conduits au tribunal. Quand la porte d'entrée s'ouvre, une sergente cheffe nous fait signe d'avancer. Nous sommes comptés à haute voix lorsque, un à un, nous nous baissions pour passer la porte.

Une fois dehors, le spectacle est digne d'un film de Tarantino. Deux femmes aux cheveux longs lâchés, vêtues de joggings, de longs fusils en mains, montent la garde de chaque côté de l'entrée du camion de police. Le camion est divisé en deux cellules. À l'arrière, se trouvent les femmes détenues, devant qui nous passons pour rejoindre nos places à l'avant du véhicule. Il fait assez frais. À cause des chaînes qu'il me faut porter d'une main, j'ai du mal à enfiler ma jaquette. Juste à mon passage, une prisonnière vole à mon secours en la tirant et l'ajustant au-dessus de mes épaules. Je constate alors qu'en prison, les femmes (*tchas*) peuvent garder leurs cheveux longs et qu'en outre, elles sont autorisées à se maquiller.

D'ailleurs, quand elles se rendent au tribunal, contrairement aux hommes, elles ne portent pas leur uniforme. On peut comprendre que de pieuses méditantes en marron et blanc enfermées dans un panier à salade donneraient à voir un tableau assez dérangeant.

Une autre fois, en passant devant les femmes, je verrai un détenu – en manque de son amour – embrasser l'une d'elles à pleine bouche, ce qu'en temps normal, personne n'oserait faire en public, dans ce pays. Il est aisé de comprendre qu'il y a de nombreux couples emprisonnés, quand on sait qu'un litige avec un film peut conduire tout le casting à l'ombre.

Ces longs trajets en camion policier, qu'il me faudra subir une dizaine de fois, sont une épreuve qui me montre combien, comparativement, je ne suis finalement pas si mal dans mon paisible dortoir. Nous sommes tous serrés comme des harengs en boîte, histoire de s'assurer que la gale et la teigne n'épargnent aucun d'entre nous. Assis sur de longs bancs en fer glissants, l'inconfort est total sur les rues mal goudronnées de la ville, et pire encore à chaque coup de frein. Avec nos chaînes à tenir et en l'absence de poignées pour s'agripper, les uns tombent souvent sur les autres, voire par terre. Telles des mâchoires de fer, les anneaux de la chaîne malmènent les chevilles.

Le pire pour moi, c'est bien sûr la fumée des cigarettes que tout le monde fume à grosses bouffées dans cet es-

pace réduit. Il y a toujours des gardiens qui offrent de vraies cigarettes aux détenus quand ils sont transportés. Comme si cette somme de désagréments ne suffisait pas, les détenus s'égosillent ou chantent à tue-tête, tout excités d'être de sortie. Certains hurlent carrément de façon déplacée sur les jeunes femmes qu'ils aperçoivent dans la rue. Les fois suivantes, j'aurais la salvatrice idée d'apporter mes boules Quiès. En tout cas, je me réjouis de la fin de mon procès uniquement pour ne plus avoir à subir ces trajets infernaux.

Au tribunal, dans une atmosphère de vacarme et de fumée asphyxiante, nous sommes enfermés la journée entière dans une cage de bois, attendant chacun notre audience. Lorsque mon avocate arrive, elle me fournit quelques détails sur la procédure judiciaire, me fait parfois signer un papier, et me demande de lui communiquer mes besoins. Ensuite, je suis conduit dans une petite salle d'audience, sur le banc des accusés. Dès que la séance commence, je dois rester debout.

Juchée sur une haute estrade, la juge est une femme toute jeune et d'une beauté saisissante. Bien qu'elle s'efforce de demeurer aussi impassible que possible, je décelè en elle un semblant de bienveillance. S'efforçant d'appliquer le rôle imposé par la mascarade officielle, elle est trop gênée pour oser m'accorder un regard. Bien que je comprenne suffisamment le birman, mon avocate a tenu à faire venir un interprète francophone, un vieux

monsieur plein de sagesse et de gentillesse que je connais depuis longtemps ; le monde francophone de Mandalé est petit. Elle a décidé de baser ma défense sur ma pratique maladroite de la langue, qui serait la cause des propos du film, jugés blessants par la culture birmane.

Personnellement, je ne voyais pas là un bon argument, étant donné qu'il suffit de lire les sous-titres du film pour se rendre compte que les paroles ont été très bien traduites. Pour la fois suivante, je donne une autre suggestion à mon avocate, qu'elle utilise finalement comme l'un des principaux arguments de ma défense. La principale raison m'ayant inculpé étant d'avoir comparé un moine à une vache, comble de l'irrespect pour un esprit birman, elle avance le nouvel argument avec assurance :

- Dans le pays de mon client, la Suisse, les vaches sont très respectées !

Pour appuyer son propos, elle montre des photographies imprimées depuis Internet : de belles vaches des montagnes suisses, somptueusement décorées de fleurs lors de fêtes traditionnelles. La juge demeure perplexe. J'avais surtout suggéré à mon avocate des arguments tirés de la parole de Bouddha, mais elle n'en a guère tenu compte, sinon de rappeler ce point crucial : comme l'ont déclaré les moines les plus accomplis, il est convenable, y compris de la part d'un novice, de faire des remon-

trances – dans un but d'amélioration – sur les manquements d'un moine, même le plus ancien.

Ma prison intérieure

39. Le dernier verdict

Décembre 2023

Afin de pouvoir lire les livres – que je n’avais pas encore –, j’avais sollicité une paire de lunettes auprès de mon avocate dès ma première rencontre avec elle. Il fallait toutefois d’abord connaître le degré de correction. Par chance, un opticien est venu contrôler les yeux défailants de notre secteur.

Vers Noël, je reçois enfin mes nouvelles lunettes. En attendant l’arrivée de mes premiers romans, j’ai déjà la joie de lire les petits textes des emballages et les notices des médicaments.

En fin d’année, le colonel de police en charge de la division de Mandalé vient nous rendre visite. Le stress est à son comble. Tout le monde est au garde-à-vous avant même qu’il n’ait pénétré la prison. Tous les officiers sont parés de leurs belles casquettes. Le colonel, lui, a le grade si élevé qu’il peut prendre ses libertés. Il arbore

son uniforme bardé de décorations, mais son crâne n'est coiffé que d'un vieux et léger chapeau de cow-boy en tissu. Il entre dans le dortoir, où nous sommes près de trois cents détenus serrés les uns aux autres. Quand il m'aperçoit, il stoppe net. Il dévisage ma face d'Occidental d'un œil perçant, et s'adresse à notre chef de secteur :

— C'est qui, ça ?

— C'est le Suisse, mon colonel !

D'un air amical, il me questionne :

— Tu as eu tes lunettes ? Ça va ?

— Oui, je les ai eues, tout va bien !

Je n'en reviens pas qu'il puisse être au courant. C'est à se demander si le dirigeant lui-même s'entretient à propos de ma vie quotidienne. Après tout, un singe blanc dans un zoo, tout le monde en parle !

Janvier et février 2024

Ma santé se dégrade, je tousse à longueur de journée, mon énergie faiblit. Rien que de me lever exige un immense effort. Le pire, c'est ma poitrine qui est habitée par une douleur constante qui s'intensifie avec la toux, un rire et même certains mouvements, et qui me permet de ne respirer qu'à moitié. Entre temps, les audiences se poursuivent et sont aussi soporifiques les unes que les autres,

sauf l'avant-dernière, où l'avocate rend sa plaidoirie finale. Là encore, je me retrouve dans un film. L'œil vif, d'un aplomb admirable, ma défenseuse danse presque dans le tribunal, arpentant la salle avec panache, dossiers entre les mains. Jetant tantôt un regard à l'élégante et flegmatique juge, tantôt à l'attroupement des curieux (la salle est ouverte sur l'extérieur). Son éloquence ne laisse personne indifférent. Sa voix est vigoureuse, pénétrante. Elle assène ses arguments comme un guerrier lance ses grenades. Une fois la plaidoirie conclue, la juge nous informe que le verdict sera rendu la semaine suivante.

19 février 2024

Enchaîné aux pieds dans la cage du tribunal, tandis que j'attends mon tour dans l'arène des lions, la Consule de l'ambassade de Suisse s'approche de moi. Elle a l'air dépité comme si j'étais condamné à mort. Elle me salue d'une voix d'outre tombe.

— Comment vous sentez-vous ?

— Merveilleusement bien !

Elle semble décontenancée par mon optimisme. En dépit de ma mauvaise santé et de la situation, vivre dans l'instant présent m'aide à me sentir bien, l'esprit léger comme la plume d'un oisillon. J'accompagne ma réponse d'un grand sourire, mais elle demeure le visage défait,

comme si un condamné devait rester confiné dans la tristesse, comme si ma bonne humeur ne pouvait être que l'expression de la folie.

Nous n'avons que très peu de temps pour nous consulter. Alors sans détour, elle lâche la bombe :

- On craint qu'ils vous donnent la peine maximale, c'est-à-dire vingt ans.
- Donc vingt-deux ans en tout ? Ça me paraît légèrement exagéré pour une gamine, dans un film de fiction, qui fait quelques remontrances à un mauvais moine, non ?
- On a tout de même un espoir. On va demander une déportation vers la Suisse avec effet immédiat.

Mon avocate m'a gentiment apporté un délicieux repas qu'elle a cuisiné elle-même, qui contraste tellement avec la piètre alimentation de la prison. Hélas, je n'ai pas le temps d'en manger la moitié alors que nous sommes appelés à l'audience. J'enfourne une dizaine de grains de raisin dans la bouche et garde deux clémentines en mains, que j'épluche et déguste en pleine lecture de mon verdict, sous le regard effaré du traducteur. On s'appête à me condamner à des années de détention, je peux tout de même savourer une petite clémentine, non ?

Le verdict tombe. La déportation est refusée, ce qui ne me surprend pas. Par contre, j'écope « seulement » de dix années supplémentaires. Win Mo avait raison : ce tribunal ne peut pas donner plus de dix ans. Autrement, j'aurais « bénéficié » de vingt, cela ne fait aucun doute !

Ainsi le grand Général veut me garder à l'ombre le plus longtemps possible, soit douze ans. J'ai beau n'avoir que peu d'attachements, je ne me vois pas du tout rester incarcéré ici pendant douze interminables années. Si j'avais assassiné quelqu'un, je n'en aurais eu que pour sept ans ! Face à l'impuissance de l'Ambassade, mon seul espoir reste cette phrase que j'entends régulièrement dans la prison :

— Ne t'en fais pas ! Les étrangers, ils ne les gardent jamais longtemps !

De retour, devant l'entrée de la prison, je croise encore l'« l'homme de la sortie », à qui j'annonce le verdict. Le visage éclairé de bonté, il se veut rassurant :

— Tu ne resteras pas si longtemps !

Quoi qu'il en soit, je n'éprouve aucun ressenti envers ceux qui ont contribué à mon arrestation et incarcération, moines, militaires ou autres. Parce que je sais que chacun a agi selon selon tout ce qui l'a conditionné à faire ainsi. Quoi que nous fassions, nous n'avons jamais le choix, parce que le libre arbitre n'existe pas. Seul l'ego

nous convainc du contraire. En effet, la moindre de nos décisions n'est autre que le résultat de tous nos conditionnements.

Je suis également bien content que ce ne soit pas un autre Suisse ou Français à ma place, car je me permets de croire que cela aurait été bien plus mal vécu pour lui. Si j'arrive à m'en sortir pas si mal, c'est grâce à mon habitude à me contenter de très peu. Je ne crois pas que le renoncement soit la plus grande cause de bonheur, je le constate !

40. Les effets du temps qui passe

Avec le temps, les frustrations s'estompent, jusqu'à disparaître. Les attachements aussi, ceux à des projets, à des rêves qui semblaient primordiaux, finissent par fondre, aussi sûrement que la neige au printemps.

Je vis parfaitement bien sans Yonyon, pour qui je n'ai pas d'attachements. Or, je continue d'avoir chaque jour une pensée pour elle. C'est l'occasion de lui adresser ma bienveillance, souhaitant qu'elle évolue positivement.

Des détenus sont libérés, de nouveaux font leur apparition. Les visages changent comme les saisons. Je ne suis plus un nouveau. Un jour, mon bienfaisant commandant quitte la prison à son tour. Le nouveau m'ignore royalement. Peu après, le sous-lieutenant à la tête de notre secteur, qui aimait bavarder avec moi, cède la place à un capitaine colérique et rigide. Plus tard, c'est au tour du directeur de faire ses adieux. Son successeur est ultra strict, mais poli ; il a la délicatesse de se déchausser quand il entre dans le dortoir. Il modifie la fréquence des

visites officielles de quarante-cinq jours à deux semaines. Comme nous sommes en période de guerre civile, ses discours gravitent autour de la sécurité. Il nous met en garde :

- Respectez bien les gardiens. Ne tentez pas de les agresser, sinon ils n'hésiteront pas à vous tirer dessus.

Le lendemain de son arrivée, vers les trois heures du matin, alors que tout le monde dormait à l'exception des *bayas*, il procède en personne à une inspection *incognito* dans notre secteur. Ayant vu le lit luxueux de Niro, il aurait déclaré que ça n'est pas acceptable dans une prison. Pourtant, Niro a gardé son lit. Il connaît bien les coutumes locales des enveloppes glissées et il a les moyens de le faire.

Alors que presque tout le personnel de la prison se renouvelle, je commence à me sentir dans la peau d'un ancien prisonnier.

Privés de leurs femmes, les détenus sont beaucoup plus enclins aux comportements affectueux. Souvent, je me retrouve à recevoir de longues accolades, notamment avec Hugo, le plus baraqué du secteur. Sentir sa musculature dure comme l'acier me permet de comprendre combien cela peut plaire à de nombreuses femmes. On se sent protégé par une grande force toute dévouée à soi. Et dire qu'il a tué un homme de ses mains...

Longtemps isolés, bien des prisonniers adoptent des gestes pour le moins suggestifs. Il n'est pas rare d'en voir mimer l'acte sexuel, soit à deux, soit carrément tout un groupe ! Ils le font aux yeux de tous, comme s'il s'agissait d'une activité sociale parfaitement normale. Cela n'est pas sans rappeler les bonobos. Ces grands singes agissent exactement de la même manière lorsqu'ils souhaitent marquer leur amitié, mais aussi pour calmer leurs tensions. Dans ce même état d'esprit, je reçois souvent une main sur les fesses, en particulier lorsque je monte l'escalier.

Avant que ma santé ne s'améliore enfin, il me faudra endurer pendant quatre mois, une montagne de médicaments et plus d'une quarantaine de visites auprès d'un médecin de l'infirmerie de la prison. Beaucoup de détenus rechignent d'aller à la clinique. Dans un éclat de rire, ils me disent :

— À quoi bon ? Quelle que soit ta maladie, ils se contentent toujours de te donner du paracétamol !

À cause d'autorisations qui ont tardé, les autorités carcérales envisagent de me conduire à l'hôpital central de la ville alors que je n'ai plus rien à faire soigner. Habituellement, ils conduisent les malades à l'hôpital une fois qu'il est déjà trop tard... Je décline donc poliment l'offre, mais on ne me laisse pas le choix. Montrer qu'ils prennent

soin de moi au point de m'emmener jusqu'à l'hôpital est pour eux le plus important. Je me retrouve donc à procéder à des examens inutiles à l'hôpital. Perplexes, les gens regardent cet Européen amaigri en uniforme bleu foncé, les pieds enchaînés.

La santé recouvrée, je me mets au sport. Je tente bien quelques mouvements de gymnastique, mais la motivation n'y est pas. Je tente alors de me mettre au sport le plus pratiqué ici, qui est très populaire en Birmanie : le *chinlone*. J'accroche aussitôt et désormais, j'en jouerai presque chaque jour. Cela se joue avec un petit ballon en osier, d'où le nom – *chinlone* signifie « boule d'osier » en birman, bien que de nos jours, la plupart soient en bambou ou en plastique –, et se rapproche plus d'un jeu d'adresse que d'un sport de ballon. Le *chinlone* est excellent autant pour le corps que pour le cerveau. Le but est de ne jamais laisser le ballon retomber au sol. On ne peut pas employer les mains, seulement les pieds, les genoux ou la tête.

Selon moi, il n'y a pas sport plus convivial. Un cercle se forme, et n'importe qui peut y entrer ou en ressortir à tout moment. À deux, c'est difficile, à douze, on ne touche pas souvent le ballon. Je pense que le nombre idéal de participants est cinq ou six. Ce qui me plaît beaucoup dans le *chinlone*, outre sa flexibilité et la grande variété de figures possibles, c'est qu'il n'y a pas de perdant, seulement des gagnants ! Il existe aussi une

version avec un filet, cousine du volley-ball, mais ça n'est pas pour moi : deux équipes de trois s'affrontent, tentant d'être la première à remporter vingt-et-un points. La prison organisera d'ailleurs dans notre secteur un tournoi réunissant les meilleurs joueurs de la prison.

Un jour, lorsque j'aperçois débarquer un groupe de quatre nouveau détenus, je demeure perplexe. Ils me semblent si jeunes qu'on dirait vraiment des enfants, mais je sais qu'ici, on ne peut être incarcéré qu'à partir de seize ans. C'est pourquoi Yonyon et les deux autres enfants sont allés en maison de correction. Je souhaite la bienvenue aux jeunes arrivants et leur demande leur âge. Ils ont seize, quatorze, treize et douze ans. Douze ans ! Plus jeune que Yonyon, qui a alors treize ans. Non seulement le plus petit n'a que douze ans, mais il n'en paraît que neuf ou dix ; les enfants semblent toujours plus jeunes, en Birmanie.

Comment se fait-il qu'ils aient atterri ici et non en maison de correction ? C'est un mystère. La raison officielle de leur arrestation, c'est le viol d'une adolescente. D'après leur propre version, la gamine n'était pas vraiment contre, mais ses parents, qui avaient les moyens de se payer un avocat, ont porté plainte. Ils ont été condamnés à trois ans de réclusion.

Je ne tarde pas à sympathiser avec eux, tout particulièrement Yèyè, celui de treize ans. Il ne sait pas

lire et comme les autres, il refuse d'apprendre. Il passe régulièrement me rendre visite, et je lui offre (ainsi qu'aux autres gamins, parfois) un goûter, par exemple de la brioche et un chocolat chaud. Un grand luxe dont il raffole. Voir son visage d'enfant fait partie de ces petites choses qui donnent l'impression de ne pas être en prison. Souvent, je joue au *chinlone* avec lui et les autres enfants. Le plus petit est tellement doué qu'il joue parfois au filet avec les grands. Une fois, tandis que le *chinlone* arrive entre nous deux, mon pied heurte le sien. L'impact est douloureux, je perds l'ongle de mon gros orteil, qui mettra presque une année à repousser.

Le petit, lui, n'a presque pas eu mal. Quand on se croise, il aime bien me donner la main. Je souhaite lui confectionner un petit animal en tissu rembourré, mais malheureusement, je ne parviens pas à obtenir le matériel.

Afin de passer le temps, beaucoup de détenus confectionnent des objets divers à l'aide de sachets usagés de boissons en poudre : surtout de café, mais aussi de thé, lait, cacao ou jus de fruits. Win Mo fait partie de ces artistes improvisés, alors je lui récolte tous les sachets vides que je trouve. Il fabrique des petits chiens, des petits chats, des éléphants, des girafes et des sacs à main. D'autres font des cœurs, des chapeaux ou des boîtes. À l'aide du fil d'un masque sanitaire, ils découpent chaque sachet en bandes, qu'ils plient et

assemblent en les tressant, de sorte à obtenir toutes sortes de formes.

Le dessin est également un bon moyen de s'évader. Un jour, je réalise deux dessins humoristiques avec des prisonniers enchaînés. Je les offre à Yèyè, qui les range précieusement dans son oreiller. Mais entre temps, mes petites œuvres ont récolté un grand nombre de vues. Même les yeux du capitaine sont passés dessus. Mécontent, il me fait appeler.

- Ce n'est pas bien ! Il ne faut pas faire de tels dessins !
- D'accord, je dessinerai désormais sur autre chose que les prisonniers.
- Non, il ne faut plus faire de dessins du tout, c'est interdit !

À force d'être là, on finit par oublier bien des choses de l'extérieur. Peu à peu, on finit par s'adapter à l'existence carcérale, jusqu'à s'y sentir chez soi.

Mes conditions sont moins mauvaises que celles de beaucoup d'autres, d'autant plus qu'on me laisse tout mon temps libre. Un détenu tient à me le faire remarquer :

- Tu es le plus chanceux, ici !

Ce à quoi je lui rétorque :

- Tout est relatif ! Parmi les occupants de cette prison, peut-être. Mais parmi les Suisses, je suis assurément le moins chanceux !

41. Correspondance

Voici quelques extraits de lettres que je fais parvenir à ma famille, en griffonnant des petits bouts de papier où mon écriture minuscule noircit toute la surface.

Je ne peux que remercier ceux qui m'ont jeté en prison, car grâce à eux, je vis une de mes plus riches expériences. Bien que je me trouve dans un nid de bactéries, champignons, parasites et assassins, je ne me suis jamais senti aussi bien, en dehors des soucis de santé. Je me sens bien, car rien ne me manque, même si je ne dirais pas non à une balade, seul dans l'atmosphère paisible d'une forêt suisse.

Je confirme ce que disent les sages : le bonheur authentique se manifeste de lui-même quand on renonce au plaisir. Ainsi, si tout va bien, c'est que je n'ai presque plus d'attachement (Bon, on ne parle pas de fromage là, hein !) Aussi, je cultive un esprit clair et honnête, ne consomme ni viande, ni alcool, ni café, ni musique, ni sexe, ni aucune distraction (si ce n'est quelques romans). Ce qui contribue à mon bien-être, c'est aussi de garder l'esprit autant que

possible conscient de l'instant présent. Cela est mon meilleur conseil : abandonnez passé et futur, et vous connaîtrez la paix. Bien sûr, c'est un travail qui peut prendre du temps, mais quel autre en vaut-il plus la peine ? Tout ça pour dire que je n'ai jamais été aussi libre qu'aujourd'hui.

De quoi me plaindrais-je ? J'échappe à l'esclavage du smartphone, au charme des femmes (dangereux pour l'ascèse), à la « sangsualité » des divertissements, à la pollution gazeuse et sonore des voitures, j'entends et vois des oiseaux. Parfois, je reçois même la visite d'un chaton qui vient se blottir dans le creux de mes jambes croisées. Je dors à ma faim, je lis à ma soif. Et le plus fou, c'est que ma porte d'entrée (du dortoir) est bien plus souvent grande ouverte que la vôtre ! Ne restez pas enfermés, profitez de votre liberté, de votre droit d'aller vous promener dans la forêt. Tout cela dit, je reste totalement favorable à l'idée d'être libéré de prison le plus tôt possible.

Comme j'ai la chance d'avoir reçu un crayon, une gomme et du papier blanc, parfois, je dessine. Visiblement, mes créations graphiques plaisent, alors il m'arrive d'en faire pour les autres. J'ai même des commandes.

« Mes » ados vont bien. Les deux plus jeunes se sont percés la narine pour s'y enfiler une demi-dent de peigne noire, en guise de piercing stylé.

Des petits avions triangulaires déchirent régulièrement le ciel. La nuit, on est attaqués par les moustiques, mais je ne les sens presque pas. Ce sont les fourmis qui m'agacent. Elles me réveillent chaque nuit en me mordant en m'injectant leur douloureux poison.

Ici (ou ailleurs), ceux qui dépriment le plus ne sont pas ceux qui sont les plus démunis, mais ceux qui ont le plus d'attachements et d'attentes, et qui, par conséquent, vivent le plus dans le passé et le futur. En fait, l'un nourrit l'autre.

La clé du bonheur, c'est de cultiver une bienveillance pleine envers tous les êtres, y compris ceux qui ont les comportements les plus nuisibles.

Il fait si chaud (souvent 43°) qu'on ne peut rien faire, pas même méditer. Si on écrit, la transpiration trempe le papier. Quand les ventilos sont immobiles, comme souvent, c'est bien pire. Certains me disent : « Ici, ce n'est plus une prison, c'est l'enfer ! » Le sol est brûlant, y compris dans le dortoir, où l'on est pieds nus. Les robinets ne donnent que de l'eau chaude, en ce moment (qui est supposée être de l'eau froide). Et durant la nuit, il faut boire au moins trois fois pour ne pas se retrouver déshydraté. Nous entourons nos bouteilles d'eau d'une serviette que nous humidifions régulièrement. C'est une bonne astuce pour boire de l'eau plusieurs degrés moins chaude.

Les pluies, brèves mais « ouragantesques », suffisent à charger l'air d'humidité, ce qui décuple la sensation de chaleur.

Je rêve de fraîcheur, de solitude et de pleine nature.

Même en taule, les Birmans sont très amicaux, spontanés, rieurs. À croire qu'ils ne connaissent pas la déprime. En fait si, mais ils savent porter le masque. En Birmanie, il n'y a pas d'aide sociale, alors l'incarcération d'un père plonge la famille dans le désarroi.

Aujourd'hui, pour cinq sachets de café en poudre, j'ai acheté un filet pour y mettre mes pommes et tomates. Dans le dortoir des anciens (qui ressemble à une maison de retraite), ils fabriquent des filets avec des emballages en plastique. Dans ce dortoir résident aussi les deux voyants que j'ai pu rencontrer.

Dans cette prison, les conditions de vie ne sont pas aussi mauvaises que ce qu'on peut entendre, même si naturellement, ça n'est pas non plus un centre de vacances.

Je m'entraîne à accepter ce que la vie me donne et à ne pas tenir compte de ce qu'elle ne me donne pas. Eh bien, cela porte ses fruits ! Je finis presque par me sentir chez moi, ici. Ne comprenez pas « Je suis heureux d'être en prison » (Je préfère cent fois être libéré), mais plutôt « Je parviens à

me sentir bien dans cette prison ». Le truc, c'est d'oublier qu'on est « en prison ».

Quand on médite, on finit par voir les choses tellement en détail qu'on ne s'attarde plus sur les concepts et leurs étiquettes parfois bien négatives. On voit plutôt ce qui est concret, la réalité à l'état brut. En clair, on voit de moins en moins ce qui n'existe pas et de plus en plus ce qui existe. Grâce à cette présence au réel, on laisse beaucoup moins l'opportunité à la frustration et au désespoir d'apparaître. Le principal empêchement à la méditation, c'est la distraction : c'est-à-dire cet esprit qui veut perpétuellement chercher à satisfaire (en vain !) plaisirs, curiosités, amusements et dépaysements. Pourtant, les bénéfices de la méditation dépassent largement tout cela.

Et la bienveillance est un passe-partout qui ouvre bien des portes. Pour la développer, on peut, entre autres, se focaliser sur la gratitude. Mais si je suis bien dans ma tête et maintenant en bonne santé, c'est avant tout grâce à votre précieux support, à vous tous. Grâce à vous, je ne manque presque de rien, seulement de la liberté d'aller là où il y a des chemins de terre, là où je suis seul, là où il fait frais, là où c'est calme, là où seules les étoiles restent allumées la nuit...

On pourrait aussi comparer mon séjour ici avec un disque. La musique n'est pas trop mauvaise. Cependant, à force de toujours entendre le même disque, encore et encore, je

Ma prison intérieure

donnerais parfois cher pour pouvoir écouter un autre disque, n'importe lequel ! Mais je suis condamné à écouter encore le même, pour une durée que j'ignore.

Ce qui m'aide le plus, c'est le fait de voir le bon côté des choses et d'ignorer le reste. Désormais, je comprends la valeur de la liberté, ne la gaspillons pas. Faites bon usage de la vôtre !

42. La réclusion

Les lieux reclus sont toujours particuliers. Selon les inclinations des uns et des autres, ils peuvent présenter plus ou moins d'avantages ou d'inconvénients. Certains les perçoivent comme un enfer. Moi, je les vois plutôt comme une opportunité ouverte sur l'accomplissement intérieur. Par moments, je perçois cette prison comme le meilleur monastère de Birmanie ! Voici les points qui m'y font sentir comme dans un lieu monacal digne de ce nom :

- Chaque secteur se présente comme un cloître, isolé de l'agitation extérieure.
- Le lieu est relativement calme. À défaut de cellules de méditation, il y a des dortoirs qui peuvent presque passer pour des salles de méditation.
- Aucune femme n'entre chez les hommes, aucun homme n'entre chez les femmes.
- Pas d'Internet, pas de téléphone.

- Pas d'alcool, pas d'autres drogues.
- Pas d'argent (selon le règlement en tout cas), nous recevons des dons de nourriture.

Il y a également une pagode et des statues du Bouddha, mais cela est totalement dispensable pour la pratique monacale. En tout cas, force est de constater que j'observe nettement mieux les préceptes maintenant qu'avant la prison. Je me détermine à conserver à vie au minimum les huit préceptes des méditants, ce qui accroît la sérénité intérieure et le détachement.

Win Mo me rejoint dans ma marche de fin d'après-midi. Hilare, il me lance :

- Tu pourras vraiment te vanter d'être allé partout.
- Oui, j'ai été dans les quatorze régions que compte le pays.
- Je veux dire à Mandalé. Tu auras même visité la prison ! Un lieu qu'aucun touriste n'est autorisé à découvrir.

Un autre jour, dans le dortoir, j'assiste à la rencontre de deux vieux amis qui tombent nez à nez l'un sur l'autre.

- Ça alors ! Toi ici ?
- Et toi, qu'est-ce que tu fais là ?

Il est touchant de voir combien leurs sentiments sont mitigés. Ils sont à la fois tristes d'apprendre que l'autre est incarcéré, et heureux de retrouver un ami dans ces circonstances inattendues.

Lors d'un appel téléphonique, un de mes cousins m'interroge sur ma réclusion. J'éprouve toujours un vif intérêt pour nos échanges. Il est clair et merveilleusement simple, il aborde les choses avec un esprit vide, sans préconceptions, ni attentes, ni suppositions. De ce fait, il pose toujours les bonnes questions :

— Comment est ton esprit, en ce moment ?

Quand d'autres personnes, convaincues que la détention est obligatoirement une expérience déprimante, me demandent si « ça ne va quand même pas trop mal », j'ai beau leur dire que je suis aux anges, cela leur semble inconcevable. Selon eux, ma réponse est soit un mensonge, soit une plaisanterie, ou au mieux une grande exagération.

Un bon moyen de s'évader de prison, c'est la lecture, naturellement. Les livres que je reçois sont de véritables trésors, pour moi. J'ai également reçu quelques journaux avec des photographies en couleur : des paysages, des voitures, des animaux. Je les ai découpés et distribués. Les étudiants se sont presque battus pour les avoir, certains les ont collés au-dessus de leur place, sur le mur ou sur un poteau, telles des fenêtres vers d'autres mondes.

Privés d'Internet et de magazines, les jeunes sont en manque d'images, ici. Il y a la télévision, mais c'est très différent, les images ne font que passer puis s'en vont.

20 mars 2024

On me fait signer un papier pour une procédure de demande de déportation, afin d'être libéré rapidement, mais sans surprise, elle avortera.

Michel, qui étudie le français avec moi, est la plus gentille personne que je connaisse. Pendant les appels téléphoniques, il est depuis le début de l'année mon nouvel interprète. Il fait partie des détenus qui travaillent le plus, mais il jouit d'une bonne place : dans le bureau administratif des *tchas*, avec la climatisation. Il rédige des rapports sur ordinateur. Bien sûr, il a payé pour bénéficier de ce poste. Michel est donc bien placé pour être informé de la situation de chaque détenu. Il m'apprend, par exemple, quelques semaines plus tard, que la demande de déportation a été rejetée, tout comme une sollicitation de grâce de la part de l'ambassade de Suisse auprès du gouvernement.

Michel est une personne extrêmement humble et dévouée, qui ne manque pas la moindre occasion d'aider et de faire plaisir. Il m'offre des choses à manger qu'on ne trouve pas dans la prison, comme des *palatas* roulés à la crème de pois. Il m'a imprimé deux romans français pour

que je puisse avoir un peu de lecture, et m'aide de mille et une façon chaque fois que j'ai besoin d'aide. C'est à lui que je dois mon stylo, si précieux, ici. On ne croirait jamais qu'il était commandant dans l'armée. Il a écopé d'une peine de vingt ans pour avoir consommé un peu d'héroïne. En tant que militaire, cette peine lui a été bien plus sévère.

Quand je lui demande comment une personne aussi bienveillante que lui a pu devenir officier dans l'armée birmane, il sourit et m'explique que la majorité des militaires sont des gens bien intentionnés, que les médias sont doués pour diaboliser. Selon lui, il n'y aurait qu'une toute petite poignée de généraux, parmi les plus puissants, qui tentent de tout s'accaparer au détriment de la qualité de vie de la population, à cause de leur soif de pouvoir.

8 avril 2024

À l'occasion du nouvel an national, le pays entier se livre aux festivités en se déversant des hectolitres d'eau les uns sur les autres, durant quatre jours d'affilée, y compris dans la prison ! Impossible de se croire en réclusion, aujourd'hui. En dépit de leurs faibles moyens, les autorités carcérales sont soucieuses du bien-être des détenus, c'est indiscutable. Ils ont organisé une fête de l'eau mieux qu'à la maison ! La partie proche de l'office est abondamment décorée de ballons et de grandes feuilles

de cocotiers, de gigantesques enceintes crachent de puissants décibels de musique techno, avec un attroupe-ment dense de détenus qui se « déchaînent » si l'on peut dire. Les danseurs sont trempés par des tuyaux d'arrosage qui n'épargnent personne. Tout le monde se sent porté par l'ambiance joyeuse. Même le capitaine a mis une belle chemise à fleurs.

Quand il s'agit de faire la fête, les Birmans ne font pas semblant ! En février, s'est tenue la traditionnelle fête du *tamanè*, une préparation à base de riz, sésame, noix de coco, cacahuètes et huile. Dans la cour de notre secteur étaient installées une dizaine de marmites géantes, encerclées de remueurs armés de cuillères en bois d'un mètre cinquante de long. Tout autour, la foule les acclamait pour les encourager dans cette tâche ardue. Afin d'assurer l'ambiance festive, s'était joint un orchestre de musique traditionnelle et une troupe de danseurs travestis, parés et maquillés à outrance, qui illuminaient la fête avec une grâce exubérante.

43. Rêves et astrologie

Peu après mon verdict, ce rêve s'était imposé à moi...

Avec deux de mes codétenus – probablement Win Mo et Potou –, nous nous retrouvons, j'ignore pour quelle raison, en dehors de la prison. Un policier surgit et, se saisissant de son fusil, menace de tirer si nous tentons de fuir. Mes amis se mettent à détaler comme des lapins sauvages. Je les implore de stopper immédiatement, leur criant qu'ils risquent d'être tués, mais ils ne m'écoutent pas.

Le policier vise et fait feu, les abattant tous les deux sur-le-champ. Je ne comprends pas pourquoi ils ont ignoré mon avertissement.

Stupéfait, je me découvre être en possession d'un fusil. Craignant de graves ennuis, je le cache derrière ma jambe, espérant qu'il passe inaperçu. Comme le policier s'approche de moi, je me rends calmement. Il m'arrête, et je me retrouve directement à la fin du procès.

Mon avocate me parle tranquillement et d'un ton neutre, comme à son habitude :

- Étant donné que vous êtes associé *de facto* à vos codétenus, vous êtes condamné à la peine de mort, sans possibilité d'appel.

Elle me tend un document à signer, dans lequel je dois choisir le cimetière dans lequel je souhaite être enterré, en cochant la case appropriée. Elle me précise, devant mon hésitation, que tel cimetière est plus cher, mais mieux entretenu. Sachant que je ne serai plus là pour en profiter, cela m'est bien égal, mais pour limiter les frais à ceux qui devront régler la note, je me résous à choisir le moins cher.

En me réveillant, je constate que les rêves ne permettent pas toujours de s'évader.

Dans un autre rêve, je suis de retour en Suisse. Je souhaite envoyer une belle pomme bien juteuse à des anciens compagnons de prison. Pour ce faire, j'écris l'adresse et colle le timbre à même la pomme ! Et elle parvient à destination, pour la grande joie de mes amis !

21 avril 2024

Deux jeunes détenus aident un vieillard à gravir l'escalier qui mène à notre dortoir. Grâce à ses dons de guérisseur, il presse des points précis sur les jambes de notre

nouveau chef de dortoir – qui frappe aussi fort que l'ancien, mais moins souvent – pour le soigner. On me dit que le vieil homme sait aussi prédire l'avenir. Son corps est frêle et usé, mais l'éclat de ses yeux révèle une âme aussi vive que profonde. Les charlatans sont si nombreux que je reste sceptique. Quand il plonge son regard lumineux dans le mien, je peux sentir qu'il voit des choses que les autres ne voient pas.

Il attrape ma main, et sans lunettes, ses yeux âgés scannent les sillons de ma paume. Il interprète ce qu'il peut y lire.

- Ta ligne de vie va jusqu'au bout de ta main, tu vivras longtemps... Chez toi, l'argent ne fait qu'entrer et ressortir aussitôt... Je vois que tu as eu deux femmes dans ta vie.

Win Mo ricane et se croit obligé de préciser :

- Bien plus que ça !
- Quand je dis « deux », c'est juste un minimum.

Ainsi rétorque le voyant, qui ne voulait pas me mettre mal à l'aise, car en Birmanie, on sait généralement se contenter d'une seule femme. Il achève sa brève consultation par une mise en garde pour le moins importante :

- Tu as tendance à trop dire la vérité. Certains n'aiment pas entendre la vérité. Tu dois ap-

prendre à te taire, sinon tu t'attireras de sérieux ennuis.

- Oui, Bienfaiteur, c'est précisément pour cette raison que je me trouve en prison !

4 avril 2024

Je fais connaissance avec un autre voyant, un peu moins âgé, qui voit dans les chiffres. Incarcéré récemment, il ne me connaît pas. Muni de ma date et de mon heure de naissance, il opère des calculs pendant une demi-heure, puis m'expose tout ce qu'il a vu, aussi bien dans mon passé que dans mon futur.

- Quand tu étais enfant, tu t'es presque noyé, n'est-ce pas ?
- Oui, à neuf ans, j'ai échappé de justesse à la noyade. Emporté par un courant marin, je ne parvenais plus à regagner la plage. Mais heureusement, un couple de touristes m'a secouru.
- Je vois que tu as un enfant, et je sens une grande distance avec lui.
- En effet, j'ai une fille, et nous n'avons plus le moindre contact depuis treize ans. Je connais déjà mon passé, c'est sur mon futur que je serais intéressé d'en apprendre.

- Tu seras libéré de prison dans l'année de tes cinquante-trois ans.
- J'y suis ! Je serai donc libéré avant janvier ?
- Exactement. Dans l'année de tes cinquante-deux ans, je vois beaucoup de problèmes de santé.
- C'était la pire année de ma vie pour la santé. J'ai passé mon temps à me rendre à l'infirmerie ! Ça ira mieux, maintenant ?
- Oui, à partir de tes cinquante-trois ans, tu jouiras d'une bonne fortune. Je vois aussi que tu as de l'intelligence et que tu sais bien t'en servir. Tes amis t'aideront, mais si tu es loin d'eux, tu pourrais connaître des difficultés à obtenir ce dont tu as besoin. Tu sais parvenir à tes buts, personne ne peut t'en dissuader. Tu es très différent des autres, tu n'as pas du tout la même vision ni les mêmes idées que les autres. Tu deviendras un leader important, beaucoup de gens te suivront.
- Ça, j'en doute fortement, je n'ai ni de telles capacités, ni de telles ambitions.
- Tu verras bien. Je te dis ce que je vois.

Quand il me dit « beaucoup de gens te suivront », peut-être cela a-t-il un rapport avec le million d'abonnés de mon compte TikTok... En tout cas, je m'intéresse bien plus aux aspects spirituels des prédictions.

- J'aimerais surtout savoir ce qu'il en est de ma pratique spirituelle.
- Tout à fait satisfaisant ! Mais si tu te lances dans les affaires, tu connaîtras échec sur échec. Par ailleurs, tu es peu investi dans les donations.
- Étant sans argent, c'est normal !
- Tu risques de manquer d'argent dans ta vieillesse. Si tu as quelques rentrées d'argent, je te suggère d'acheter de l'or à mettre de côté. Dans ta vie, tu auras un gros problème avec l'un ou plusieurs de ces éléments : le gouvernement, l'argent, une machine.
- Déjà fait ! Avec le gouvernement.
- Je vois que tu résideras parfois dans une belle maison. Et que l'eau te portera chance.
- L'eau ?
- Oui, le fait d'être sur l'eau : sur un bateau, une maison en pilotis, en nageant dans l'eau...

44. Résignation

Fin mai 2024

Convoqué au bureau des *tchas*, je retrouve Michel, qui m'adresse un regard pétillant, avec un petit sourire en coin.

- Le gouvernement a commandé une enquête sur ta situation. C'est très bon signe !
- Pourquoi c'est bon signe ?
- Quand ils font ça, c'est qu'ils envisagent une libération.

Il me pose quelques questions et note mes réponses sur une feuille. Il me demande les intentions qui m'ont poussé à venir en Birmanie et les activités que j'y ai eues. Puis vient la question principale :

- Quelles sont les difficultés que tu rencontres ici ?
- Heu... Grâce à la gentillesse du personnel, tout se passe bien.

- Non ! Ça ne va pas du tout ! Tu dois dire ce qui ne va pas. Réfléchis bien, c'est important que tu leur fasses connaître ce qui te pose des problèmes.
- Dans ce cas, je peux trouver plein de choses. Je suis ravagé par la gale et la teigne, je suis réveillé la nuit parce qu'il pleut sur moi, j'ai du mal à obtenir une nourriture équilibrée, on ne m'a pas autorisé à obtenir un ventilateur à batterie alors que pour moi, la chaleur est intenable, la fumée toxique du plastique est vraiment...
- C'est bon ! Ça ira comme ça !

D'après ce que j'ai pu comprendre, s'ils arrivent à saisir que je ne suis pas un dangereux voyou qui œuvre à saboter le bouddhisme, alors il est probable qu'ils me relâchent.

Le même jour, un détenu vietnamien est convoqué pour la même procédure. Quatre jours plus tard, il est libéré, mais ne pourra toutefois sortir que lorsque son ambassade prendra en charge sa déportation. Étant toujours sans réponse au bout de dix jours, je vais voir Michel, qui m'exhorte à la patience.

- Ton cas est plus complexe, alors ton dossier peut prendre quelques jours de plus, c'est normal. Ne t'en fais pas, c'est juste une question de temps !

16 juin 2024

La Consule et son adjoint me rendent visite. Nous pouvons discuter en français et plus longtemps qu'au téléphone, ce qui facilite notre échange. Nous évoquons mes conditions de détention, leurs tentatives de me faire gracier, le problème des sacs de nourriture qui ne me parviennent pas toujours, la réduction de peine que nous avons eu récemment, la situation politique qui rend pessimiste l'Ambassade quant à une amnistie.

Après leur départ, on me demande de faire un compte-rendu précis de toute notre conversation. Pour sauver ma peau, j'omets de nombreux détails, mais Michel, qui prend des notes, me demande de tout lui dire ouvertement. Comme d'habitude, il saura précisément quoi écrire et quoi éviter dans le rapport qu'il rédigera pour l'envoyer aux ministères concernés.

À l'attention de ma famille, j'écris ce message :

Depuis mon arrivée ici, j'ai entendu des choses qui me laissaient penser que j'allais être libéré très vite. Maintenant, j'ai compris que ça n'est que du vent. J'ai même appris que des étrangers étaient restés longtemps. Ainsi, je me suis mis dans la tête que je resterai 7 ans et ce ne sera dans tous les cas, pas plus. Comme cela va bientôt faire un an, il ne reste plus que 6 ans ! Avec la perspective d'en avoir pour 7 ans, je n'ai ni besoin d'espérer dans le vide, ni ne

risque de tomber dans la déception. Et si je suis libéré plus tôt, ce sera une belle surprise.

Je ne serai pas détenu plus de sept ans, car les réductions de peine sont assez généreuses. En cas de bonne conduite, les peines sont réduites d'un tiers du temps écopé. Et parfois, il y a des réductions générales, en bonus. Il y a deux mois, par exemple, tout le monde (en dehors des cas « lourds ») a bénéficié d'un sixième en moins du temps restant, ce qui m'a fait presque deux ans de rabais. Cela me rappelle les méthodes commerciales : un prix exagérément haut à la base, suivi de réductions spectaculaires pour faire croire qu'on est gagnant.

Juillet 2024

Deux fois, j'ai envoyé un mot à mon avocate afin de lui demander si elle a pu récupérer et mettre en lieu sûr mon ordinateur, mon smartphone, mon disque dur externe et mes clés USB, mais elle ne répond pas. Gentiment, le sergent Koko accepte de lui téléphoner directement. Le jour suivant, il m'informe que tout a été détruit. C'est la procédure habituelle, avec le matériel d'un individu impliqué dans une procédure judiciaire liée à une publication sur Internet.

Ma vie entière se trouvait dans ces stockages numériques : mes sites, mes livres, mes vidéos (dont quelques-unes pas encore publiées), mes dizaines de

milliers de photos, mes logos, mes tas de documents divers, mes contacts, mes mots de passe, mes banques de sons, d'images, et d'autres fichiers de toutes sortes. Sur le coup, ça m'est difficile à accepter.

Pendant les deux jours qui suivent, je ressasse l'étendue des dégâts. L'esprit méditatif, je contemple un à un ces attachements, réfléchis sur la réelle valeur des choses, et peu à peu, constate deux choses. D'une part, que rien ne vaut la peine qu'on s'y attache, et d'autre part, qu'il me reste ce qui importe le plus et que nul ne peut altérer : mon expérience de la vie, ma compréhension des choses et mes qualités intérieures.

Le troisième jour, déjà, je me sens plus léger ; je vois que j'ai pratiquement lâché prise sur le tout. Je me concentre sur les aspects positifs de cette perte. C'est l'occasion de repartir à zéro, de recommencer une nouvelle vie sur de meilleures bases, et surtout, d'être déjà entraîné à tout laisser s'évaporer sans s'accrocher à rien, sachant que ce sera inévitable au moment de la mort. Décidément, tout est fait pour me faire lâcher radicalement les quelques attachements qui me restent. Vraiment, cette prison est un excellent monastère !

Ma prison intérieure

45. Le véritable emprisonnement

8 août 2024

Un an. Voilà tout juste un an que je me trouve enfermé derrière des murs de sept mètres de haut. Et plus de cinquante-trois ans que je suis emprisonné dans ce corps, véritable sac à souffrances. L'avantage d'être synchronisé avec l'instant présent, c'est qu'on voit que le temps n'existe pas.

Quoiqu'il en soit, mieux vaut vivre en prison en étant bien dans sa tête que vivre dans un palace en étant dépressif. J'irais même plus loin : mieux vaut être un Saint enchaîné dans un cachot qu'être un homme libre enchaîné par les désirs.

Si je n'avais aucun attachement, l'idée de rester en prison jusqu'à la fin de mes jours me serait évidemment bien égale. Bien qu'il m'en reste peu, mes attachements me font espérer la libération. Cependant, ce qui me préoccupe le plus n'est pas quand je serai libéré de prison,

mais quand est-ce que je serai libéré de mon esprit ! Et parce que j'ai un esprit encore emprisonné, j'aspire à redevenir dès que possible un être libre d'aller où il veut, et d'écrire ce qu'il veut. On est autorisé à envoyer une lettre à ses proches, mais la censure est si sévère qu'on ne peut presque rien écrire d'autre que « Tout va bien, je pense bien à vous. » J'ai donc vite renoncé à ce moyen de communication et compris pourquoi les autres détenus le boudent également.

Récemment, le vieil astrologue est revenu me voir. Il a la capacité de communiquer avec ce que nous appellerions chez nous des « anges », qui peuvent sonder nos esprits comme dans un livre ouvert. Ils lui ont parlé de moi, lui indiquant que j'avais un esprit pur, vertueux. J'ai ressenti cela comme un grand encouragement dans ma pratique spirituelle.

Il me semble toutefois que pour ce qui est du développement de la sagesse, on est seul maître à bord. Bouddha a dit : « Je vous montre la source, mais c'est à vous de la boire. »

Alors de mon mieux, je bois ! Quand je prends mon petit-déjeuner, je ne suis plus en prison. Mon esprit reste dans mon palais. C'est royal. Je suis au pays des flocons d'avoine, bananes, cacahuètes et sésame. Pendant la douche, je suis au pays de l'eau, qui me caresse de la tête aux pieds. En enseignant, en lisant ou en écrivant, je suis

dans la contrée des mots, qui me transportent dans l'univers entier. La nuit, enfin, je rejoins le royaume de Morphée, qui me transporte au-delà de l'univers.

Fin août 2024

Un jour, Michel prend un risque insensé. Il parvient à faire introduire une carte mémoire contenant notre désormais célèbre film *N'espère rien !* J'ai donc la joie de montrer notre travail à tout le dortoir. Captivé, chacun le regarde attentivement, riant et applaudissant selon les répliques et les rebondissements. Bien sûr, les apparitions de Win Mo et Potou sont particulièrement acclamées.

La nouvelle se répand comme de la poudre et les autres dortoirs s'empressent d'emprunter la carte pour voir le film à leur tour. Ainsi, chaque détenu peut goûter à cet instant d'évasion. Heureusement, les autorités carcérales n'ont jamais semblé en avoir eu écho. À moins qu'elles n'aient simplement fermé les yeux, laissant ce petit souffle de liberté illuminer nos soirées derrière les barreaux.

Septembre 2024

Les semaines passent, les mois passent. Aucune nouvelle d'une éventuelle libération. Il n'y a plus d'espoir à avoir. Au moins, je m'évade grâce aux cours de français. Pour

l'enseigner ludiquement à mes trois élèves, j'écris des histoires, qui visiblement, suscitent un grand intérêt. David me suggère de compiler un recueil de dix nouvelles. Une fois le tout rédigé, Michel réalise le recueil – que j'appelle *Évasions*, qu'il imprime, et parvient même à expédier en PDF à ma famille. Comme j'ai écrit ces nouvelles au fur et à mesure de mon enseignement du français, au rythme de leurs progrès, leur niveau de difficulté est croissante. Ainsi, entre les hauts murs de béton, grâce à la magie de la lecture, des esprits s'évadent.

46. Fin de séjour

26 septembre 2024

Ma sieste est brutalement interrompue. C'est Michel. Il arrive tout droit de son bureau. Il m'apporte une information confidentielle, alors je colle mon visage contre les barreaux.

- Tu es libéré !
- Pourquoi je devrais te croire ? J'ai entendu ça tellement de fois !
- Je viens spécialement du bureau pour t'annoncer ça. Le formulaire officiel vient juste d'être émis. Pour le moment, n'en parle à personne. Tu seras convoqué aujourd'hui ou demain. Après, il faudra attendre que ton ambassade organise ta déportation.
- À peine quelques jours, donc ?
- Une ou deux semaines.

Pour le vietnamien, la procédure avait pris quatre jours, pour moi, quatre mois ont été nécessaires. Le jour même, je me retrouve dans le bureau des *tchas*, à donner l’empreinte de tous mes doigts et signer un document pour accepter ma libération, qui dit en substance :

« Par pitié, nous voulons bien vous accorder votre libération. Cependant, si vous faites de nouveau l’objet d’une arrestation, le temps restant (sur les 12 ans) seront ajoutés à votre nouvelle peine. »

Michel me montre un dossier qui dépasse les vingt centimètres d’épaisseur.

— Ça, c’est tout ce qu’on a sur toi !

Enfin, je reçois un gros coup de tampon sur chaque bras. C’est ainsi qu’on marque les libérés. Avec ça, il n’y a plus de doute. Je me réjouis d’annoncer la nouvelle à mes codétenus, mais l’information m’a précédé ; à peine de retour, je m’aperçois que tout le secteur est déjà au courant.

J’ai la joie de faire cadeau de toutes mes affaires à mes amis : Win Mo, Potou, Koyè, Michel, David, Antoine, Yèyè, Min Min, Aladin, Myo Zaw, Hugo...

31 septembre 2024

Cinq jours plus tard, Michel m'informe que la déportation est déjà organisée, mon avion décolle le lendemain matin. Bizarrement, j'éprouve une angoisse certaine, plus encore que le jour de mon arrivée. J'ignore tout de ce qui m'attend dehors, et je m'étais habitué malgré tout à un mode de vie paisible, ici, sans le souci de ne pas savoir où dormir. Une partie de moi n'a pas envie de quitter la prison.

Alors que je m'apprête à savourer ma dernière soirée dans ce dortoir, on vient me chercher.

- Tu dois venir au bureau des *tchoks*.
- Maintenant ??
- Tout de suite !
- Mais je dors ici, après ?
- Non, prends toutes tes affaires !
- Attends, je ne me suis même pas douché, encore !

Le type me crie que je n'ai pas le temps, mais sans l'écouter, je file prendre une dernière douche. Heureusement, mon sac est déjà prêt. Tradition birmane oblige, Win Mo me salue à l'aide d'une triple prosternation. Yèyè en fait autant. Comme je m'en suis douté, on me fait attendre une bonne heure dans le bureau des *tchoks*, mais l'offi-

cier me laisse gentiment aller faire mes adieux à Michel, dans le bureau des *tchas*, juste à côté.

Ensuite, je suis conduit à celui du grand propriétaire de la prison, où de grands écrans diffusent en direct les moindres recoins de la prison. C'est la première fois que je le rencontre personnellement, c'est un peu comme de tomber sur la reine de la fourmilière. Il me sourit gentiment. J'ai presque l'impression qu'il va me remettre une petite boîte de chocolats, avec l'inscription « Au plaisir de vous revoir parmi nous ». Puis il me demande nom et chefs d'accusation, signe mon attestation de sortie. Direction le sas d'entrée, où je dois attendre accroupi, pendant qu'on fouille mon sac. Là, s'approche de moi l'« homme de la sortie ». Respectueusement, il s'accroupit à côté de moi, et déclare :

- Je te l'avais dit que tu ne tarderais pas à être libéré. Tu bénéficies de la protection céleste. Tous les détenus qui sont investis dans la méditation ne restent jamais longtemps ici.

Les officiers de police me confient aux officiers de l'immigration. Je me courbe une toute dernière fois pour passer la porte de sortie. On me fait asseoir sous l'abri situé en face de l'entrée de la prison. Je suis rassuré d'être entre de bonnes mains, plutôt que d'être livré à moi-même. C'est que, paraît-il, certaines personnes, non satisfaites de ma libération, me veulent du mal. Les offi-

ciers de l'immigration semblent néanmoins confus. À mon grand étonnement, ils me demandent :

- Où est ton passeport ?
- Qu'est-ce que vous voulez que j'en sache ? Vous ne le savez pas ?? La dernière fois que je l'ai vu, c'est quand les militaires l'ont remis au poste de police où ils nous ont emmenés.

S'ensuit une heure de coups de fils, puis nous prenons la route. Nous passons par la 19^e rue, qui m'est si familière. Comme il y a un peu d'embouteillage, je profite de la vue à travers la vitre teintée. Le marché grouillant, l'école, le marchand de beignets et tous les lieux qui composaient mon quotidien avant la prison. J'ai un choc. Tout le resenti de cette ancienne existence remonte à la surface. Je réalise alors combien misérable était cette période passée à courir après du vent. Par contraste, je vois en cet instant à quel point mon esprit a gagné en lâcher prise, en clarté, en paix.

Mon passeport est récupéré au poste de police, puis la voiture reprend sa route. Nous parvenons à un autre poste de police. Le bureau est occupé par une demi-douzaine de policières en civil, qui me questionnent sur mon chef d'accusation. Quand je leur parle du film, elles l'affichent aussitôt sur un smartphone et s'enthousiasment, clamant qu'elles connaissent mes productions.

Peu après, je suis conduit dans une cellule exigüe, comparable à la cellule en bois du premier poste de police. S'y trouvent entassées pas moins de quinze personnes. L'inconfort est total, sans compter la fumée, mais je m'en moque, sachant que c'est la dernière nuit. Et surtout, les occupants sont adorables. N'ayant pas l'expérience de la prison, ils m'assomment de questions et restent suspendus à mes lèvres quand je leur expose une foule de détails sur les conditions qu'on y rencontre. Rassurés sur leur sort, leurs visages s'illuminent comme un éclairage de Noël.

47. Expulsion

1^{er} octobre 2024

Quatre heures du matin, les officiers de l'immigration sont venus me chercher. Après un petit-déjeuner simple, même scénario que la veille. Un des officiers me demande :

- Où est ton billet d'avion ?
- J'en sais rien ! Ce n'est pas l'ambassade de Suisse, qui doit l'apporter ?

Mon vol n'est qu'à dix heures, mais nous arrivons si tôt à l'aéroport qu'il est encore fermé. Nous devons attendre à l'extérieur pendant une bonne demi-heure. Une fois à l'intérieur, deux membres de l'ambassade nous rejoignent. Mon billet d'avion est remis aux membres de l'immigration et je reçois une valise. Je la reconnais bien, c'est la mienne. Elle contient presque seulement mon matériel vidéo. Je ne récupère que ma montre, mon passeport français et un savon de Marseille, et laisse tout

sur place, demandant à ce que la valise soit remise à la famille de Win Mo. Une bonne partie de ce matériel était totalement endommagée, j'ignore ce que l'école, chargée de le garder, en a fait. De plus, tout le reste de mes affaires a disparu, dont des objets chers. Tout a été volé, par des gens qui ont profité du fait que j'étais incarcéré, dans un lieu prétendu *monastique*, qui plus est. Alors qu'en prison, on ne m'a rien dérobé, si ce n'est trois vieux vêtements. N'est-ce pas paradoxal ? Bref, encore de quoi travailler sur le détachement, autant que sur les idées reçues !

Les officiers m'accompagnent jusqu'à la porte de l'avion, où ils remettent mon passeport au chef de cabine, en lui donnant l'ordre de me le rendre seulement une fois que l'avion aura atterri à Bangkok. Ont-ils peur que je saute en plein vol pour rester sur le territoire ? S'ils savaient à quel point je ne demande qu'à prendre mes distances le plus vite possible de ce pays où l'on emprisonne et opprime les plus belles âmes et accorde les plus hauts postes aux âmes les plus nuisibles, je ne peux que les remercier de tout cœur de m'y avoir aidé, car sans eux, jamais je n'y serais parvenu aussi efficacement.

Mon karma a toutefois été clément. J'ai lu et entendu le récit d'occidentaux qui ont eu une expérience ô combien plus pénible que la mienne. Chat échaudé craint l'eau froide. Même si j'étais encore le bienvenu dans ce pays où le sourire des gens est aussi beau que celui d'un en-

fant, je préfère ne pas y retourner, quand bien même je connaisse du monde là-bas et presque pas en Suisse.

Juste avant l'embarquement, on me fait monter seul dans l'avion et m'installe à la dernière place. À Bangkok, je dois attendre que tout le monde sorte avant de sortir à mon tour. Quand je quitte l'appareil, le personnel à bord ne me remercie pas, ne me souhaite pas un bon séjour. En me toisant comme si j'étais un criminel, le chef de cabine me remet mon passeport, puis je m'engouffre dans la fourmilière de l'aéroport, où je me trouve un coin tranquille pour méditer, grignoter et somnoler pendant les quinze heures avant mon vol pour la Suisse.

2 octobre 2024

Le 777 pour Zurich décolle. Je songe à tous les détenus de la prison de Mandalé, à mes parties de *chinlone*, à tous ces gentils gardiens qui veillaient à mon bien-être. En dépit de difficultés certaines – comme la teigne que j'emporte avec moi –, je n'étais pas si mal, en prison. Serai-je mieux en Europe, où l'argent est respecté plus que tout, où il est souvent mal vu de parler ou sourire à un inconnu, et où l'on est seul et invisible, même au milieu de la foule ?

Tandis que je contemple les nuages d'un blanc éclatant, symboles des mondes célestes et de la liberté, je constate soudain que je suis libre. Je suis libre de prison.

Ma prison intérieure

Mais pas pour autant libre d'esprit. Il me reste encore à briser les chaînes du désir, du mécontentement et d'un subtil manque de compréhension des choses.

C'est là que se trouve la véritable prison, celle dans laquelle nous sommes à peu près tous incarcérés : la prison intérieure.

Épilogue

Je remarque que je me retrouve à présent en dehors de la prison, sans menottes ni chaînes aux pieds, mais je ne le réalise pas vraiment. Plusieurs fois, je rêve que mon retour en Suisse n'était qu'un rêve, et que je me réveille dans le dortoir, en prison. Et, toujours dans mon rêve, je me fais la réflexion suivante :

— Ça aurait été trop beau, il ne fallait pas rêver !

Quand on m'a jeté en prison, je n'arrivais pas à réaliser qu'on m'avait privé de ma liberté. Ce n'est qu'à la veille de ma libération que je l'ai enfin réalisé. Après ma libération, il m'aura fallu deux mois pour réaliser que j'avais été libéré.

Je tente de saisir l'opportunité de cette nouvelle existence pour demeurer tel que je l'étais durant mon incarcération : paisible, présent et conscient à l'instant et pleinement vertueux. Ce n'est pas difficile, c'est juste une habitude saine à cultiver avec diligence.

1^{er} novembre 2024

Cerise sur le gâteau — fraise sur le *bircher*, devrais-je dire en Suisse —, cette histoire a un autre *happy end*. Alors que je suis seul dans la belle maison d'un ami, à écrire ce présent livre, je reçois une notification de ma messagerie instantanée :

- isi, c'est moi, Yonyon ! Je viens juste d'apprendre que tu es sorti. Comment vas-tu ? Tout va bien ? Je demandais à tout le monde de tes nouvelles, mais personne ne savait me dire.
- Je croyais que tu ne voulais plus entendre parler de moi.
- Je n'ai jamais dit ça !
- C'est ce que Win Mo m'a raconté.
- Il me déteste ! Et ils s'étaient tous ligués contre moi. Ils ont même dit que tout ça était arrivé à cause de moi.

Il est vrai que Win Mo ne porte pas Yonyon dans son cœur, et qu'il a tendance à en rajouter une couche lorsqu'il n'apprécie pas quelqu'un. Bien sûr, Yonyon n'est pas non plus un ange, mais je ne l'étais pas plus, à son âge. Même si elle ne me dit peut-être pas toute la vérité, je perçois chez elle des qualités que les autres n'ont pas. Après quelques échanges, je trouve en elle une sincérité touchante, je vois qu'elle m'apprécie beaucoup, qu'elle a

besoin de mon regard bienveillant, de mon écoute, de ma présence.

À quatorze ans, elle a acquis une maturité certaine, elle est beaucoup plus sereine, respectueuse et réfléchie. Nouvelle preuve de mon détachement accru – et aussi de sa maturité accrue, sans doute – il n’y a plus du tout ce lien toxique dominatrice-esclave dans notre relation. Aussi, je suis surpris par les progrès qu’elle a accomplis en anglais. Elle m’a demandé de continuer de lui donner des cours, alors je l’aide volontiers.

On s’aime bien, parce que nos esprits ont des façons d’être très similaires. On se plaît parfois à jouer la comédie, mais paradoxalement, on sait aussi être soi-même en se moquant bien de ce que pensent les autres. Parfois, en appel vidéo, on se regarde un moment, sans mot dire, une grimace par-ci, un sourire en coin par-là. Une fois, alors qu’on s’observait en silence, j’entends sa mère l’appeler pour l’aider à une tâche. Sans me quitter du regard, Yonyon crie :

— Pas maintenant ! Je suis en communication !

19 décembre 2024

Mes neuf codétenus, les acteurs de notre film, sont libérés. Je peux donc reprendre contact avec Win Mo, qui m’apprend qu’Aladin, ayant récidivé à peine sorti, est de

retour en prison pour sept ans. Je suis triste pour sa femme et ses enfants en bas âge qui vivent si pauvrement. Décidément, la misère ne connaît aucun répit.

Janvier 2025

Il neige à gros flocons. J'attends l'arrivée des beaux jours pour aller vagabonder dans des régions plus chaudes.

Grâce à la prison, mais aussi grâce à mon renoncement assidu, je suis devenu beaucoup plus libre, donc plus présent et plus facilement contenté de peu. De ce fait, mes relations sont plus constructives et détachées, notamment avec Yonyon. Désormais, cette fille ne sera plus pour moi une prison.

Ma prison intérieure

isi Dhamma

Ma prison intérieure

Arrêté en Birmanie suite à un malentendu aux conséquences démesurées, isi Dhamma se retrouve plongé dans une prison surpeuplée, un monde de promiscuité, d'absurdités administratives et de violence latente. Là où d'autres sombreraient, isi choisit un chemin inattendu : celui de la méditation, de l'humour et de la bienveillance.

Dans ce récit à la fois poignant et lumineux, il relate la transformation profonde qu'il a vécue et ses rencontres marquantes : avec Yonyon, une fillette birmane de 12 ans, avec qui il connaîtra la célébrité sur TikTok, et avec des codétenus hauts en couleur. À travers anecdotes savoureuses, observations spirituelles et réflexions empreintes d'une lucidité désarmante, isi nous entraîne dans un voyage intérieur bouleversant qui redéfinit la véritable signification de la liberté.

